

ANECDOTES

SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE.

T. IV.



ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE,

TIRÉES DE SES ARCHIVES ;

AVEC quelques Anecdotes particulières aux différens Peuples de cet Empire.

PUBLIÉES par un Voyageur qui a séjourné treize ans en Russie.

TOME QUATRIÈME.

A LONDRES,

Et A PARIS, chez BUISSON, Libraire,
rue Hautefeuille, n° 29.

1792.

ALEXANDRE

INTÉRESSANTES ET SÉRIEUSES

DE LA COUR DE RUSSIE

TIRÉES DE SES ARCHIVES

Avec quelques anecdotes inédites
copiées aux archives de la Cour de
cet Empire.



TOME QUATRIÈME.

LONDRES,

PARIS, chez Barson, Libraire,
rue Hauteville, n. 20.

1792.

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DES ARCHIVES DE LA RUSSIE.

L'ASTROLOGIE judiciaire est peut-être aussi ancienne que le monde, et ne finira probablement qu'avec lui. Tous les peuples anciens ont eu leurs Mesmers et leurs Lavaters; et nous avons encore des augures et des sibylles. Un traité contre l'existence des sorciers serait d'autant plus déplacé, qu'inutile à ceux qui sont assez heureux pour avoir le sens com-

P. IV.

A

mun, il ne convertirait par les foibles qui sont curieux de lire dans l'avenir. La Suède, et surtout la Russie, où les lumières sont moins répandues que dans le reste de l'Europe, fourmillent de somnambules et d'astrologues : et comme dans un grand nombre de prédictions, il n'est pas étonnant qu'il s'en vérifie quelqu'une, en voilà assez pour faire oublier toutes celles qui n'ont pas été accomplies, pour détruire tous les raisonnemens de l'expérience, et maintenir l'erreur.

Dans le court séjour que j'ai fait à Réval, j'ai été entraîné chez une diseuse de bonne aventure, suédoise nonagénaire, dont je fus obligé d'entendre les oracles. J'avouerai que la plupart des événemens qu'elle m'a prédits sont arrivés, et que si elle a été aussi heureuse avec tous les habitans de Réval, qui lui ont fait l'honneur de la consulter, qu'avec moi, elle a dû renverser beaucoup de têtes.

tes Russes. Après la mort de M. Emme, Conseiller privé et Président du Collège de Justice, je fus chargé de mettre ses papiers en ordre, et je découvris qu'elle lui avoit prédit le moment de sa mort. Peut-être le vieux M. Emme, comme beaucoup d'autres, est-il mort de peur.

L'Impératrice Anne Iwanowna aimoit beaucoup ces sortes de personnages, depuis qu'un faiseur d'Almanachs nommé le *Docteur Buchner* lui avoit révélé qu'elle monteroit sur le trône impérial, et cela, dans un tems où il lui eût été difficile d'entrevoir la possibilité d'une pareille destinée. Elle envoya un jour demander à *Wolfgang Krafft*, membre de l'Académie des Sciences et Professeur de Mathématique et de Physique expérimentale, l'horoscope du Prince nouveau né, connu ensuite sous le nom d'Empereur Jean III. qu'elle ne designoit point par son nom, mais en marquant seulement et précisément l'heure et le moment de

sa naissance. Krafft sans connoître le nom , prédit tous les malheurs de ce Prince et envoya cet horoscope cacheté à l'Impératrice , ainsi que quelques autres qu'elle garda soigneusement : il s'acquit le renom d'un savant qui observoit finement le cours des astres. Elle consultoit souvent l'Académie des Sciences sur le beau ou sur le mauvais tems à venir. Bel emploi pour des savans ! il falloit bien rendre une réponse bonne ou mauvaise : c'étoit toujours Krafft qui avoit cette importante commission. Ce même homme s'avisa en 1732 de pronostiquer le jour où les glaces de la Néwa commenceroient à se rompre. La surveillance il n'y avoit encore aucune apparence qu'elles dûssent bientôt se briser , et on le plaisantoit déjà sur ses almanachs. "Ce „ que j'ai écrit , disoit-il en style d'oracle, „ restera écrit. " Sa prophétie s'accomplit, mais il fut assez fin , pour ne plus compromettre sa réputation. "Pour la peine „ de votre incrédulité et la durée de

„vos coeurs, dit-il aux railleurs assemblés, je renonce à mon art. „

Tout le monde a entendu parler du fameux *Lehmann* Professeur de Chimie et Membre de l'Académie des Sciences, qui avoit, dit-on, prédit un tremblement de terre à Zaritzin, et présenté au Sénat un Mémoire, dans lequel il détaillait les moyens d'y remédier. Le Sénat mit ce Mémoire de côté et prononça à l'unanimité qu'il étoit fou. Mais, dit-on encore, des gazettes publièrent l'événement tel que *Lehmann* l'avoit annoncé. Cet homme si clairvoyant n'a pas pu prévoir, qu'un de ses garçons briserait, dans son laboratoire et en sa présence, une cornue remplie de poison, il n'a pas su prévoir qu'en restant dans le laboratoire et y respirant un air empoisonné, il en mourroit.

Les Nobles Russes, comme leurs *Muschiks*, ont la plus profonde vénération pour plusieurs de leurs devins, tels que *Dmitri* Archevêque de Rostoff, que l'Im-

pératrice Elisabeth I^{re} a fait canoniser, Si-
méon *Potolsky* instituteur du fils de *Féodor d'Alexiewitsch* et *Dmitrie Rostowsky*. Le premier a laissé beaucoup de prophéties sur les règnes de Zar Féodor et de ses successeurs. Les deux autres, remplis de l'esprit de Dieu, observoient toutes les nuits le cours des astres, et avoient fait de merveilleux progrès dans cette étude. Les Annales Russes manuscrites, qui n'ont jamais été imprimées, font mention de la prédiction suivante, qui s'est trouvée dans les papiers de l'Archevêque de Rostoff.

L'an 1671, le vingt-huit août, le grand Prince *Alexis Michailowitsch* consumma son mariage avec son épouse *Natalia Kirilowna*, qui devint dès lors enceinte du grand Empereur Pierre I^{er}. Cette même nuit apparut dans le voisinage de Mars une étoile très-brillante dont les observateurs habiles tirèrent le meilleur augure. Ils devinèrent à cette seule inspection que le Prince nouvel-

lement conçu s'appelleroit Pierre. Le lendemain 29 Pototsky alla voir le Zar et le complimenta sur le fils que la Zarine venoit de concevoir, et qui, disoit-il, devoit naître le 30 mai 1672. Il montera sur ton trône, ajouta-t-il; aucun des Princes ses contemporains ne lui sera comparé; sa renommée croîtra de jour en jour, il s'acquerra la plus grande gloire; il deviendra un conquérant digne de l'admiration générale; plusieurs tomberont sous son glaive; il domptera ses voisins ambitieux; tout le monde le craindra. Ses exploits éclatans le mettront au-dessus de tous ses prédécesseurs. Il verra plusieurs contrées lointaines. Les étrangers et ses propres sujets apporteront beaucoup d'obstacles à sa gloire, mais il saura les réduire au silence. Il réprimera beaucoup de désordres et appaisera quantité de révoltes. La terre et les mers retentiront de son éloge. Il extirpera les méchans, aimera ceux qui feront leur devoir, sera

l'appui de la religion, et se signalera par mille et mille actions illustres, que son étoile annonce d'une manière indubitable, et que j'y ai lues comme dans un miroir : et afin que Votre Majesté en soit certaine, je les ai consignées dans cet écrit que j'ai l'honneur de lui présenter. Alexis prit cet écrit, le parcourut, le fit relire à Pototsky, fit venir son épouse, qu'il embrassa, et à qui il présenta cet homme divin. Celui-ci recommença la harangue qu'il avoit fait au Zar et ajouta : Vous souffrirez de grandes douleurs avant d'accoucher, mais vous vivrez avec le Prince Zarién. Vous vous porterez bien tous deux, et serez sous la garde de Dieu. Pototsky quittant le palais, pour rentrer chez lui, observa quatre bas-officiers qui le suivoient, et comme il leur en demanda la raison, ils lui dirent ; que le Zar le leur avoit ordonné, pour lui servir de garde d'honneur. Le 1^{er} Novembre Pototsky fut appelé auprès d'Alexis qui eut une longue dis-

cussion sur le don de prophétie; le savant lui apprit que le cours des astres révélait beaucoup de choses présentes et futures avec la permission de Dieu. Le Zar le retint à diner, et lui accorda ensuite une entrée libre chez lui. Il informa pareillement la Zarine de son entretien avec cet instituteur, lequel en se retirant, ne se vit plus suivi des quatre bas-officiers.

L'An 1672 le 28 Mai Pototsky vint au Palais, dans le moment où la Zarine ressentait déjà les douleurs de l'enfantement. Il entra dans l'appartement d'Alexis qu'il trouva fort affligé, et qu'il avertit, après avoir fait sortir tout le monde, que Natalie avoit encore à souffrir vingt quatre heures; que du reste il eût confiance en Dieu et qu'il continuât de lui adresser ses prières. La Zarine étoit en proie aux plus vives douleurs, on craignit pour ses jours; on la communia, Pototsky rassura le Zar et tous les assistants, en promettant que la Zarine n'en

mourroit pas , et que dans cinq heures elle mettroit au monde un Prince accompli. Quatre heures écoulées après ces paroles , il se mit à genoux et pria Dieu que l'Impératrice n'accouchât que dans une demi-heure. "Que faites-vous ?
 „dit Alexis troublé , Natalie est presque
 „sans sentiment, et à demi-morte. Grand
 „Souverain , répondit Pototsky , si le
 „Prince naît dans le cours de la première
 „demi-heure, il ne vivra que cinquante
 „ans. Mais s'il la passe, il poussera sa
 „carrière jusques à l'âge de soixante dix
 „ans." Pendant cet entretien nâquit Pierre Alexiewitsch le Zarewitsch.

Les Russes prétendent que tous les astrologues étrangers furent d'accord avec Pototsky, sur l'horoscope qu'il tira de la naissance et de la destinée de l'Empereur Pierre I^{er}; ils citent une lettre latine que Graevius Professeur d'Utrecht écrivit dans ce tems, à Nicolas Heinsius qui se trouvoit à Moscou. (1)

(1) „ *Quae tempore , quo princeps juventutis*

Le Prince Jâque Theodorowitsch Dolgoruki, le même qui avoit tiré Pierre

„ *Ruthenicae Petrus, Moscoviae in lucem editus,*
 „ *accidisse et ex cursu stellarum observata fuisse,*
 „ *scribis, Astrologi nostri et quotquot vaticiniis*
 „ *inhiant, ac futurorum praedictis student, tan-*
 „ *quam omina memoratu digna diligenter no-*
 „ *tarunt, hoc addito, eadem nativitatis die regem*
 „ *Galliarum Rhenum, Turcarum vero Imperato-*
 „ *rem Tyram cum exercitu trajecisse; illum inde*
 „ *iv. Provincias foederati Belgii, hunc vero Po-*
 „ *doliam et Caminiecum debellasse. Eoque magis*
 „ *ominatores nostri, qui, ex certo siderum positu*
 „ *et rebus alibi eodem tempore gestis, fata homi-*
 „ *nibus pandere et praedicere prassumunt, neona-*
 „ *tum puerum olim bellicosum, inolutum ac hosti-*
 „ *bus infestum evasurum. Verum haec omnia for-*
 „ *tuita esse arbitror, eisque parum, prout tu*
 „ *ipse facere videris, tribuere soleo. Sit modo suo*
 „ *tempore Petrus bonus pastor ποιμην λαων, ut tan-*
 „ *dem Scythicam barbariem qua septentrionales*
 „ *maxime et pellitae gentes infuscantur, LL. sa-*
 „ *lutaribus latis devincere possit. Vale.*

„ Tout ce que vous marquez avoir été observé
 „ dans le cours des astres, au moment de la nais-
 „ sance du Prince Russe Pierre, à Moscou, c'est
 „ ce que nos Astrologues et tous ceux qui s'appli-
 „ quent à cette science ont remarqué avec beaucoup
 „ de soin, comme une chose qui mérite de l'atten-
 „ tion. Ils prétendent que les François ont passé le
 „ Rhin avec leur armée le même jour, et l'Empereur

1^{er} de sa mélancolie après la mort du Zarewitsch son fils, étoit absent du sénat un jour que l'on rendit une ordonnance qui obligeoit tous les paysans des Gouvernemens de Nowogrod et de l'Ingrie de creuser le canal de Ladoga. Il reparut le lendemain et jeta les yeux sur le registre, pour se mettre au courant des délibérations. Il demeura stupéfait en appercevant cette ordonnance. Après quelques momens

„ des Turcs le Niestre ; que les premiers s'emparèrent de quatre Provinces de Hollande, et le second de la Podolie et de Caminiek. Nos Astrologues qui veulent fixer et prédire par la constellation le sort des hommes, et les événemens arrivés dans le même moment en différens lieux, en tirent avec d'autant plus d'assurance la conclusion, que le Prince nouveau ne deviendra un jour un héros vaillant, renommé et terrible à ses ennemis. Quant à moi je regarde ceci comme des choses accidentelles, que je n'appercie pas beaucoup, comme vous paroissez en faire de même. Dieu veuille, que le Prince Pierre devienne dans son tems un bon pasteur de son peuple, pour qu'il réprime enfin par des loix sages la barbarie Scythique qui règne parmi ces peuples septentrionaux et principalement parmi ceux qui porte des pelisses.

de réflexion il dit à ses collègues.
„Cela est impraticable, il en faut faire
„des remontrances au Zar “ sur quoi
on lui montra l'ordre signé de la propre
main du Zar. Il le prit et le déchira.
Les sénateurs se lèvent et lui reprochent
sa vivacité. „Je sais bien, leur dit-il,
„ce que je viens de faire, et j'en ré-
„pondrai à Dieu, au Zar et à tout
„l'empire “ au milieu de cette dispute
Pierre survient, qui demande la cause du
bruit. Le Procureur-général lui produit,
en tremblant, son ordre déchiré. Le Mo-
narque courroucé lui demanda, s'il igno-
roit qu'un crime de cette nature fût un
crime de lèse majesté? „je n'ai été dirigé,
„répondit Dolgoruki, que par l'intérêt
„que je prends à votre honneur et au bien
„public. J'ai assez lieu de présumer de vo-
„tre sagesse, pour croire que vous pren-
„drez en bonne part les justes représen-
„tations que l'on peut vous faire, et
„pour me figurer que vous ne voulez
„pas perdre vos états comme un second

„Charles XII. Vous vous êtes laissé sur-
 „prendre, et vous n'avez pas sans doute
 „considéré l'état de détresse où sont ré-
 „duits les deux Gouvernemens sur les-
 „quels vous imposez cette horrible cor-
 „vée, et qui se sont ressenti plus que
 „les autres des tristes effets de la guerre
 „actuelle et de la peste. Si ce canal est
 „indispensable pour la nouvelle ville,
 „que ne force-t-on, d'après un nouveau
 „cadastre, tous les sujets de l'empire à
 „y contribuer ? ce sera dumoins un
 „soulagement pour ces deux provinces
 „qui ne sont que trop accablées du far-
 „deau des taxes. Que ne contrainst-on
 „les prisonniers Suédois à prendre dans
 „ce travail pénible, la place des Russes ? “
 Pierre écouta de sang froid cette remon-
 trance, et sentant que sa religion avoit
 été trompée, il dit que l'on pouvoit sur-
 seoir sur cette affaire, et qu'il l'exami-
 neroit plus attentivement. Il suivit le
 Conseil de Dolgoruki et fit faire son
 canal par quelques milliers de prison-

nie
 gué
 pre
 I
 me
 les
 ces
 nati
 ils
 char
 app
 robl
 timb
 pése
 Les
 Van
 tour
 à 10
 La
 corru
 la riv
 Téfi
 perd
 (1) L'

niers Suédois et de Cosaques - Saporo-
gues qui en le creusant , y trouvèrent
presque tous leur tombeau.

Les Russes ont des relations de com-
merce avec les Kalmaks et surtout avec
les Chinois. Mais ils se comportent avec
ces deux peuples , comme la plupart des
nations Indiennes avec les Européens,
ils n'en reçoivent en retour de leurs mar-
chandises que des masses d'or et d'argent
appelées en Sibérie *Korobka*. Les Ko-
robka d'or ont la forme cubique, sont
timbrés comme les avenes Chinoises et
présent depuis 2 jusques à 140 marc.
Les Korobka d'argent, ont la forme d'un
Van; sont marqués de lignes tracées au-
tour du bord , et pesent depuis 1 jusques
à 10 ou 12 marcs.

La *Kurgia* que nous appellons , par
corruption, Georgie, tire son nom de
la rivière Kur (le Cyrus) qui traverse
Téflis ville capitale des Kurgiens et se
perd dans l'Araxe. (2) Les Kurgiens

(2) L'Araxe à son embouchure dans la mer Caspienne.

avoient embrassé le christianisme et révéroient alors particulièrement St. George, d'où les savans ont inféré que le nom de Georgie derivoit de celui de George. L'étymologie est en effet frappante. Mais ce sont eux peut-être qui ont altéré le nom de cette contrée. Je les défie de m'indiquer une Nation même moderne, à l'exception de quelques contrées Américaines, qui porte le nom d'un saint. La raison en est sensible, c'est que toutes les nations ont existé avant les Saints.

Quand les habitans de Jakuzk ont amassé une certaine quantité de lait de jument, ils le versent dans un sac de cuir et le remuent ou le battent, continuellement, de la même manière que nous faisons le beurre, jusques à ce que les grumeaux qui s'étoient formés, soient liquéfiés. Ce travail dure pendant huit à dix jours. La boisson qui en provient est un peu aigre et enivre aisément. Elle est très-estimée chez eux. Il n'y a guère que

que les personnes de la première distinction qui en fassent usage, on en donne aux malades. C'est un excellent remède contre le crachement de sang, la phtisie, la consommation et toutes les maladies de la poitrine. Des officiers Russes, abandonnés des médecins, y ont trouvé, non pas un palliatif ni un simple soulagement, mais une guérison radicale. Les *Baschkirs* excellent à fumer du fromage de lait de jument, qui se conserve longtemps et devient très-dur. Un petit morceau de ce fromage pulvérisé sert de présure et convertit promptement le lait en fromage. Le petit lait qui en est le résidu s'administre encore aux malades, qui après avoir continué ce traitement pendant deux ou trois mois manquent rarement de recouvrer la santé. J'ai connu beaucoup d'officiers et négocians qui se sont bien trouvés d'avoir acheté sur les lieux de ces fromages et des juments qui les procurent.

Près des rives du *Donez*, à 30 wersters d'*Isum*, est l'étonnant couvent de Swiaeto Gorskii. Il est bâti au pied d'une montagne toute de craie, les arbres et les précipices épars sur cette montagne, offrent de loin un aspect aussi agréable qu'imposant. Avant que le Couvent eut été construit en pierre et entouré de murailles, les moines, pour se mettre à l'abri des incursions des Tartares, avoient pratiqué vers le haut de la montagne, au milieu même de la craie une issue de 60 pas de longueur qui aboutit à une église dans laquelle on dit encore la messe, ainsi qu'à des cellules et à une salle à manger souterraines. Ces édifices sont tout en craie, et d'une solidité qui semble être une exception à la destinée des choses humaines. La porte de l'église seulement a été raffermie avec quelques briques. Mais les piliers, l'autel et les fenêtres ne sont que de la craie taillée, la voûte a été recouverte de planches.

Les plus anciennes et les meilleures mines de fer de la Sibirie sont celles de *Kamensk*. Le fer qu'on y prépare est affilé et très utile. Les canons qui en sortent, sont à toute épreuve, tandis que ceux que l'on fond ailleurs sont sujets à se fendre et à éclater. La fonderie de *Kamensk* est voisine de la rivière de *Kamenka* (3) et à près de cent werstes de *Catharinembourg*.

Les premiers qui hazardèrent de venir faire le commerce en Russie, furent désignés par le nom de *Gosti* (hôtes). Il y avoit alors fort peu de sûreté pour eux. Aussi jouissoient-ils de privilèges extraordinaires, dont ils faisoient des clauses particulières dans les traités qu'ils passaient avec les princes et peuples de Russie. Ces traités fixoient aussi la somme qu'on leur donneroit par jour pour les entretenir et les défrayer. On

(3) En cet endroit elle dirige son cours vers le Nord et va se perdre dans celle d'*Yssat*.

appelle aujourd'hui *Kupez* le particulier qui porte dans les Gouvernements voisins ou chez les étrangers, les marchandises du pays, à la différence des *Posadshis* (domiciliés) qui les débitent, sans sortir du lieu où ils sont établis. Enfin une troisième espèce de marchands est celle des *Kuptschiks* qui se rapproche davantage de la première. Le *Kuptschik* est envoyé au loin par le Gouvernement qui l'appointe. Il a une caisse et des associés. C'est une caravane.

Il y a en Sibérie quelques bêtes sauvages dont les peaux sont un article de commerce pour cette grande province. On trouve dans les forêts auprès de la rivière de *Tschulym* le *Kolonok* qui est plus grand que l'hermine et un peu moins que la martre Zibelline. Il a de gros poils rouges et une queue épaisse. Sa peau se vend sur les lieux 5 à 6 copekes. Les environs de *Czulym* fournissent le *Korek*, de la même grandeur que le

Kolonok et dont la peau grise coûte de la première main 2 à 3 Copékes. Dans le désert au milieu duquel est *Tschinskoi-Ostrog* on prend le *Korsok*, qui est plus petit que le renard, mais dont la queue est aussi épaisse. Ses poils sont d'un rouge pâle qui tire sur le blanc.

Ce nom de Cosaque ou Casaque s'applique en Russie à différentes Nations et même à certaines castes. Il désigne d'abord ces peuplades qui garantissent les frontières des irruptions des sauvages, et qui vont même à la guerre, quand le Gouvernement leur en donne l'ordre. Mais elles forment toujours un corps séparé et nomment elles-mêmes leurs chefs et leurs officiers. Parmi ces Cosaques on comprenoit autrefois ceux des cataractes du *Dnieper*, (qui sont entièrement détruits aujourd'hui) ceux du *Don* et du *Jaïck* ou de l'*Urall*. On appelle encore Cosaques les Russes qui habitent la Sibirie. Ils y sont très-nombreux, et répartis par

détachements dans les villes et dans les ostrogs, ils servent principalement à tenir les sauvages en respect, et à transporter les caisses d'un endroit dans un autre. Ils vont aussi à la guerre. Au moyen de ces différens services non seulement ils sont exempts de capitation, mais ils reçoivent encore une bonne solde. Ils sont divisés en deux classes, *Reschie* et *Konnie*, (fantassins et cavaliers).

Le *Karâkes* sont un peuple qui demeure sur les bords septentrionaux de la mer Penfehine et s'étend jusques à l'Est de l'Océan, près de l'Anadir. Plus au Nord ils ont pour voisins les *Lamietes*, les *Czukczés* et les *Jukagires*, espèce de *Jakutes* qui vivent de chasse et que les Korâkes appellent par cette raison *Jedel* (loup). On divise les Korâkes en sédentaires et en vagabonds. Ceux-ci ont des rennes; ils sont plus proprement appelés Korakes, car *Kora* signifie une renne, ils diffèrent encore entre eux par le langage. Les premiers

sont appelés *Czauczu* (nom dérivé, selon toute apparence, de *Czukczes*) et les autres *Tumugutu*. On peut voir un vocabulaire Korâke à la suite de l'histoire du Kamtschka, de M. Steller, que j'ai publiée en allemand, in 8°. Francfort.

Quand un Lapon est à l'extrémité, ses parens et toutes ses connoissances viennent se ranger autour de son lit, et, pour aider son ame à passer de ce monde dans l'autre, lui font avaler un grand verre d'eau de vie. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on se hâte d'emporter son corps et d'abattre sa maison, de crainte que ce qui resteroit de son ame, ne vînt tourmenter ceux qui auroient l'audace de l'habiter après lui.

Un tronc d'arbre creusé, ou le traîneau du défunt lui sert de cercueil, on n'oublie pas d'y mettre ce qu'il aimoit le mieux, comme son arc, ses flèches, sa lance, sa hache et son briquet.

La sépulture se fait dans une forêt

ou dans une caverne. On y fait une large aspersion d'eau de vie, après toute fois que les assistans s'en sont empifrés. Le troisième jour après l'enterrement, on tue la renne qui a porté le corps du défunt, c'est ordinairement la sienne, et les os de cet animal sont enfouis à côté de lui. Cette cérémonie est couronnée par un banquet.

Le *Champignon des mouches* que l'on trouve en Sibirie où les indigènes l'appellent *Muchamor*, à la vertu de rendre fou. Les Ostiakes néanmoins en sont friands et mangent tous ceux qu'ils rencontrent. Ce fait n'a rien d'in vraisemblable. On connoît la force de l'habitude, &, sans rappeler l'histoire douteuse de Mithridate, on sait que l'opium pour tout autre qu'un Turc, est un poison.

Pierre I^{er} méditant de porter la guerre en Perse, pour tirer parti des troubles qui déchiroient ce malheureux em-

pire , en conféra avec Menzikoff dans l'appartement de l'Impératrice. Il calculoit déjà l'aggrandissement du commerce de ses sujets , fondé sur la vente exclusive de la soye crue et du coton , deux branches principales qu'il avoit fort à coeur. L'entretien dura longtems et l'on y répéta si souvent ces mots ! *nous irons en Perse* , que le perroquet de l'Impératrice le retint. En se séparant , le Zar leur dit : „ vous êtes les deux seules „ personnes instruites du projet de cette „ expédition , prenez garde que le secret „ n'en soit divulgué. Je vous commande „ le silence le plus absolu.“ Quelques jours après il demanda à son Dentschik ce que l'on disoit de nouveau „ rien , repondit celui-ci „ sinon que nous marcherons bientôt vers la Perse. Qui vous „ a dit cela ? repartit le Zar tremblant „ de colère , découvrez moi à l'instant ce- „ lui qui vous a fait cet insigne mensonge. „ C'est reprit le Dentschik , le perro- „ quet de l'Impératrice. Car , lorsque

„j'attendois hier Votre Majesté dans l'antichambre, il répétoit à tous momens, „*Fei Persi Padiom* : (nous irons en Perse). “ Le Zar manda sur le champ Menzikoff, et passe avec lui dans l'appartement de l'Impératrice qui lui protesta, ainsi que le Général, qu'elle n'avoit pas ouvert la bouche sur cet important dessein. En ce cas, dit Pierre, il y a un autre traître, et le voici, (en montrant le perroquet) il raconta ensuite ce que son Dentschik lui avoit découvert et il ajouta; „Madame, il ne faut point de traître autour de vous, ni autour de moi. Débarrassez-vous en. “

Ce projet de guerre s'effectua, mais si malheureusement, que les Russes furent obligés non seulement de provoquer les conférences pour la paix, mais encore de restituer toutes leurs conquêtes. En les gardant ils eussent été obligés de faire un désert de quelques provinces Russes.

supplément à l'histoire de l'empire de Russie.

div
un
et
lui
Fra
qui
rité
sem
dit

Lorsque Pierre I^{er} donnoit un festin, il n'oublioit aucun moyen d'égayer ses convives. Il vouloit qu'ils conservassent la mémoire du plaisir qu'ils avoient éprouvé avec lui. Il aimoit surtout les compagnies d'hommes dans lesquelles on se livre avec plus de liberté à tous les élans de la joye. Toute espèce de cérémonie étoit proscrite. Il oublioit qu'il étoit le Souverain et s'appliquoit à le faire oublier aux autres. On n'a jamais remarqué un seul instant où il se soit départi (4) de cette familiarité. Le vin étoit peut-être un peu trop prodigué dans ces repas et tout le monde en sortoit un peu

(4) On sait que Louis XV essaya un jour de se divertir avec quelques Seigneurs de sa Cour dans un festin où il devoit descendre de sa grandeur et fraterniser avec eux, mais qu'un des courtisans lui ayant porté la santé en ces termes, à toi, la France, ce Roi moins touché de la comparaison qui l'égaloit à tout le royaume, que de la familiarité apparente de ce langage, mit fin à ce divertissement en disant: Messieurs, voilà le Roi. On ne dit point qu'il ait été tenté de continuer cet essai.

plus que gai. Telle étoit au surplus l'intention du Zar. Si quelque convive vouloit faire le sobre, on lui imposoit la pénitence de boire quelques bocaux de plus. S'il tomboit ensuite sous la table, il pouvoit y dormir, sans craindre aucun reproche. Lorsque les propos devenoient désagréables ou offensans, Pierre en arrêtoit le cours avec douceur et ramenoit sur le champ la paix et la joye, sans aucune punition, quand bien même les propos lui auroient été adressés, ou la punition se bornoit contre le coupable à quelques verres de vin. Dans une de ces orgies, un de ses généraux lui reprocha les services qu'il lui avoit rendue et le grand nombre de villes qu'il avoit prises. „Aussi t'en ai-je bien récompensé, répondit le Zar en te nommant „Général. “ En même tems il prononça contre le convive morose la peine de trois bocaux à boire, le premier à la santé de l'Empereur, le second à celle de tous les bons Généraux et le troisième

à celle de tous les braves soldats. Ce triple salut le mit hors d'état de commettre aucune autre indiscretion. Car il en fut si étourdi qu'il ne put plus parler ; ce qui donna beaucoup à rire aux autres.

Au commencement de l'année 1723 Pierre I^{er} sentit de vives douleurs dans la vessie, qui aboutirent à une retention d'urine. D'abord il n'en parla qu'à l'un de ses domestiques, qui s'adressa à un charlatan Brabançon de sa connoissance, qui se trouvoit alors à St. Petersbourg. Cet étranger administra quelques palliatifs, dont le Zar se contenta. Au commencement de l'été de l'année 1724, le mal devint pire qu'auparavant. On appella le Médecin *Blumentrost*, qui s'apercevant que la maladie étoit sérieuse, demanda qu'on lui associât son confrère de Moscou le Docteur *Bidloo*. Il ne quitta pas l'appartement du Zar, pendant quelques semaines. L'Apothicaire *Liphold* et le Chirurgien *Paulson*

préparoient continuellement des lavemens, et des cataplasmes émolliens. L'Anglois *Horn* habile Operateur lui avoit appliqué deux fois la machine appelée le Cathedre, sans pouvoir tirer plus d'un verre d'urine. Pierre garda le lit, quatre mois de suite. Au mois de Septembre, on conçut quelque espoir de guérison. Les douleurs se calmerent et il commença à uriner. Au milieu de sa convalescence, il se crut hors de danger, et en état de faire ses courses, pour visiter les différens travaux qui étoient commencés. Tout à coup, il donne l'ordre d'équiper un Yacht, et de l'amener sur la Newa devant le palais. On étoit alors dans les premiers jours d'Octobre. Un beau matin, il envoie dire à *Blumentrost* qu'il ait à venir à bord avec ses drogues, et les gens dont il croira avoir besoin, pour l'accompagner jusques à Schlusselfbourg, où il veut examiner les ouvrages du Canal de Ladoga (entrepris par le Général

Münnich) *Blumentrost* accourt et conjure le Zar avec les plus vives instances, de prendre du repos pendant quelque tems. Ses représentations échouèrent. Il alla donc chez son Apothicaire de campagne, et amena *Paulson* à tout événement. Pierre, après avoir examiné le canal de Ladoga et donné ses ordres passa à l'ancienne ville de Ladoga, et de-là, à *Nowgorod*. Il se rendit ensuite à *Stara Russe*, à l'extrémité du lac *Ilmen*, afin de surveiller l'exécution de nouveaux ordres qu'il avoit donnés pour les salines et d'inspecter les travaux du canal qu'il avoit commandé pour transporter, d'une manière plus économique, les bois nécessaires aux salines. Il passa ainsi une grande partie du mois d'Octobre. Après quoi, le tems venant à changer renouvela ses premières souffrances.

Le 5 Novembre il revint à *Petersbourg*. Mais au lieu de s'enfermer dans son Palais, il alla à *Lachta*, où il vit échouer un petit bâtiment rempli de

matelots et de soldats qui venoit de *Cronstadt* et voguait à la merci des vents. Il leur envoya une chaloupe avec du monde , pour les remettre à flot. Comme il trouvoit que l'on exécutoit son ordre avec trop de lenteur, il se mit lui-même dans un autre chaloupe , pour aller les secourir , il s'enfonça dans l'eau jusques à la ceinture et revint très-satisfait d'avoir sauvé la vie à une vingtaine d'hommes. Il passa la nuit à *Lachta* , avec la résolution de se rendre le lendemain à *Systerbeck*. Mais une cruelle insomnie, de cuisantes douleurs dans le bas ventre, une rechute bien caractérisée l'obligèrent de revenir à St. Petersburg.

Au mois de Décembre, le mal de vint grave et fit appréhender une inflammation très-prochaine. *Blumentrost* demanda à l'Impératrice une assemblée de tous les médecins de St. Petersburg. On envoya un état de la maladie au Ministre de Russie résident à Berlin et un autre à celui de la Haye pour avoir les avis du

Docteur

docteur Prussien *Stahl* et du fameux *Hermann Boerhaaven* qui demouroit à Leyde.

Le jour de la bénédiction des eaux (le jour des Rois). Pierre, sans se porter mieux, passa en revue sur la Newa les régimens de sa garde. Comme les eaux étoient enflées, elles couloient par-dessus la glace. Il resta, les pieds dans l'eau, pendant plus d'une demi-heure. De ce moment le mal ne fit qu'empirer. Enfin le 28 Janyier 1725 (vieux style) il expira, après avoir souffert des douleurs inexprimables. Les consultations de Leyde et de Berlin n'étoient pas encore arrivées. En ouvrant son corps, on trouva toutes les parties qui environnent la vessie, gangrenées, et le Sphincter tellement endurci que l'on n'auroit pas pu le couper avec aucun instrument anatomique. Boërhaaven plaisanta aux dépens de la faculté de St. Petersbourg, en disant que l'on auroit pu sauver le Zar avec une médecine de cinq copékes. Ce qui lui

parut le plus ridicule , c'est qu'on ne s'avisa de consulter, que dans un tems où tous les secours humains étoient devenus inutiles. Les Médecins Russes , tout en convenant de la justesse des remarques de Boërhaaven , rejettoient la cause de la mort du Zar sur la confiance aveugle dans le charlatan Brabançon et ses autres imprudences postérieures. A l'égard de ce Brabançon , craignant les suites de cette discussion, il disparut, sans que l'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu.

Les mines d'*Argun* ou de *Nertschinsk* et celles de *Kolywan* sont les meilleurs de Russie. Les premières sont plus lucratives en ce que l'argent, mêlé avec le plomb, ne passe que quatre fois par le feu , aulieu que dans les secondes dont le mélange principal est le cuivre, l'argent y passe jusqu'à trente fois. *Kolywan* manque du plomb nécessaire pour l'exploitation des mines de cuivre.

On le faisoit venir autrefois de Nertschinsk. On a cru faire une meilleure spéculation, en se le procurant en Angleterre. Sur un poud de plomb des mines de Nertschinsk, on retire tous frais faits une once et demie d'argent. Les fonderies sont établis auprès du ruisseau de *Tusatchy* à 14 werstes de la rivière d'Argun. Ces deux mines d'Argun et de Kolywan, cette dernière surtout, fournissent aussi de l'or. Celles d'Argun ont rendu depuis 1741 jusqu'en 1771, 5245 pouds d'argent. En 1772 on en a tiré 405 pouds d'argent et 5 pouds d'or. Les mines du Potosé et du Pérou sont exploitées avec bien moins d'avantages que celles de Russie. On prétend que la différence du bénéfice en faveur du Gouvernement Russe est de 80 p. $\frac{2}{10}$ sur l'or et de 50 p. $\frac{2}{10}$ sur l'argent. Elle provient en grande partie de ce que les Espagnols employent le vif argent au lieu de plomb. Le vif argent, outre qu'il est infiniment plus nuisible que le plomb à la santé

des ouvriers, fait perdre les meilleures parties de l'or.

Ces mines sont une ressource inappréciable pour la Russie. Elles seroient bien plus productives, si le Gouvernement les exploitait avec plus d'économie, ce qui seroit fort aisé, et s'il ne se servoit que d'honnêtes gens, ce qui lui sera impossible, tant qu'il n'aura pas refendu les mœurs de la nation. Les immenses richesses que renferme la Sibirie seront nulles, si les souverains Russes, au lieu de songer à la population, conservent cet esprit guerrier qui n'est bon qu'à faire des déserts. Que l'on juge de ces richesses par les deux considérations suivantes. Les mines de la Sibirie, sont, dans le sens le plus étroit, inépuisables. La plupart attendent encore la main qui les ouvrira. Une partie de celles que l'on avoit commencé d'exploiter ont été abandonnées soit à cause de la cherté du bois, soit parce qu'il s'en trouvoit de plus abondantes dans le voi-

sinage , soit enfin parceque l'on manquoit de bras. Par une expérience bien constatée , telle mine qui sembloit épuisée , est devenue , après cinquante ans de repos , plus riche qu'auparavant.

Le grand bénéfice qu'offre à la Russie l'exploitation des mines , n'avoit point échappé aux yeux pénétrants de Pierre I^{er}. Pour s'en convaincre on peut lire cette longue suite d'ordonnances qu'il a rendues à ce sujet ; il y garantit tant en son nom , qu'à celui de ses successeurs , la conservation des privilèges qu'il accorde aux entrepreneurs. Il décerne une récompense honnête en faveur de celui qui aura découvert une mine sur un terrain qui ne lui appartient pas. Cette récompense sera donnée par le propriétaire du terrain , qui voudra exploiter. Si l'exploitation n'est pas commencée dans l'année , l'inventeur aura droit de la faire , et le terrain lui appartiendra dans une circonférence de 200 toises de diamètre , en payant annuellement au propriétaire 2 p. 0 du bénéfice

net, et autant à la couronne, pour toutes les mines qui ne sont pas d'or ni d'argent. Celles d'or et d'argent lui appartiendront sans aucune rétribution, et sous la seule condition de n'en vendre le produit qu'à la couronne. Tous ces encouragemens ne produisirent aucunement l'effet que l'on en devoit attendre. Les Russes indolens s'effrayèrent de la dépense éventuelle ou plutôt ne surent par calculer. Le Zar dépité voulut d'abord affermer toutes les mines de son empire à une compagnie de commerçans étrangers; les projets des contrats sont encore dans les archives. Mais après y avoir réfléchi, il résolut de les prendre pour son propre compte, et de laisser celles qui étoient déjà ouvertes à des particuliers, moyennant une certaine redevance annuelle, payable jusqu'à ce que le principal, qui y auroit été employé, fût rempli. Sur ce pied là le travail des mines a été commencé. Mais pour qu'elles fructifiasent, autant qu'elles en sont

susceptibles, il faudroit à l'empire Russe le double, ou peut-être le triple de sa population actuelle. On ne sauroit donner trop d'éloges à l'admirable institution de l'école des mines de St. Petersbourg. Les jeunes gens qui y sont admis, distingués par un uniforme, et élevés aux dépens du Gouvernement, apprennent la minéralogie. Quand ils sont suffisamment instruits, on les envoie en Sibirie où l'on leur donne la direction de plusieurs mines.

Avant l'érection du Sénat et des différens Collèges que l'on a dus à Pierre I^{er}, on comptoit en Russie trente-deux *Pricases* ou chancelleries (5).

(5) Voici pour les curieux les noms et les fonctions particulières de ces trente-deux chancelleries. Ceux que cette nomenclature pourroit ennuyer, peuvent la passer.

La première étoit celle des Ambassadeurs. Elle s'occupoit autrefois de toutes les affaires étrangères. Elle se borne aujourd'hui à celle des négocians étrangers. La seconde étoit celle de la Noblesse et des Provinces. On y portoit toutes les contestations relatives aux limites des terres, à l'ancienneté et à la prééminence de certains Nobles sur les autres.

qui se partageoient toutes les affaires de l'Empire.

On y conservoit précieusement les registres et les nobiliaires que l'on consultoit dans ces circonstances. La troisième étoit celle des fiefs, qui confirmoit les achats et les échanges des terres et percevoit les lods et ventes au profit du Zar. La 4me étoit la Chancellerie du Royaume de Casan. La 5me, celle du Royaume de Sibirie, jugeoit tous les procès mus entre ses habitans et recevoit le compte de la recette et de la dépense dans le commerce de la pelleterie. La 6me nommée *de la Cour*, avoit une espèce d'intendance sur la Cour et sur tous ceux qui y étoient attachés. La 7me, étoit établie pour les officiers et les soldats étrangers. La 8me, pour les troupes Nationales. La 9me, inspectoit la Douane, les poids et les mesures. La 10me étoit la grande chancellerie aulique, devant laquelle comparoissoient en personne les premiers Nobles de l'Empire. La 11me, connoissoit des affaires de la moyenne Noblesse. La 12me jugeoit les procès criminels. La 13me étoit à la tête de l'artillerie. On portoit devant la 14me les plaintes contre tous les employés des différentes chancelleries. La 15me, recevoit les mémoires et les réclamations des bourgeois et de tous les habitans de Moseou. La 16me étoit la chancellerie des postes. On y expédioit aussi des passeports. Tout ce qui concernoit les domestiques et les Muschiks, étoit attribué à la 17me. On nommoit la 18me la *grande caisse de la Couronne*, parceque ses joyaux y étoient déposés. On y versoit l'excédent de la recette annuelle. La 19me s'occupoit des affaires de commerce. La

Indépendamment de ces 32 Pricases, le Clergé avoit les siennes, au nombre de trois. L'une étoit le dépôt de ses archives; une autre étoit le véritable consistoire Russe; la dernière percevoit les deniers destinés au salaire de tout le Clergé. Le Patriarche étoit autrefois le Directeur de ces trois Pricases. Le Sou-

verain jugeoit les procès civils des moines, des Curés et de tout le Clergé. La construction des Bâtimens et les démêlés des maçons et des charpentiers regardoient la 21^{me}. Le revenu des taxes de la grande et de la petite *Nowgorod*, ainsi que les contestations qui survenoient dans ces deux villes, étoit porté à la 22^{me}. La 23^{me}, comme la précédente, étoit établie pour les villes de *Gallitsch* ou *Halitsch* et de *Wolodimer*. Tous les cabaretiers portoient dans la 24^{me} leurs contributions et y faisoient leurs approvisionnement de boissons. La 25^{me} examinoit les brillans et tout le travail en or ou en argent et le payoit aux maîtres qui l'avoient fait. La 26^{me} avoit l'inspection des munitions de guerre. La 27^{me} étoit celle des médecins, des chirurgiens et des apothicaires. La 28^{me} celle de la *Douane de Mascou*. La 29^{me} recevoit les deniers des impositions de la guerre. La 30^{me}. ceux provenans des taxes des villes de *Costroma* et de *Jaroslav*. Les villes d'*Wetiug* et de *Colmogorod* portoient les leurs à la 31^{me}. Enfin la 32^{me} étoit chargée d'une foule de perquisitions et de recherches qui n'étoient pas de la compétence des autres.

verain qui a aboli le Patriarchat et s'est investi de tous ses droits, les dirige aujourd'hui.

Lorsque l'Empereur Joseph II partit de St. Petersbourg et traversa la Livonie pour regagner ses états, il garda si exactement l'incognito, que dans tous les lieux par ou il passa, excepté dans la ville de Riga, personne ne put le distinguer de ceux de sa suite. En descendant à une poste, il causa familièrement avec quelques personnes rassemblées pour le voir et qui le prirent pour un de ceux, qui annonçoient son arrivée. La femme du maître de la poste l'aborda et il l'entretint avec beaucoup de politesse. Il la pria de préparer de bonne crème pour le Comte de Falkenstein (c'étoit le nom qu'avoit pris l'auguste voyageur hors de son empire). Elle le lui promit, à condition qu'il lui montreroit le Comte qu'elle avoit un grand désir de voir. "Pourquoi, Madame, dit Joseph, „souhaitez-vous avec tant d'empresse-

„ment de jouir de sa présence? — C'est un
 „si grand homme, on en dit tant de bien,
 „un Seigneur si aimable et par-dessus
 „tout cela l'Empereur des Romains. C'est
 „une rareté chez nous qu'un grand Sei-
 „gneur et un Seigneur de cette volée. —
 „Vous ne verrez qu'un homme ordinaire
 „et qui n'a rien que n'ayent tous les au-
 „tres hommes. — N'importe, je veux
 „le voir, en voyant les grands hommes,
 „on s'en souvient mieux. “ L'Empereur
 ne put résister à l'envie immodérée de
 cette femme dont la grossesse étoit fort
 avancée, et se fit connoître. L'admi-
 ration et la joye dont elle fut saisie,
 la firent tomber en foiblesse. On eut
 beaucoup de peine à la faire revenir
 de son évanouissement et l'Empereur lui
 fit un présent considérable en pièces d'or.

Quelque tems après le Prince Royal
 de Prusse prit la même route. Son affa-
 bilité lui concilia tous les coeurs sur son
 passage. Mais le trait d'humanité suivant
 à éternisé sa mémoire en Livonie. Un

paysan, de la terre de *Woisek*, qui le menoit, fut renversé avec son cheval, accident qui n'est pas rare en Livonie où les chevaux sont fort mauvais et les paysans très-maladroits. Dans ces sortes de cas, lorsqu'ils demandent du secours ou une indemnité, on leur donne le plus souvent des coups de bâton. Le jeune Prince qui les regardoit comme des hommes et qui avoit pour eux les sentimens dont une ame philosophique a peine à se défendre, donna une bourse de 80 roubles au gentilhomme Livonien qui l'accompagnoit pour la remettre à son malheureux postillon, ou à ses parens, s'il venoit à mourir de sa chute. Le gentilhomme ne la lui remit, que quand il fut rentré dans sa maison. Il jouit d'un spectacle bien doux en voyant cet honnête paysan et toute sa famille ivres de joye, le combler ainsi que le généreux Prince, d'actions de grace et de bénédictions.

La simplicité des paysans de Livonie et d'Esthonie est connue. Un jour un Prêtre Livonien paraphrasa ces versets de l'écriture sainte : *n'ayez pas d'inquiétude pour le lendemain : voyez les oiseaux dans les champs etc.* et cet autre : *mangez votre pain à la sueur de votre front.* Un paysan qui avoit entendu son sermon , se fit ce raisonnement à lui-même. " Si je ne dois pas m'inquiéter „ du lendemain , et que le père spirituel „ pourvoye à ma nourriture , je suis bien „ dupe de me donner tant de peine. „ Allons plutôt nous mettre en pleine „ campagne et attendons là que Dieu „ m'assiste dans ma pauvreté. J'ai grand „ besoin de son assistance. Je vais essayer „ si notre Curé a dit la vérité. " Sa résolution fut aussitôt accomplie , il étoit assis depuis plusieurs heures dans la plaine , sentant déjà les aiguillons de la faim et commençant à se repentir de sa crédulité , lorsqu'il vint à passer devant lui un chien portant entre ses dents un

gros alloyau qu'il avoit dérobé dans la cuisine de son maître. "Voilà , dit-il , sûrement le moment d'exécuter le second commandement de notre Curé : *"mange ton pain à la sueur de ton front"* il arrache l'alloyau de la gueule du chien et s'en retourne chez lui très-satisfait des prédictions de son Curé.

Les habitans de la Livonie et de l'Esthénie n'ont jamais pu sortir de la servitude dans laquelle gémit le reste de la Russie. Dès qu'un enfant a atteint l'âge de cinq à six ans , le Seigneur sur la terre duquel il est né , l'emploie à son service et en dispose , au gré de son caprice. La mère de Catherine I^{re} étoit du village de *Ringen* , district de Dorpat , et sous la dépendance d'un gentilhomme nommé *Rosen* Lieutenant-Colonel qui a été au service de la Suède pendant plus de vingt ans. Ce Rosen qui élevait Catherine , et faisoit subsister la mère dont le mari étoit inconnu , passa

aisément pour le père de cet enfant dont personne ne s'embarassoit alors de rechercher la généalogie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Curé qui l'a baptisée l'a inscrite sur le registre à la date du 16 Avril 1683 parmi les bâtards. Le sentiment des auteurs varie sur le père de Catherine. Les uns en font honneur à un Jean *Rabe*, d'autres à *Albendil* gentilhomme Livonien, mais sans autre fondement que le voisinage des terres d'*Albendil* et de *Rosen*.

Nombre d'autorités attestent cette origine de Catherine I^{re}. Un Conseiller provincial du duché de Livonie nommé de *Wolfenschild* qui avoit ses terres en *Lettie*, reçut plusieurs fois l'ordre de faire chercher les parens de cette Impératrice en *Lettie* et de ne rien épargner pour parvenir à les trouver. Preuve qu'ils habitoient la *Lettie* ou la Livonie. Le Capitaine de *Skogh* et *Olofson* depuis receveur de Livonie étoient en pension chez le Pasteur *Gluck* (dont j'aurai occasion de parler

par la suite) dans le tems que Catherine étoit retirée chez lui. Les deux témoins rapportent qu'elle leur faisoit toujours des beurrées trop petites pour leurs collations, qu'ils étoient toujours en querelle, et qu'ils portèrent souvent des plaintes contre elle à Mme. Gluck, que, quand celle-ci lui faisoit des reproches, elle en faisoit peu de cas et avoit coutume de répondre par cette vanterie : „laissez faire, j'aurai mon
 „tems, une fortune brillante qui m'at-
 „tend, me fera oublier tout ce que je
 „souffre avec vous autres. La sage femme
 „qui a accouché ma mère lui a dit,
 „et m'a répété depuis que j'avois sur les
 „reins une marque qui présageoit une
 „grande destinée.“ Un instituteur at-
 taché à la maison de Mr. Gluck, lui avoit,
 disent-ils encore, prédit la même chose
d'après l'inspection des traits de son vi-
sage et des lignes tracées dans ses
maines. Quoiqu'il en soit de ces pronostics, il est difficile de ne pas ajouter foi
 à

à ce que Skogh et Olofson ont rapporté de la naissance et de l'éducation de Catherine. Ce dernier l'avoit souvent assurée que quand même elle resteroit seule femme au monde, il ne l'épouseroit pas. Il ajoute à son récit, qu'étant une fois allé à St. Petersbourg, avant qu'elle fût couronnée Impératrice, il s'étoit présenté sur son passage; qu'elle l'avoit reconnu, et appelé sur le champ auprès d'elle; qu'elle avoit cherché à le rassurer, parce qu'il trembloit; qu'elle lui avoit fait un présent en argent, et demandé des nouvelles de Skogh qui croyant l'avoir trop offensée autrefois, n'osa jamais lui aller faire sa cour. Le Conseiller d'état Gluck fils du Pasteur et qui étoit déjà grand, lorsque Catherine entra chez son père, a, dans ses momens de gaieté (qui étoient rares) rapporté les mêmes détails que Skogh et Olofson, et beaucoup d'autres relatifs à Catherine. Il ne faut pas oublier le dragon qui a été sur le point de l'épouser.

Rosen ayant pris du dégoût pour la mère de Catherine , la maria à un de ses paysans , auquel il accorda la permission de vendre sur sa terre de la bière et de l'eau de vie. Elle vecut peu dans cette nouvelle union. Sa mort avoit été précédée de celle de Rosen , de sorte que Catherine orpheline, de l'âge de trois ou quatre ans , fut abandonnée aux soins du Vicaire qui lui avoit servi de parein et qui malgré sa détresse eut assez d'humanité pour se charger de l'élever.

Mr. Gluck chef des églises de Marienbourg faisant un voyage à Dorpat, s'arrêta chez le Vicaire de Ringen. Celui-ci lui peignit sa misère qui étoit aggravée par l'obligation de nourrir un enfant qui n'avoit plus de mère et dont le père n'avoit jamais été bien connu. Catherine avoit la plus heureuse physionomie. Mr. Gluck en fut touché, et en retournant à Marienbourg , il l'emmena. Elle fut chargée du soin d'habiller les plus jeunes de ses enfans, et de les mener à

l'église. Sa condition fut assez douce par les bons traitemens qu'elle recevoit dans cette maison. Elle y resta jusques à l'âge de dix-huit ans.

La garnison Suédoise fréquentoit beaucoup l'église dans laquelle prêchoit Mr. Gluck. Un dragon nommé *Kruse*, âgé de 22 ans, y ayant vu Catherine, en devint amoureux, et s'adressa à un parent du Pasteur qu'il pria de faire pour lui une demande en mariage. Mr. Gluck répondit au parent, que si le Commandant certifioit la bonne conduite du jeune homme et consentoit à ce mariage, il n'y voyoit pas d'obstacle. Le Major du Régiment de qui l'on prit des informations, donna non seulement son consentement, à cette union, mais sa promesse de l'élever à la première place vacante de caporal, en récompense de la satisfaction qu'il lui avoit donnée jusqu'à ce jour. Mr. Gluck content de ce témoignage, fit venir Catherine devant son prétendu qui étoit bien fait, et avoit une superbe

chevelure, et lui demanda s'il lui agréait. Elle répondit affirmativement et sans hésiter, desorte que les fiançailles furent célébrées dès le jour même.

Sur ces entrefaites les Russes devenus maîtres du plat-pays en Livonie, menaçoient de mettre le siège devant Marienbourg. Kruse appréhendant d'être obligé de suivre son régiment, pressa M. Gluck de fixer le jour de la conclusion. Mais il fut arraché de la présence de son amante avant la bénédiction nuptiale par un ordre qui l'envoyoit avec un détachement du côté de Riga.

Quelques jours après cette séparation qui devint éternelle, le Feld-Maréchal Scheremetoff investit Marienbourg. Mr. Gluck craignant l'événement d'un siège, préféra le parti de se rendre, avant de faire aucune résistance, à la discrétion de l'ennemi ; il savoit passablement la langue Esclavonne. Il sortit de la ville, portant la bible sous son bras, suivi de sa famille, de Catherine, du précepteur

de ses enfans Godefroi Wlorm, et de tous ses paroissiens. Arrivés au camp, on les conduisit à la tente du Général à qui le Pasteur demanda la vie pour tous ceux qui l'accompagnoient, ce qui lui fut accordé. On les mena avec les autres prisonniers à Pleskow. Dans le même tems Menzikoff se rendoit dans cette ville pour faire la revue des troupes et la visite des magasins. Catherine osa aborder ce Seigneur et le conjura avec les manières nobles et la grace qui lui étoient naturelles, de rendre leur captivité supportable et de ne pas souffrir qu'ils fussent enfermés pêle mêle avec ce ramas de prisonniers, qui les avoient accompagnés en sortant du camp. Le Prince frappé de cette démarche plus honnête encore que hardie, et touché de la jeunesse et de l'agrément de la personne qui lui faisoit cette prière, la plaça sur le champ comme Demoiselle de compagnie auprès de sa soeur Anna Danilowna, et, à sa recommandation,

il procura une maison commode avec un honnête entretien à toute la famille de M. Gluck. Peu après ayant appris qu'il étoit homme de lettres et parloit assez bien la langue Esclavonne, il l'envoya à Moscou à la tête de l'École allemande qui venoit d'y être établie en faveur de la jeunesse Russe.

Il n'y avoit pas longtems que Catherine étoit chez le Prince Menzikoff, lorsque Pierre I^{er} l'y rencontra. Il ne fut pas moins sensible que son favori, à sa beauté et aux charmes de son esprit. Ainsi la fortune sembloit la conduire comme par la main, sur le premier degré du trône. Une fois parvenue à ce premier degré, elle pouvoit se passer de la fortune : elle avoit assez de ressources dans son esprit pour s'y asseoir bientôt d'elle-même. Elle avoit de l'embonpoint, n'étoit pas grande, mais avoit la figure la plus prévenante et la plus séduisante. Ses cheveux étoient blonds ; avant son couronnement elle les teignoit

en noir, manège qu'elle continua depuis, et qui fut imité par l'Impératrice Elisabeth.

Le Zar conçut dès-lors pour Catherine une passion qui ne fit qu'augmenter par la suite. Il l'invita à le suivre, l'appelant *vosre grace*, dénomination dont il se servit longtems. Elle fut amenée dans le palais impérial où elle trouva un grand nombre de domestiques qui ne devoient obéir qu'à ses ordres. Habits, meubles, argenterie, tout lui fut prodigué. Elle n'avoit qu'à former des souhaits, ils étoient incontinent accomplis. Pierre ne lui parla jamais de sa religion, quoiqu'il sût qu'elle étoit Luthérienne. La première précaution dont il s'avisa, fut de défendre à Menzikoff, à Scheremetoff et aux autres Généraux de la voir. C'étoit justement à quoi visoit l'ambitieux Menzikoff qui avoit su jusques-là écarter adroitement toutes celles pour qui le Zar avoit eu un commencement de passion. Il vouloit lui donner une maîtresse ou une

femme de son choix, il se flattoit de perpétuer sa faveur et d'avoir auprès du maître une puissante protection dans celle qui lui devoit sa grandeur. Ses espérances ne furent point trompées et son caractère altier et exigeant, et tous ses vices ne purent affaiblir la reconnaissance de Catherine, heureux effet de l'éducation sinon brillante (6) du moins solide qu'elle avoit reçue dans la maison de Mr. Gluck où l'on avoit cherché à former son coeur plus que son esprit.

Comblée de faveurs, et voyant l'affection du Zar accroître pour elle de jour en jour, elle n'oublia rien pour se l'attacher davantage et pour s'attirer son estime et sa confiance, elle n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône. Toutes ses actions furent dirigées vers ce

(6) Elle n'a jamais su écrire. Après la mort de Pierre Ier, elle se servoit de la main du Comte Ostermann pour signer les ordonnances. La Princesse Elisabeth remplissoit aussi auprès d'elle les fonctions de Secrétaire. Ce fut elle qui signa le testament de sa mère.

but. Elle se fit baptiser dans l'église Russe l'an 1703. Elle apprit la langue du pays en peu de tems, et assez pour oublier bientôt l'allemand. Mais elle s'attachoit surtout à connoître les goûts de Pierre pour y conformer sa conduite.

Lorsqu'il prenoit à ce Prince des accès d'une humeur noire qui dégénéroit souvent en démence, dans ces momens où frappé de l'idée qu'on alloit l'assassiner, il se livroit à toute la violence de ses emportemens, et où tout le monde craignoit de l'aborder, elle approchoit et lui parloit : le son de sa voix calmoit aussitôt sa fureur. Elle le faisoit asseoir, lui prenoit la tête qu'elle grattoit avec douceur. C'étoit comme un charme qui l'assoupissoit en peu de minutes. Pour ne pas troubler son sommeil, elle soutenoit sa tête sur son sein, et restoit immobile dans cette pénible attitude pendant deux ou trois heures. Il se réveilloit alors, sans convulsion et l'esprit tout à fait calme. Avant qu'elle eut dé-

couvert cette manière si simple de le soulager, ses accès de furie répandoient la terreur dans son palais et étoient suivis de maux de tête affreux qui dūroient plusieurs jours de suite.

Rien ne prouve mieux que l'anecdote suivante à quel degré étoit portée l'affection de Pierre pour Catherine, ainsi que l'attention soutenue de celle-ci à mériter ses prévenances. Le Zar se promenant un jour en chaise dans St. Petersbourg, accompagné d'un de ses Denschiks, aperçut dans une boutique une toile peinte qui excita son admiration. Il fait arrêter la chaise. „Il faut, dit-il, que je fasse un présent à ma Catherine.“ Il descend, achète la toile et court à l'appartement de Catherine à qui il remet son cadeau avec les plus grandes démonstrations de joye. Elle le reçut avec les marques d'une grande satisfaction et l'assura qu'elle n'avoit de sa vie rien vu de si beau. Dès que le Zar fut sorti, elle se tailla elle-même sur le champ une

robe de cette toile et la prépare pour le jour de la naissance de Pierre qui approchoit. "Vous ne vous aviserez
 „pourtant pas, lui dit une des femmes
 „qui la servoient, de porter un habit
 „de toile peinte un jour de gala. Pour-
 „quoi non, répondit Catherine? le Zar
 „m'a donné cette toile; de sa main,
 „elle est préférable à la plus riche étoffe
 „de Perse." Elle parut effectivement dans cet attirail le jour de la fête. Pierre en fut si enchanté qu'il l'embrassa de la manière la plus tendre, en présence de toute la Cour rassemblée et l'assura d'un attachement à toute épreuve.

Ce fut en étudiant ainsi l'humeur et les différens goûts de son mari, en s'asservissant, par un plan bien suivi, à tout ce qui pouvoit lui être agréable, que Catherine acquit insensiblement sur lui un ascendant qui tenoit du prodige et qu'elle devint enfin l'épouse du plus grand Prince qui ait regné sur la Russie, de sorte que l'on peut dire avec vérité

que si le hazard l'a bien servie d'abord, son esprit l'a mieux servie encore. Car quel immense intervalle entre l'état de favorite ou jouet du Souverain et celui d'Impératrice. Catherine en arrivant à la Cour, étoit jeune, sans fortune, et sans naissance, paroissoit même au-dessous de celles qui faisoient auprès d'elle les fonctions de domestiques. Voilà celle qui doit un jour commander à toute la Russie. Le Zar hésita pendant quelques années à déclarer son mariage. Il vouloit avoir l'approbation des grands de sa Cour, même de son fils Alexis. Mais Catherine par son humanité, par sa douceur naturelle ou acquise, par une affabilité qui n'excluoit personne, avoit captivé tous les coeurs. Pierre avoit l'humeur bizarre; on craignoit de l'aborder; mais on étoit sûr de l'égalité du caractère de Catherine. Lorsque l'on brignoit un emploi, c'étoit à elle que l'on s'adessoit. Elle étoit le canal de toutes les

graces (7) et ceux mêmes qui n'obtenoient rien , ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette bonté consolante avec laquelle elle essayoit d'adoucir leurs peines.

En donnant plusieurs enfans à Pierre, elle avoit franchi le plus grand obstacle à son couronnement. Elle osa un jour engager M. Bruning premier Pasteur de Riga à présenter à l'Empereur, une prophétie écrite sur un vieux parchemin trouvé dans les archives de cette ville, qui portoit qu'aucun Zar de Russie ne feroit la conquête de la Livonie, à moins qu'il n'épousât une fille Livo-

(7) Elle ne rougissoit pas d'accepter les présents de ceux qu'elle obligeoit. C'étoit un petit pécule qu'elle ajoutoit aux cadeaux que lui faisoit l'Empereur, de pierres précieuses, d'argenterie et des biens confisqués sur ceux qu'il exiloit en Sibirie. Elle redoutoit les retours de la fortune, et se préparoit de quoi faire face aux revers qu'elle entrevoyoit dans l'avenir. Elle avoit placé différentes sommes sous des noms empruntés, plus souvent sous le nom de Menzikoff, dans les banques d'Amsterdam et de Hambourg.

vonienne. Quoique Pierre ne fut pas crédule , il soupiroit après cette conquête , c'en fut assez pour ébranler son esprit , et la prophétie fit une impression durable.

Un événement qui sembloit peu fait pour influencer sur la détermination de ce Prince , hâta néanmoins la déclaration publique de son mariage. Il revenoit d'un voyage , et , en entrant dans son palais , il trouva un Arabe , (qui étoit à son service) entouré de fleurs dont il composoit une couronne. Il lui demanda ce qu'il faisoit. L'Arabe , sans se distraire de sa besogne , lui répondit : „ Sire , „ je suis pressé. C'est une couronne pour „ ma femme. C'est demain sa fête. Elle „ m'aime de tout son coeur , et ne m'a „ jamais procuré que du contentement. „ Je ne sais , pauvre diable que je suis , „ comment lui marquer ma reconnois- „ sance. Je lui fais une chétive couronne. „ Mais ne lui en dites rien , je vous prie. „ Je veux la surprendre. “ Ce trait d'at-

tachement et de reconnoissance dans un homme aussi simple réveilla toute la sensibilité du Zar aux bons procédés de Catherine. La première chose qu'il fit en entrant dans son cabinet, fut d'écrire l'ordonnance qui fixoit le jour de son couronnement. Cette ordonnance fut expédiée et envoyée aussitôt dans toutes les parties de l'empire où elle répandit la joye. Ce fut en l'année 1711 que Catherine fut proclamée épouse légitime de l'Empereur.

Montée sur le trône, elle n'en eut pas plus de fierté. Bien loin de rougir de sa famille et de ceux qui l'avoient élevée, elle les combla de biens. Elle avoit grande envie de revoir ce dragon avec lequel elle avoit été fiancée. Pierre qui vouloit lui faire un sort, le fit chercher inutilement en Livonie et dans le reste de ses états. Il aura probablement péri à Riga, l'on n'a pas pu même s'assurer de sa mort. L'Impératrice étant un jour de bonne humeur dit à *Schlippen-*

bach Général de l'armée dans laquelle se trouvoit Kruse, " n'est-il pas vrai que „ mon fiancé Jean étoit un brave soldat ? " Le Général qui prit cette question pour une raillerie amère dont Catherine étoit incapable , répondit : „ j'en demande „ bien pardon à Votre Majesté : mais n'ai-je pas été de même bon soldat ? je „ n'en fais aucun doute , reprit Catherine , tout le monde vous rend là-dessus la même justice que moi. Mais ce „ n'est pas là ce dont je m'informe. „ Mon fiancé Jean étoit-il un brave soldat ? Il l'étoit incontestablement , Madame , répartit Schlippenbach ; aussi me „ fais-je honneur de l'avoir eu dans les „ troupes que je commandois. "

Catherine avoit un frère et trois soeurs. Le premier que l'on appelloit Charles Samuélowitsch *Skawronsky* reçut la Noblesse avec le titre de Comte. Mais , une jeunesse orageuse l'ayant mis hors d'état de profiter de la bonne éducation que l'on

l'on avoit voulu lui donner , le Zar n'osa lui donner aucun emploi.

Anne étoit mariée à *Jéfimoffsky* serf d'une staroste Douairière nommée *Rostowsky* établie à *Kaminetz* en Pologne. Pierre ayant découvert sa demeure , envoya *Neronoff* Officier de confiance au Prince *Repnin* Gouverneur général de Riga , pour concerter avec lui les moyens d'enlever Anne et son mari. *Neronoff* partit pour *Birsén* avec l'instruction de *Repnin* , et , en revenant à Riga , lui donna de nouveaux détails. Il lui apprit entre autres choses que *Christine* autre soeur de l'Impératrice étoit mariée à *Simon Hendrikoff* , aussi serf dans la grande Lithuanie. Il se rendit avec de nouvelles instructions à *Dubna* , dans la Livonie Polonoise et delà à *Kaminetz*. Là le Curé *Silitzky* lui procura quelques renseignemens sur la Staroste *Rostowsky*. Il se transporta chez elle , fit sa connoissance , s'aboucha avec *Jéfimoffsky* et sa femme. Il voulut passer pour Officier

Saxon. La Staroste qui étoit méfiante , enivra son domestique et sut de lui que son maître étoit officier Russe , ce qui redoubla ses inquiétudes. Quand Neronoff s'en retourna , elle mit en embuscade sur sa route quatre de ses gens qui tombèrent sur lui. Il se sauva de leurs mains , après avoir reçu cinq coups d'épée au bras gauche dont il ne put se servir par la suite. Il arriva à Riga dans cette triste situation. Il n'en reçut pas moins l'ordre de faire un troisième voyage (3 Août 1725) mais le manque d'argent fit échouer l'entreprise. Enfin il partit de Riga pour la quatrième fois le 17 Septembre 1725 et eut le bonheur d'y revenir le 12 Octobre avec la famille Jéfimoffsky qui fit le 23 Novembre son entrée dans St. Petersbourg. Dans le même tems arriva la famille Hendrikoff. Toutes les deux commencèrent par abjurer la religion Romaine pour embrasser le rite grec.

La troisième soeur de l'Impératrice

avoit épousé un cordonnier de Réval. Elle ne parut jamais à St. Petersbourg, quelques efforts qu'elle employât pour obtenir cet honneur. Elle avoit prié Mr. Lestocq de s'intéresser pour elle auprès du Zar. Toutes ses démarches ne lui valurent que quelques présens en argent et une pension de 300 roubles. Elle avoit perdu un oeil dans son enfance en jouant avec sa soeur Catherine. Elle lui rassembloit ; ce qui attira à l'Impératrice des railleries qui la piquèrent et ne contribuèrent pas peu à la dégoûter de cette soeur, dont les déportemens d'ailleurs furent poussés à un tel excès qu'ils achevèrent d'indisposer contre elle et l'Impératrice et le Zar, qui à sa prière la fit enfermer dans une maison de correction.

Il reste un fils de Skawronsky qui a hérité une fortune immense après la mort de son père qui étoit extraordinairement sobre, économe, et n'avoit d'autre souci que d'amasser roubles sur roubles.

bles. Ce fils, homme très-aimable, après avoir fait quelques études en Allemagne et s'être formé par les voyages, est revenu en Russie, pour tomber dans un piège que lui a tendu le Prince Potemkin; celui-ci lui a fait épouser une de ses cousines dont les faveurs commençoient à le lasser. Il a eu soin de faire assurer une dot considérable à sa parente, qui, quelque tems après le mariage, s'est abandonnée à tous les excès qui peuvent perdre la réputation d'une femme et la fortune d'un mari. Potemkin n'avoit pas cessé de la voir. Il sembloit même que les noeuds dans lesquels il l'avoit engagée, eussent réveillé sa passion. Pour n'être plus gêné par la présence du mari, il l'a fait exiler honorablement dans une petite ambassade d'Italie.

Les bienfaits du Zar et de son épouse se répandirent également sur Mr. Gluck et toute sa famille. Ce charitable Pasteur avoit une place à Moscou qui lui procuroit un gros revenu. De ses deux fils,

l'un fut fait Conseiller d'état au Collège de justice pour les affaires de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande; l'autre eut un poste honorable et assez lucratif. L'une de ses filles étoit Dame de la Cour de l'Impératrice, l'autre fut placée auprès des jeunes Princesses Anne et Elisabeth. La première épousa le Vice-Amiral Villebois, Livonien, qui étoit veuf et professoit la religion grecque. Elle ne consentit à contracter cette alliance qu'après que le Zar eut permis que ses enfans fussent élevés dans la religion Luthérienne. Mr. de Villebois son fils, grand-maître d'Artillerie et chevalier de l'Ordre de St. André, après la révolution qui a placé l'Impératrice actuelle sur le trône, n'ayant pu se reconcilier avec le Prince Orloff, s'est retiré dans ses terres en Livonie.

Ayant que Catherine songeât à succéder à son mari sur le trône, elle ne s'occupoit que de grossir son trésor et d'acquérir des fonds de terre. Elle mit

en usage toutes ses finesses pour engager Pierre à lui abandonner à titre de fiefs rélevans de la couronne, les provinces nouvellement conquises sur les Suédois, qui étoient la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Finlande, mais elles lui avoient coûté trop de monde et d'argent pour qu'il pût se résoudre à un pareil démembrement. Il se contenta de réfléchir sur les moyens de lui assurer d'une autre manière une existence convenable après sa mort. Il y étoit déterminé par les conseils de Menzikoff qui prenoit à coeur les intérêts de Catherine dont les siens étoient inséparables et qui lui applanissoit la voye du trône, avant peut-être qu'elle osât élever ses vues jusques-là. Un des principaux moyens que ce lâche favori mit en usage, fut de dénigrer le Zarewitsch Alexis dans l'esprit de son père. Insinuations perfides, rapports insidieux, calomnies atroces, rien ne répugnoit à l'ame basse de Menzikoff. Pierre obsédé par ses agens regardoit déjà son

—
fils comme incapable de régner. Aussi lorsqu'il tomba dangereusement malade à la Haye, il se hâta de dicter au Baron de *Schafiroff* un testament par lequel il déclaroit Catherine Régente de l'Empire. Alexis étoit encore en minorité.

La mort de ce fils unique de Pierre, l'exécution ou le bannissement du grand nombre de ses prétendus complices (8) et la naissance d'un fils de Catherine à qui toute la Russie prêta serment de fidélité en qualité de Zarewitsch firent entrevoir à cette habile Princesse l'espérance d'occuper le trône après la mort de Pierre, espérance qui fut bientôt déçue. Il sembloit que la providence eut résolu de confondre ceux qui s'étoient

(8) L'adroit Conseiller privé Tolstoi fit indignement sa cour à la cabale de Menzikoff qui opprimoit Alexis. Il sut, par des questions captieuses, embarrasser presque tous les accusés qui furent enveloppés dans la catastrophe où l'on vit assassiner avec l'apparence des formes légales, l'héritier de l'empire.

rendus coupables de tant de meurtres en frappant celui qui les rassuroit au milieu de leurs crimes. Ce Zarewitsch étoit à peine âgé un an , lorsque le tonnerre tomba dans l'appartement où il étoit et lui brisa tellement les os qu'il en mourut trois jours après. Ni le Comte de Bruce son Gouverneur, grand-maître d'Artillerie, ni sa nourrice qui le tenoit dans ses bras, ni aucun de ceux qui étoient autour de cet enfant, ne reçurent la moindre blessure.

Catherine ne fut point découragée par ce malheureux événement. Elle se fioit toujours sur les bons offices de Tolstoi qui lui étoit véritablement tout dévoué. Ce fut lui qui fit les plus vives instances auprès de Pierre pour l'engager à appeler au trône une des filles de Catherine. Le Zar ne rejettoit pas tout-à-fait ce conseil. Mais il craignoit de choquer trop ouvertement les esprits. Une femme succédant à la couronne étoit une chose inouïe en Russie. Il balança, il tempo-

risa. En 1722 il fit prêter à ses sujets un nouveau serment de fidélité à la personne qu'il lui plairoit d'appeller à la succession de l'Empire. Il différa d'autant plus de nommer cette personne qu'il fut toujours indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Tantôt il jettoit les regards sur sa fille chérie Anne qu'il vouloit marier à quelque jeune Prince étranger qui seroit élevé dans sa Cour et embrasseroit le rite grec. (Le Général Jaguschinsky fut envoyé exprès en Allemagne pour faire le choix de l'héritier de l'empire Russe. Il amena les deux Princes de Hesse-Hombourg qui ne plurent point au Zar). Tantôt il projettoit de prendre son successeur dans la famille de Romanoff et s'en repentoit ensuite en envisageant qu'il blessait les droits du Zarewitsch qui gaignoit son estime et son affection de jour en jour par son application au travail et par ses autres bonnes qualités. Lorsqu'il eut fait la connoissance de la Princesse Cantemir, il l'aima éperdue.

ment et se dégoûta de son épouse. Toutes ces causes entretenrent son irrésolution jusqu'à sa mort.

Ce ne fut que dans les dernières années de Pierre que Catherine vit tomber ce grand crédit qu'elle avoit sur son esprit. Elle n'eut à se reprocher aucun manque de précaution pour le conserver. Elle le quittoit peu ; elle l'accompagnoit dans presque tous ses voyages. Ils alloient chacun avec son cortège ; l'un étoit remarquable par la magnificence , l'autre par une simplicité recherchée. Le Zar étoit chagrin quand elle n'étoit pas à ses côtés. Point de revues de troupes , point de vaisseau lancé , point de fête ni de cérémonie où elle ne fût présente. Aux festins d'apparat , elle faisoit les honneurs d'une table où les Dames seules étoient admises ; Pierre étoit à la table des hommes et se plaisoit à enivrer les convives de l'une et l'autre tables. Catherine , à cet exercice bachique avoit appris à boire sec et à tenir tête aux biberons du pre-

mier ordre. Elle avoit pris le titre de grande Échansonne de la Cour. Dans les repas particuliers, où elle reussissoit toujours à égayer les femmes qu'elle y admettoit, Pierre seul osoit se présenter et c'étoit une faveur particulière pour celui à qui il permettoit alors de l'accompagner. Elle montrait la plus parfaite insensibilité pour les infidélités fréquentes de son mari ; sûre de son coeur, elle ne paroissoit pas tenir le moindre compte de ses distractions amoureuses. Lorsqu'elle le surprenoit à table avec quelqu'une de ses maîtresses, ce qui lui arriva souvent, elle imitoit la prudence de Livie femme d'Auguste et se contentoit de rire et de lui répéter ce refrain d'une chanson alors fort en vogue en Russie: *rien ne t'égale etc.*

Parmi ces maîtresses on a distingué la femme d'un Général - Major M^{me}. de Czernicheff qui par sa conduite très-irrégulière abrégea beaucoup ses jours. En 1716 Pierre se trouvant à Hambourg

s'y amouracha de la fille d'un ministre Luthérien lequel ne voulut consentir à aucun autre accommodement, que le mariage. Le Zar en donna sa parole et Schafiroff dressa le contrat. Mais à peine cette malheureuse se fut-elle fiée à cette promesse sacrée chez toutes les nations, qu'elle fut renvoyée avec un présent de mille ducats et que son père fut obligé de remettre le contrat de mariage. Catherine n'eut pas de plus redoutable rivale que la jeune et spirituelle Princesse Cantemir. Tolstoi étoit l'entremetteur de cette intrigue : digne emploi d'un Conseiller privé. Il prit sur lui toutes les suites qui pouvoient en résulter. Il feignit d'avoir envie d'épouser la Princesse. Il fit accroire à l'Impératrice, que de cette manière il auroit bientôt dégouté le Zar de toutes ses nouvelles amours. Celui-ci cependant, agité de la plus violente passion, méditoit un projet très-allarmant pour Catherine. Il hésita de l'exécuter, parce qu'elle lui avoit

donné des enfans qu'il aimoit beaucoup. Il résolut de se faire donner une bénédiction nuptiale et de traiter la Princesse Cantemir comme une épouse du second rang. Elle étoit enceinte; il devoit, si elle accouchoit d'un fils, le déclarer son successeur à l'empire. Mais Catherine échappa à cette disgrâce par deux événemens fort heureux. L'expédition de Perse survint. Les ministres du Zar pour se rendre nécessaires, en firent hâter les apprêts et pressèrent son voyage qui lui fit abandonner tous les soins de la galanterie et toutes les intrigues de cour. Dans le même tems Cantemir fit une fausse couche à Astracan; ce qui acheva de la perdre auprès de l'Empereur, et Catherine qui accompagna son époux en Perse et souffrit avec constance les fatigues du voyage et les chaleurs meurtrières du climat, (9) rentra dans

(9) Ces chaleurs furent telles lors du séjour de Pierre en Perse, qu'il rendit une ordonnance pour défendre à tous les individus de l'armée de se dé-

les bonnes graces de Pierre. A son retour (1723) elle fut couronnée & vit assurer par-là le sort de ses enfans.

Pierre avoit pour eux la plus tendre affection. Une grande partie en rejaillissoit nécessairement sur leur mère. Ce qui l'attachoit particulièrement à elle, c'est qu'il avoit remarqué qu'à dater de l'époque de leur mariage, les affaires de son empire avoient pris une meilleure face, au-lieu qu'auparavant tous ses projets avortoient. Il lui sembloit qu'elle lui avoit apporté en dot la bénédiction du ciel.

Mais on n'est point au faite des honneurs, sans être en butte aux traits de l'envie & de la calomnie. Cathérine sentit tout ce qu'ils avoient d'amer. Ses ennemis les plus acharnés étoient ce même Tolstoi désespéré de n'avoir pu faire réussir le plan concerté en faveur de la

couvrir la tête, pendant tout le tems que le soleil étoit sur l'horison. Cette Ordonnance n'empêcha pas la majeure partie de cette armée, de périr de maladie.

Princesse Cantemir, & Jaguschinsky qui avoit l'oreille du Zar : ce qui avoit causé différentes altercations entre lui & Cathérine qui le haïssoit ouvertement. Ce dernier insinua au Zar que l'Impératrice entretenoit de trop étroites liaisons avec *Mons*. Ce Mons, Allemand de nation, frère de la veuve du général *Balk*, favorite de Cathérine & sa première Dame d'atour, étoit devenu son chambellan & jouissoit de sa confiance entière. Jaguschinsky étoit outré de ne pouvoir jouir du même ascendant sur l'esprit de l'Impératrice que sur celui du Zar. Il étoit d'un naturel violent. Un jour il osa apostropher ainsi Mons, en présence de plusieurs Seigneurs : “ Vous vous livrez à „ une trop grande intimité avec l'Impé- „ ratrice, prenez garde que l'Empereur „ ne vous fasse empaler. „ Ce propos qui se répandit parmi tous les grands de la cour parvint jusqu'aux oreilles de Cathérine, qui se défia plus que jamais de cet homme, & ne s'appliqua plus qu'à

lui faire manquer toutes les occasions de voir le Zar. Il soupçonna le coup que l'on cherchoit à lui porter & le prévint. L'absence de Pierre qui étoit allé avec sa flotte à Réval (1723) lui parut une conjoncture favorable pour terrasser ses ennemis et leur protectrice. Cathérine avoit ordonné que l'un des deux Chambellans qui étoient de service auprès d'elle, couchât toutes les nuits dans son antichambre jusques au retour de Pierre. Jaguschinsky qui connoissoit déjà cet ordre, avoit en outre remarqué que l'Impératrice étoit restée plusieurs fois dans le jardin au clair de lune jusqu'à minuit avec Mons et d'autres courtisans. Cette conduite si innocente en elle-même fut rendue si criminelle auprès du Zar, qu'il fut tenté de révoquer l'ordonnance qui fixoit le tems du couronnement de Cathérine. Sa tendresse pour ses filles le ramena à des sentimens plus modérés. Jaguschinsky reçut le cordon de St. André pour prix de son rapport

rapport envenimé qui eut les suites les plus funestes. Six mois s'étoient écoulés, pendant lesquels le Zar avoit surveillé toutes les démarches de Catherine et de son Chambellan, sans découvrir le plus léger sujet de soupçon. Il eut recours à la ruse ordinaire des jaloux. Il feignit de se rendre à sa maison de plaisance de *Dupka*, prit congé de son épouse et alla s'enfermer dans son palais d'été de St. Pétersbourg, d'où il envoyoit tous les jours son page *Drewnik* Dantzickois chez Catherine sous prétexte de s'informer de sa santé, mais véritablement pour épier tout ce qui se passoit autour d'elle. Il y avoit déjà trois jours que Pierre se tenoit caché, lorsque le page vint lui rapporter que ce jour-là Mons devoit coucher dans l'antichambre de l'Impératrice. A cette nouvelle il sort de son embuscade au milieu de la nuit, court droit au palais, et ne trouvant point Catherine dans son appartement, vole au jardin. Catherine et Mons étoient en ce moment assis sous

un berceau: Mme. Balk et une femme de chambre de l'Impératrice se promenoient tout auprès du berceau. Pierre furieux frappe son épouse, bat la femme de chambre, et fait semblant de ne pas s'apercevoir, que Mons et sa sœur sont là. Quelques jours après, Mons étant de service, Pierre entra sur le soir dans l'appartement de Catherine & lui demanda, quelle heure il étoit. Elle lui répondit, en lui présentant sa montre à répétition, qu'il étoit neuf heures. Il prit la montre, la régla sur minuit et dit: "Non, „il est minuit, il est tems que tout le „monde aille se coucher. „ Mons se retira, mais vers minuit Pierre entra dans sa chambre, accompagné du Général-Major Uschakoff. Ils le surprirent fumant sa pipe, le saisirent ainsi que tous les effets précieux qui se trouvoient dans sa chambre, le menèrent dans un des appartemens du palais d'hiver et l'y enfermèrent. Pierre le garda et lui apporta sa nourriture, lui servant ainsi lui-même

de geolier et de domestique , pour être certain que personne ne lui parleroit. Il se fit assister de son Général-Major pour lui faire subir un interrogatoire qui dura huit jours. La crainte du Knout lui fit dire beaucoup de choses qu'il savoit être agréables au Zar. Inutile ressource ! Pierre convoqua les juges dont la complaisance lui étoit assurée et qui condamnèrent cet infortuné à perdre la tête et à être attaché sur une roue. M^{me}. Balk, protestant de l'innocence de son frère et offrant de la prouver , fut condamnée à recevoir sur la place publique 11 coups de Knout et à être exilée en Sibirie. Sur le point de subir ce terrible châtiment , elle avoua tout ce qu'on voulut. Elle n'eut que cinq coups de knout , mais elle les eut de la propre main du Zar. Deux fils de cette Dame , l'un Chambellan , l'autre Page , furent dégradés et envoyés à l'armée en Perse. Plusieurs domestiques de l'Impératrice furent enveloppés dans cette malheureuse affaire.

Un secrétaire et quelques laquais furent condamnés aux galères à *Rogerwick*. L'Impératrice intercédâ auprès de son époux en faveur de tous les proscrits. Comme elle ne cessoit de solliciter pour que sa favorite du moins fut épargnée, Pierre impatienté, lui montrant une fenêtre de glace de Venise : " Voyez-vous, „ lui dit-il, ce carreau, autrefois matière „ vile, épuré par le feu et devenu l'ornement d'un palais ? il ne faut qu'un „ coup de ma main, pour le réduire à „ son premier état. „ En même tems il brisa la glace. " Sa destruction, repondit l'Impératrice, est-elle un exploit „ digne de vous et rend-elle votre palais „ plus magnifique ? „ L'Empereur apaisé par cette réflexion l'embrassa et la quitta. Le soir il lui envoya le procès fait à tous les accusés. Le lendemain, quoiqu'elle sût que l'on faisoit les exécutions, elle affecta d'y être indifférente, elle fit venir la plus jeune des Princesses ses filles, qui prit devant elle une leçon

de danse qui parut la réjouir. Ensuite le Zar vint lui proposer une promenade en Phaëton. Ils passèrent tout près du poteau sur lequel étoit clouée la tête de Mons. Catherine en la regardant sut cacher l'émotion qu'un tel spectacle ne pouvoit manquer de lui occasionner, et ne put s'empêcher de dire que c'étoit une chose déplorable que la corruption générale des courtisans. La sentence prononcée contre la favorite et son frère détaillait jusques aux plus petits cadeaux qu'avoient reçus les personnes en place, dont on cherchoit à se faire un appui. Elle nommoit ces personnes, ainsi que celles qui avoient fait les présens, excepté le Duc de Hollstein dont on crut devoir ménager la douleur. Il paroît qu'il avoit reconnu les services qui lui avoient été rendus par Mons et sa soeur, ses fidèles confidens et ses agens actifs auprès de l'Impératrice dont il ménageoit la protection dans la conjoncture délicate où il se trouvoit. Pierre fit imprimer

le jugement. Les principaux griefs qui furent allégués contre Mons étoient qu'il avoit reçu des présens pour recommander des gens au Zar et à son épouse. Ceux de sa soeur étoient d'avoir reçu plusieurs évantails françois et quelques tabatières d'argent pour recommander des personnes à son frère. Après l'énumération des charges de chaque accusé on avoit ajouté: *et pour autres causes que l'on n'ose pas énoncer.* M^{me} Balk, après la mort de l'Empereur, a été rappelée et rétablie dans tous ses honneurs.

Peu de tems après le supplice de Mons, Pierre fit publier un édit qui défendoit à toutes personnes, de quelque rang ou qualité qu'elles fussent, de recevoir des présens ou même de simples promesses de reconnoissance, sous peine d'infamie et de mort. Ce même édit enjoignoit à tout le monde de dénoncer ceux que l'on sauroit en avoir pris et aux serfs d'être en ce cas, les délateurs de leurs maîtres. L'Empereur fit en même

tems apposer les scellés dans toutes les chancelleries chargées de percevoir ses revenus, et cela, sous prétexte d'examiner leur gestion. Il envoya l'ordre à tous les collèges de n'avoir aucun égard à l'avenir aux ordres et aux recommandations de l'Impératrice. Elle fut foudroyée par cet ordre et se vit réduite à avoir recours aux expédiens. Voulant faire un présent de mille ducats à Basile Pétrowitsch, qui devoit chercher à la disculper auprès de son mari et l'aider à regagner ses bonnes grâces, elle fut obligée de les emprunter à ses Dames d'honneur, M.^{es} *Alsuffief*, *Kampenhäusen* et *Villebois*.

Cet échec qu'avoit essuyé Catherine, faillit à être suivi d'un autre bien plus terrible. Le père de la Princesse *Cantemir* venoit de mourir. Elle revint à St. Petersbourg, et l'ancienne passion de Pierre se réveilla dans toute sa force. Il alloit la voir tous les jours. Il protégea ses frères contre la Princesse *Trubezkoï*,

leur belle-mère, et fit adjuger par le Sénat l'héritage entier de l'Hospodar aux enfans du premier lit, quoique les loix Russes en donnassent la quatrième partie à la Princesse douairière. Il n'eut plus que des manières froides pour Catherine, et il ne déguisa plus son dégoût, lorsque Jaguschinsky lui eut donné à croire que c'étoit le médecin de l'Impératrice, *Policola*, qui avoit administré à la Princesse Cantemir des drogues propres à lui faire faire une fausse couche. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce médecin qui avoit obtenu un congé, et étoit sur le point de partir pour l'Allemagne, reçut ordre de ne pas s'éloigner.

Tout le monde étoit en suspens sur le sort de Catherine et en étoit diversement affecté. On remarquoit que ceux qui lui faisoient leur cour, encouroient la disgrâce de l'Empereur. Celui-ci, avant de faire un éclat, crut devoir s'occuper d'arrangemens relatifs à ses enfans. Il envoya le Général Jaguschinsky annoncer

au Duc de Hollstein qu'il avoit arrêté ses fiançailles avec Anne pour le jour de Ste. Catherine, fête de l'Impératrice. Comme *Campredon*, Ministre de France, ne portoit que des propositions vagues, on lui dit que si le Roi son maître songeoit sérieusement à s'allier avec la maison de Russie, Elisabeth plus jeune et d'un caractère plus gai que sa soeur lui conviendrait mieux. Un courier fut ensuite envoyé en France pour entamer différentes négociations de mariage. Suivant de nouvelles propositions, Elisabeth auroit épousé le Prince fils du Duc régent en France, auquel on auroit assuré la couronne de Pologne. Le Zar prévoyant des difficultés et l'incertitude de la réussite, consentoit que l'on substituât le Duc de Bourbon au fils du Régent, sous la condition cependant que le Duc de Bourbon employeroit tous ses soins pour effectuer le mariage de Natalie, troisième fille du Zar, avec le Prince des Asturies *D. Fernando*.

Telle étoit la tendre inquiétude qui agitoit Pierre dans ses derniers momens en faveur de ses filles. Il n'avoit pas encore nommé son successeur au trône. Il inclinoit secretement en faveur de sa fille aînée, pour laquelle il eut toujours une affection particulière.

Anne Pétrowna ressembloit beaucoup à son père de visage et même d'humeur. Mais l'éducation avoit adouci chez elle ce que le caractère de Pierre avoit de sévère et de sauvage. Elle étoit d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte et bien proportionnée; un port majestueux, des cheveux et des sourcils noirs, un teint d'une blancheur éblouissante et animée par l'incarnat de ses lèvres et de ses joues, des yeux vifs, les traits les plus réguliers, le regard et le sourire le plus agréable, une physionomie qui retraçoit toute la candeur et la bonté de son ame, beaucoup de grace, un jugement sûr et prompt, libérale, magnifique; tel est le portrait qu'on a laissé de cette Princesse.

La nature l'avoit avantageusement pourvue, et Pierre eut soin de faire entrer dans son instruction toutes les connoissances qui forment l'esprit et le coeur. Elle parloit le François, l'Allemand, l'Italien et le Suédois, avec autant de facilité que sa langue maternelle. Dès son enfance on remarquoit en elle une présence d'esprit et une intrépidité qui annonçoient une héroïne. Le jeune Comte Apraxin osa lui faire une déclaration amoureuse qu'elle paya de mépris. Plein d'audace encore plus que de désespoir, il épie le moment de la trouver seule, se jette à ses pieds, et lui présente son épée, en la priant d'abrégér ses peines et ses jours. "Donnez, lui dit-elle d'un air froid et fier, "je vous ferai voir que „la fille de votre Empereur ne manque „ni de courage, ni de résolution pour „percer un téméraire qui l'insulte." Le jeune homme se voyant pris au mot, et craignant qu'elle ne tint parole, loin de lui abandonner son épée, la conjura de

lui pardonner un délire qui étoit l'ouvrage de ses charmes. Anne en tira néanmoins cette vengeance qu'elle le couvrit de ridicule, par le récit qu'elle fit de sa gasconade.

Telle étoit la Princesse à qui Pierre voulut transmettre le sceptre de la Russie, après sa mort ou du moins après celle de Catherine. Accablé des plus cuisantes douleurs, il remplissoit le palais de ses cris. Il avoit déjà abandonné le timon des affaires et songeait seulement par intervalles aux derniers arrangements qu'il lui convenoit de prendre pour sa famille. Mais une chaleur excessive le tenoit dans un délire presque continuel. Dans un de ces courts momens, où il revenoit à lui, il lui prit fantaisie d'écrire. Mais sa main appesantie ne formoit que des traits confus qu'il vit bien lui-même que l'on auroit peine à déchiffrer. On ne put en effet lire que ces trois mots : *rendez tout à . . .* Il fit appeler la Princesse Anne, pour lui

dictier son testament. Mais à peine fut-elle auprès de son lit qu'il perdit la parole et le sentiment pour ne les plus recouvrer. Il expira trente-six heures après.

Cette mort divisa aussitôt la cour en trois partis qui faillirent à déchirer et à bouleverser tout l'Empire. Le premier à la tête duquel on voyoit le Prince *Menzikoff*, le Grand-Maître de l'artillerie de *Bruce*, et le Duc de *Hollstein*, tenoit pour Catherine ; il étoit renforcé des gardes de *Préobraschensky* et de *Semenoffsky*, de toute la flotte, des Généranx étrangers, *Allard*, *Weisbach*, *Bonn*, *Lascy*, *Munnich*, *Günther*, *Dupré*, *Coulon*, *Balesk*, de tous les membres des différens collèges, des provinces conquises et du saint synode. Le second, peu nombreux, cherchoit à élever sur le trône le Grand-Duc *Pierre Alexiowitsch*, à renfermer dans un cloître Catherine avec les Princesses ses filles et à rétablir les anciens usages abolis par Pierre I. et chers encore non seulement à tout le

peuple , mais à une partie des grands. Le troisième vouloit introduire en Russie la constitution politique du royaume de Suède , quelque que fût le Monarque que l'on éliroit. Il n'attendoit que le moment où Pierre rendroit le dernier soupir , pour faire éclater ses desseins. Tant que ce Prince respiroit , personne n'osoit remuer , tant il leur imprimoit de respect et de terreur.

Cette conjoncture orageuse et les conseils des amis de Catherine l'engagèrent à s'emparer de tous les trésors du feu Zar. Elle ne savoit si elle devoit laisser passer la couronne sur la tête du Grand-Duc et se contenter alors de la régence ou partager le trône avec lui. Mais le Duc de Hollstein et Menzikoff rejettèrent ces résolutions pusillanimes , parcequ'elles quadroient mal avec leurs intérêts particuliers. Pour s'assurer des gardes , Menzikoff fit venir les Majors et les autres Officiers militaires. Après que Catherine leur eut promis à tous sa faveur et de

l'avancement au service, promesses qui furent accompagnées de présens, on lui amena le Général *Butturlin*, qui après une longue entrevue se rendit à la fin moitié de gré, moitié de force, et se déclara pour Catherine.

Ceux qui demandoient la forme de gouvernement suédoise et l'élévation du Grand-Duc (8), redoutables par leur nombre, s'ils eussent été d'accord entr'eux, appréhendoient le crédit de la famille de Galitzin, si Pierre devenoit Empereur, ils craignoient aussi l'autorité de Catherine, à qui la jeunesse du Prince imposeroit peu. Enfin ils entrevoyoient qu'ils n'auroient pas de chef pour soutenir leur parti par la suite. Ils se rendirent chez le Sénateur Prince Démétrie Galitzin, pour délibérer sur ce qu'ils de-

(8) C'étoient les Princes Galitzin, Trubetzkoi, Dolgorouki, Repnin, Kurakin, Chowansky, Apraxin, Lapuchin, Goloffkin, Puschkin, Maltwejeff, Gollowin, Mileslauwsky, Nariskin, Soltikow et la Noblesse.

voient entreprendre. Dans cette assemblée Goloffkin opina pour recueillir les voix du peuple individuellement, moyen impraticable. Au milieu de cette dispute l'Archevêque de Nowgorod, Président du Synode, et Menzikoff cherchoient à échauffer les esprits en faveur de Catherine. Ils représentoient ce que l'on avoit à craindre en élisant Pierre Alexiowitsch.

„ Au surplus, ajoutoient-ils, quoique le
 „ feu Empereur n'ait point laissé de te-
 „ stament, sa volonté n'en a pas moins
 „ été manifestée. Vous pouvez vous rap-
 „ peller les paroles qu'il a proférées chez
 „ le marchand anglois *Tamis*, la veille
 „ du couronnement, jour où il nous in-
 „ vita tous à dîner avec lui. *La cérémo-*
 „ *nie de demain*, disoit-il, *sera plus im-*
 „ *portante que l'on ne pense. Il s'agit de*
 „ *sacrer Catherine, et de lui conférer le*
 „ *droit de regner. Ayant, aux bords du*
 „ *Pruth, sauvé l'Empire prêt à devenir*
 „ *la proie des Turcs, elle mérite bien*
 „ *cet honneur. Elle maintiendra sans*
 „ doute

„doute tous nos utiles établissemens et
 „rendra l'Empire heureux et florissant. „
 L'Archevêque et Menzikoff débitèrent de
 longues harangues. Mais, ce qui étoit
 plus efficace qu'une harangue, Buttur-
 lin Colonel de la Garde entra, les me-
 naça, et parvint en peu de tems à leur
 faire abandonner leurs desseins contre
 Catherine.

Les deux Seigneurs qui pouvoient le
 plus traverser l'entreprise de Catherine,
 étoient les Princes Galitzin et Repnin,
 tous deux à la tête de puissantes armées,
 l'un en Ukraine, l'autre aux environs de
 Riga. Il ne tenoit qu'au premier de faire
 cause commune avec les Cosaques mé-
 contents et de marcher droit à Moscou.
 On n'avoit aucunes troupes à lui oppo-
 ser. S'il eut pris ce parti, il est fort dou-
 teux que Catherine eût paisiblement
 monté sur le trône. Elle médita d'abord
 de lui ôter le commandement. Mais ré-
 fléchissant sur le danger de ce coup d'é-
 clat qui pouvoit l'aigrir et le porter au

désespoir , elle se détermina à envoyer le Général *Weisbach* en Ukraine , pour observer tous ses mouvemens et assurer les Cosaques de la restitution pleine et entière de leurs droits et de leurs privilèges. *Weisbach* remplit parfaitement sa mission. Comme *Galitzin* étoit dévoré d'ambition avec une très-médiocre fortune et sept filles nubiles , Catherine lui promit le bâton de Feld-Maréchal et une dot de 50,000 roubles pour chacune de ses filles. C'est avec cette adresse qu'elle sut gagner *Galitzin* et ses autres ennemis , et bientôt tous devinrent ses partisans et s'efforcèrent d'obtenir ses bonnes grâces.

Une fois élevée sur le trône , elle suivit les règles de la plus saine politique , ne changea rien aux plans de *Pierre I^{er}* , attira quantité d'étrangers à son service pour sa sûreté personnelle , donna toujours les premières places aux Russes , confirma les privilèges des Livoniens et des Cosaques , sacrifia son ressentiment

contre ceux qui s'étoient le plus opposés à son élection , augmenta adroitement la mésintelligence parmi les grands , leur laissa un peu de liberté dans plusieurs choses qui ne tiroient point à conséquence , mais se réserva l'autorité entière du Souverain dans toutes les affaires importantes , fermement résolue de châtier le premier qui s'oublieroit jusqu'à la méconnoître. Elle montra une sévérité inflexible à l'égard de l'Archevêque de Nowgorod qui comptant faire sortir le clergé de l'anéantissement politique où l'avoit réduit Pierre I^{er} et voyant Catherine décidée à user de la plénitude des pouvoirs tant ecclésiastique que civil , osa s'emporter contre elle et lui dire que Dieu n'avoit abrégé les jours du dernier Zar qu'en punition de ses usurpations sur le clergé. Elle le fit enfermer (1725) dans le monastère Carélien aux bords de la *Dwina*. Théophane lui succéda dans l'Archimanderie de Nevski et dans l'Archevêché de Now-

gorod , le premier Archevêché de l'Empire.

Jaguschinsky n'auroit pas éprouvé un traitement plus doux , sans l'intercession du Duc de Holstein et sans les égards que Catherine crut devoir au grand Chancelier Goloffkin beau père de ce Général. Jaguschinski , qui avoit offensé grièvement l'Impératrice , au lieu d'attendre ses bontés qui ne pouvoient manquer d'arriver jusqu'à lui , s'avisa d'aller se jeter à ses genoux et de demander sa grace ; c'étoit moins un pardon qu'il désiroit que l'exercice de cette grande autorité qu'il avoit due à la faveur de Pierre I^{er}. Désespéré de ne plus jouer le rôle de protecteur , et de se voir abandonné de tout le monde (il étoit détesté de toute la cour) il cherchoit à s'étourdir dans des plaisirs réservés aux dernières classes du peuple. Un jour qu'il s'étoit enivré dans la compagnie du Duc de Holstein et du Prince Menzikoff , il lui prit envie de se réconcilier avec ce

dernier, qui le voyant dans ce pitoyable état, le remit au lendemain. En se présentant chez le Prince, il demanda les conditions du raccommodement "de
„me respecter, lui fut-il répondu,
„plus que vous n'avez fait par le passé,
„et la première fois que vous vous éman-
„ciperez, je vous ferai mettre aux ar-
„rêts." Cette menace lui fit verser des larmes de rage; il demanda avec arrogance si l'on pouvoit se permettre d'emprisonner le favori du feu Zar. Il tira son épée et alloit se venger de Menzikoff, si ceux qui étoient présens à cette explication ne l'eussent arrêté. On le mit par force dans son carrosse. Dépouillé ensuite de la croix de l'ordre de St. André, il alla étourdiment demander satisfaction à l'Impératrice contre Menzikoff. Elle le reçut fort mal et lui ordonna de se retirer sur le champ; il n'en fit rien; il se déshabilla à moitié en sa présence, ôta son col, lui présenta son épée et la pria de le décapiter plutôt que de le

traiter d'une façon si humiliante. Elle le fit sortir de son appartement. Furieux de tous ces affronts, il courut à l'église dans laquelle reposoit le corps de Pierre I^{er}, se jeta sur le tombeau, arracha le drap mortuaire qui étoit étendu sur le cercueil et avec ses ongles et ses dents essaya d'enlever le couvercle, en criant de toutes ses forces : "sortez donc de „la tombe, ô mon maître, pour me „venger. Voyez comme on règne après „vous en Russie. Ceux à qui vous vou- „liez faire trancher la tête, tiennent les „rênes du Gouvernement, et ceux que „vous aimiez comme vous-même, n'es- „suyent que des persécutions et des „avanies.,, Cet esclandre finit, parce que ses domestiques prirent sur eux de l'emmener forcément chez lui. Le Duc de Holstein eut beaucoup de peine à apaiser cette affaire et l'Impératrice, pour se débarrasser de cet homme violent lui proposa de l'envoyer en ambassade dans quelque cour étrangère.

Catherine s'appliqua à gagner les coeurs de ses sujets, par un système de bonté et de douceur auquel elle resta invariablement attachée. Elle fit abattre ce grand nombre de potences, de roues et d'échafauds qui étoient dressés sur les routes dans toute l'étendue de la Russie et principalement dans la capitale. Elle fit enlever les corps des suppliciés qui étoient encore exposés. Elle rappella tous les exilés. Du nombre de ces derniers étoit Lestocq que Pierre I^{er} avoit relégué à Casan. C'est ce même homme qui étoit destiné à la plus brillante fortune et à une faveur si éclatante sous le règne d'Elisabeth.

La seule chose qui indisposa les Grands et la Noblesse en général contre Catherine, fut ce pouvoir démesuré qu'elle abandonna à Menzikoff. Il est certain qu'il se prévaloit singulièrement des obligations qu'elle lui avoit et que l'Impératrice avoit une condescendance sans bornes pour toutes les fantaisies de cet

homme également ambitieux, violent et vindicatif. Elle fut obligée aussi de s'asservir pendant quelque tems aux caprices de la garde Préobraschensky et de quelques personnes qui avoient contribué à son élévation. Après quelques tentatives infructueuses pour diminuer l'indécente autorité que s'arrogeoit cette garde, elle prit le parti de lever une armée de 20,000 hommes qu'elle composa d'officiers presque tous étrangers et de soldats qui lui devoient leur fortune et qu'elle n'oublia pas dans cette conjoncture délicate de flatter des plus heureuses espérances.

Le 6 Février 1726, elle courut le plus grand danger. En sa qualité de Colonel des gardes, elle assistoit à leur revue. Lorsque la seconde division du corps nommé *Semenoffsky* achevoit ses évolutions et faisoit sa dernière décharge, une balle vint siffler aux oreilles de l'Impératrice et alla frapper derrière elle un riche marchand Russe qui tomba roide mort

du coup. Sans se décontenancer, et comme si personne n'en eut voulu à sa vie, elle donna des ordres pour qu'on emportât aussitôt le corps, et retourna au Palais avec sa suite.

Parmi les nombreux projets de Pierre pour civiliser et illustrer sa nation, on distingue celui de la fondation d'une Académie des Sciences dans la ville capitale de l'Empire. Après avoir conclu la paix avec les Suédois, il avoit chargé ses Ambassadeurs dans les différentes cours de l'Europe de prendre des renseignemens sur les savans et gens de lettres qui étoient capables de faire honneur à cette Académie, d'offrir des traitemens à ceux qui voudroient s'établir en Russie, et de lui en faire le rapport. Lorsque ces Ambassadeurs se furent acquittés de cette commission, le Zar écrivit de sa propre main à plusieurs personnes qu'ils lui avoient désignées. Il se félicitoit un jour à table du succès qu'il éprouvoit dans cette entreprise. Un des convives lui dit

que le projet de faire fleurir les sciences en Russie étoit louable et même nécessaire, mais qu'il lui paroissoit fort douteux que la nation tirât grand profit d'une corporation de gens remplis de talens qui ne daigneroient pas s'occuper de l'instruction de la jeunesse. „ Comment l'entendez-vous ? répartit le Zar ; l'intention que j'ai eue en établissant une Académie est telle : mes Académiciens composeront de bons livres en tout genre „ que je ferai traduire en notre langue „ par des jeunes gens choisis exprès qui „ seront comme leurs adjoints , qu'ils „ instruiront et dont ils feront à la longue „ des maîtres. L'impression en langue „ latine de leurs autres ouvrages dans lesquels „ ils traiteront les plus hautes matières et feront part de leurs découvertes , répandra notre nom dans toute „ l'Europe et nous perdrons enfin notre „ réputation de barbares. Je retirerai „ encore cet avantage entre mille autres „ de mon Académie , que ceux qui sont

„à mon service dans les chancelleries,
„ dans les collèges et autres départemens,
„ auront recours à elle pour une infinité
„ de renseignemens qu'elle seule pourra
„ leur procurer.„ Pierre avoit déjà évalué ce que lui coûteroit l'entretien de l'Académie et les appointemens de chacun de ses membres. Il avoit fixé cette dépense à 25,000 roubles et assigné pour cette somme les revenus des Douanes de *Narva* , de *Pernau* et de l'île d'*Oesel*. La mort l'enleva au milieu de ces apprêts. Pendant sa dernière maladie il ne cessa de recommander à son épouse l'exécution de cet établissement. Peu de tems après , arrivèrent les instructions des Ambassadeurs que Cathérine remit à son premier médecin *Blumentrost*, homme versé dans son art et dans beaucoup de sciences , en le chargeant de faire venir au plutôt les étrangers , indiqués par ses Ministres et qui devoient composer l'Académie. *Blumentrost* en fut nommé Président. L'honneur de son installation

étoit donc réservé à Cathérine I^{re}. L'ouverture en avoit été fixée au 26 9bre 1725 jour de la fête de l'Impératrice. Mais une indisposition qui lui survint , la fit remettre à la troisième fête de Noël. Elle n'y put pas encore assister ce jour-là. L'Académie ne laissa pas de s'assembler et de tenir une séance publique. La grande cérémonie de l'installation n'eut lieu que le 1^{er} Août 1726 en présence, de l'Impératrice , de ses deux filles Anne et Elisabeth et du Duc régnant de Holstein. Pour donner une idée de cette Académie et de la célébrité qu'elle put acquérir , dès sa naissance , il suffit de nommer quelques-uns des personnages qui y furent appelés : Nicolas de Lisle et son frère de Lisle de la Croyère Parisiens pour l'astronomie et géographie ; Hermann de Souabe et les deux frères Nicolas et Daniel Bernoulli de Basle pour les mathématiques et l'analyse Rulfinger de Wurtemberg pour la philosophie ; Beyer de Koenigs-

berg pour l'histoire et les antiquités ; de Bekenstein pour les différens droits ; Leutmann Saxon, pour les mathématiques et la physique expérimentale ; Duvernois de Montbeillard pour l'anatomie ; de Burger Courlandois pour la chymie ; Martini Silésien pour l'éloquence et les belles lettres ; Gross et Meyer de Wurtemberg en qualité de Professeurs extraordinaires de philosophie pratique et Kohl Hambourgeois en la même qualité pour l'histoire littéraire. Goldbach ne prit point le titre de Professeur ; il étoit décoré de celui de Secrétaire perpétuel et Schumacher fut Bibliothécaire et Directeur de la Chancellerie de l'Académie. Le fameux Leibnitz avoit été consulté pour la formation de cette Académie ; à sa recommandation , on avoit fait des démarches pour y attirer le mathématicien Wolf Professeur de Halle , et depuis Chancelier de l'Université. Sa mission eut été bornée uniquement à la physique. Instruit qu'on avoit pris des

engagemens avec Hermann, Bulfinger et Leutmann, pour les mathématiques, la philosophie et la mécanique, il eut l'indignité d'écrire une lettre en réponse au Président Blumentrost, par laquelle il lui remontoit qu'il étoit inutile de nommer des Professeurs pour ces trois parties, qu'il étoit capable de remplir lui seul; qu'il se chargeroit volontiers d'en donner des leçons, pourvu qu'on lui payât un triple salaire. Tel étoit l'homme qui déshonora le choix de Leibnitz. Le Président très-étonné de cette demande, fit venir les trois autres autres personnages. Wolf ensuite voulut ravoit l'original de sa lettre; il essuya un second refus et cette lettre est encore en dépôt à l'Académie.

Catherine en mère tendre et équitable s'occupoit des moyens d'assurer à ses filles la succession impériale. Le Duc de Holstein à qui elle abandonnoit la disposition de tous les emplois et de toutes les grâces, se donna beaucoup de

mouvement pour gagner la faveur populaire. Mais les vues ultérieures qu'il avoit ne s'accordoient pas avec le plan de Menzikoff. Elles n'agréoient pas plus aux Russes , et les puissances étrangères n'auroient pas vu sans inquiétude ce Duc déjà Souverain monter sur le trône de Russie, d'où il auroit eu la plus grande influence sur les affaires de la Suède et peut-être trop de facilité à s'en faire couronner Roi. L'Impératrice vit une partie de ses projets dérangés par la mort de la troisième de ses filles , la Princesse Natalie ; elle y fut d'autant plus sensible qu'elle espéroit s'en faire un appui pour se soutenir sur le trône, en la mariant au grand Prince Pierre Alexiewitsch. Ce malheureux événement la fit penser à un mariage de ce Prince avec Elisabeth sa seconde fille. Mais la disproportion d'âge y mettoit un obstacle invincible. Le Duc de Holstein pour s'assurer de la protection de la France , inclinoit pour un mariage entre Elisabeth et le Duc de

Bourbon. Celui-ci en reçut la première proposition avec beaucoup de joye. Il n'y mettoit que la condition de déterminer la cour de Russie à faire un traité défensif avec celle de France. Ce plan auroit vraisemblablement réussi, si Louis XV n'eut pas épousé la fille de Stanislas; aussitôt que Cathérine eut appris le renvoi de l'infante d'Espagne, elle imagina de faire du Roi de France son gendre. Elle en fit faire des ouvertures par Menzikoff à Campredon Ministre du jeune Roi, résident à St. Petersbourg. Campredon goûta fort ce projet, initia dans ce secret *Mardefeld* Ministre du Roi de Prusse, le pria de l'appuyer et d'engager l'Impératrice non-seulement à conclurre un traité défensif avec la France, mais encore à assurer éventuellement la couronne de Pologne au Duc de Bourbon. Catherine envoya sur le champ des ordres à son Ministre en France avec des pleins-pouvoirs en blanc et l'autorisa à faire tels présens qu'ils jugeroit nécessaires

tes à ceux des seigneurs dont le crédit pouvoit appuyer ses propositions. Toutes ces démarches avortèrent par la précipitation de Louis XV qui étoit déjà fiancé, quand l'envoyé Russe arriva. Le Duc de Bourbon plaisantant sur les assurances de bienveillance de l'Impératrice, dit qu'il esperoit plus de soutien de sa part en devenant son gendre, que si son maître l'étoit devenu.

Catherine, pendant la courte durée de son règne, établit le meilleur ordre dans l'administration des finances de l'Empire. La noblesse et les paysans étoient également épuisés par les taxes qu'avoient nécessitées les entreprises de Pierre I^{er}. Elle avoit pendant le règne de son époux amassé une forte somme d'argent, qui réunie à celle qu'elle trouva dans la cassette de l'Empereur décédé, la mit à portée de diminuer considérablement les anciennes impositions.

Vers la fin de sa vie le bruit courut dans St. Petersbourg qu'elle avoit été

empoisonnée. Il est vrai qu'une dame déjà âgée, nommée *Johanna*, qui prit un jour du café avec elle, se trouva incommodée après ce déjeuner, et se précautionna de médecines et de saignées. On fit peu d'attention à l'Impératrice qui étoit valétudinaire depuis quelque tems, et on regarda l'augmentation de son malaise comme une suite de sa mauvaise santé. Les soupçons depuis tombèrent principalement sur sa femme de chambre, Mlle *Cramer* de Narva, qui avoit été une des maîtresses de Pierre I^{er}.

La cour, le clergé et toutes les personnes de qualité étoient alors d'un mécontentement qui dut lui donner quelque inquiétude. On étoit révolté du pouvoir exorbitant qu'elle laissoit à Menzikoff qui étoit incapable d'en user avec retenue. Ce favori gouverna les Russes avec la verge du despotisme, tant qu'elle fut sur le trône. Il étoit détesté de tous les grands. La haine fut portée à son comble, lorsqu'il eut arraché à sa Souveraine

une promesse de marier la Princesse Menzikoff sa fille avec le successeur à l'empire, et l'on mit tout en œuvre pour traverser ce mariage. Menzikoff étoit le plus assidu et le plus adroit courtisan de ce successeur présomptif; il l'avoit captivé au point que le jeune Prince se laissoit entièrement diriger par ses avis. Il n'ignoroit pas qu'en s'insinuant ainsi auprès de l'héritier présomptif de la couronne, il couroit beaucoup de risques sous le regne actuel. Aussi en souhaita-t-il la fin, espérant augmenter encore son crédit auprès d'un jeune Empereur qui devoit la couronne à ses brigues et aux charmes de sa fille. Ses vues ambitieuses ne se bornoient pas là. Il ne se contentoit pas de placer sa fille sur le trône. Il marioit déjà en idée son fils à la Princesse Natalie, soeur du futur Empereur. Mais Catherine qui démêla ces sourdes menées se tint sur ses gardes. Elle ne crut pas devoir sévir contre ce favori à qui elle devoit son élévation, et.

dont l'ambition et la violence n'étoient guère susceptibles de recevoir un frein ; et depuis le moment où l'on prétendit qu'elle avoit encore avalé du poison dans de l'eau de vie, elle redoubla de circonspection et même de méfiance. Elle ne se couchoit presque plus. Pour éloigner le sommeil, elle suçoit continuellement de petits craquelins trempés dans du vin de Hongrie, ce qui lui échauffa le sang et altéra sa constitution au point que ses jours en furent bientôt abrégés, au grand étonnement de ses sujets qui ne croyoient pas sa maladie aussi dangereuse. Elle mourut le 17 Mai de l'année 1727.

Avant que le Duc de Hollstein arrivât à St. Petersbourg, Bassewits y résidoit en qualité de son envoyé et d'homme d'affaires de Goerz. Après qu'il eut ses premières audiences du Zar, celui-ci, se trouvant un jour de bonne humeur, lui dit : "Je trouve bien singulier et bien extravagant que la petite

„ cour de Gottorp prenne part aux dé-
 „ mêlés des Souverains et des Potentats
 „ de l'Europe. Votre cour dirigée par les
 „ vastes conseils de Goerz ne ressemble
 „ pas mal à un esquif portant un grand
 „ mât de vaisseau de guerre, et qui cha-
 „ vire au moindre vent qui le prend en
 „ flanc. „

Lorsque le Zar se fut procuré la cor-
 respondance de Bassewits, dans laquelle
 il découvrit le concert des cours de
 Berlin et de Gottorp et leurs mesures
 pour faire passer au Duc de Hollstein la
 couronne de Suède, mesures que l'on
 cachoit soigneusement à celle de St. Pe-
 tersbourg, il dit à Menzikoff qui étoit
 dans le secret et avoit reçu une assez
 bonne somme d'argent pour appuyer
 l'agent du Duc de Hollstein : “ Ton ami
 „ d'Hollstein a trop d'esprit pour songer
 „ sérieusement à me subtiliser par de
 „ stériles complimens une déclaration
 „ contraire à mes intérêts. Des vues plus
 „ nobles auroient du l'amener ici. S'il

„vient nous épier, donne lui le conseil
 „charitable de se défaire au plutôt de ce
 „méchant métier, pour lequel il n'étoit
 „pas né. Dis lui que cela ne peut lui
 „rapporter ni honneur, ni profit, sur-
 „tout avec moi.”

Pierre I^{er} tira le plus grand parti des
 habitans de Narva amenés par milliers en
 Russie en 1704. L'Empire Russe est rem-
 pli de monumens que l'on doit à leurs
 travaux. On n'employa que leurs mains
 pour paver la superbe avenue de St. Pé-
 tersbourg, appelée la *perspective*, et
 jusques à la paix de Nystadt ils furent
 asservis à la corvée de la nettoyer tous
 les samedis.

Lorsque le Prince de Hesse voulut
 gagner le suffrage de Pierre I^{er} pour la
 couronne de Suède, à laquelle aspirait
 aussi le Duc de Hollstein, pour qui il
 savoit que le Zar s'intéressoit, il lui fit
 dire qu'étant parvenu à la dernière mar-
 che du trône, il pouvoit se passer de son

aveu pour s'y asseoir, mais que si le Zar croyoit utile à ses vues que le Prince de Hesse y restât tranquillement assis, on en pouvoit faire une des conditions d'un bon traité de paix.

Le 25 Juin 1721 (vieux style) Pierre I^{er} fit célébrer l'anniversaire de son couronnement, qui avoit été rarement fêté, depuis qu'il régnoit seul. L'on comptoit trente fêtes annuelles de ce genre à sa cour. Quatre avoient été instituées, en mémoire d'exploits militaires, savoir la prise de *Narva*, et les victoires de *Kalisch*, de *Lesno* et de *Pultava*, les deux premières remportées sur le Général *Loewenhaupt*; à la cérémonie de la dernière le Zar portoit toujours l'habit qu'il eut le jour de la bataille. Du reste toutes ces fêtes étoient uniformes. Celles qui tomboient en été se célébroient dans les jardins du palais impérial et dans la grande prairie attenante, sur laquelle sept mille hommes des gardes *Préobraschenski*

et *Semenoffski* faisoient l'exercice et prenoient part au festin. Les tables étoient dressées dans les bosquets. Il y en avoit de particulières pour toutes les personnes de distinction. Une des principales étoit celle des ecclésiastiques. Le Zar aimoit à s'asseoir au milieu d'eux et à discuter quelque point de doctrine. Quiconque raisonnoit ou citoit faux , étoit condamné à vider aussitôt un verre de mauvaise eau-de-vie. Ces messieurs se retiroient d'ordinaire, les plus enivrés de l'assemblée.

Lorsque Pierre I^{er} travailloit aux préliminaires de la paix avec la Suède et s'occupoit des intérêts du Duc de Holstein, une foule de circonstances l'obligea de les abandonner. Un événement imprévu lui fit précipiter la conclusion de la paix. Il reçut de l'Asie des avis secrets que les Turcs voulant profiter des troubles de la Perse se préparoient à conquérir une partie de cet empire,

et principalement Derbent, ville frontière qui leur auroit ouvert une entrée facile en Russie et les auroit rendus maîtres du commerce de la mer Caspienne. Ne voulant pas abandonner ces précieux avantages à ses rivaux, ni s'engager dans une rude guerre pour les leur arracher, il résolut de parer le coup en s'emparant lui-même des provinces qu'ils convoitoient. Il falloit pour cela se débarrasser des Suédois. La paix fut donc publiée. Un Chambellan en fit l'annonce au Duc de Hollstein, sans lui communiquer aucune particularité. Dans l'inquiétude où le jeta cette nouvelle, il s'enferma. Son fidèle Bassewits alla trouver le Zar et lui porter les félicitations de son Altesse Royale, il le pria de satisfaire l'impatience de son maître par quelque ouverture des conditions ménagées pour lui conformément à sa promesse sacrée. Pierre entouré des grands de sa cour lui répondit avec affabilité que le ciel en cette conjoncture épineuse ne l'avoit pas laissé

libre de faire pour le Duc ce qu'il eut dû
et voulu faire, mais que réconcilié avec
la Suède, il retrouveroit l'occasion de
stipuler ses intérêts, et qu'il en donnoit
sa parole impériale. "Je souhaite, reprit
le Ministre en soupirant, " que cette
,, nouvelle promesse soit plus stable que
,, tant d'autres sur la foi desquelles mon
,, maître est enfin venu baiser la main
,, puissante qu'on lui tendoit. Pour moi
,, je vais mourir de chagrin d'avoir eu,
,, à mon âge, la simplicité de croire qu'il
,, existoit des mortels dont la parole ne
,, fût pas fragile, et d'avoir dans cette
,, fausse confiance, amené en Russie le
,, rejetton des Wasa, pour y être le jouet
,, de la politique d'une cour étrangère. „
Menzikoff et Schafiroff qui étoient pré-
sents pâlissoient de crainte, et s'attendoient
à voir arrêter leur protégé sous leurs
yeux. Mais le Zar, loin de s'irriter de
la hardiesse de ce discours, dit à ceux
qui l'entouroient: " On doit de l'indul-
,, gence aux écarts d'un véritable zèle.

„Plût à Dieu que ceux qui me servent
 „en eüssent autant. „ Puis faisant ap-
 „porter un bocal rempli de vin : „tenez,
 „brave homme, dit-il, c'est à la santé
 „de votre maître que nous allons boire.
 „Je saurai, dans un autre tems, vous
 „donner un démenti, et vous forcer à
 „ne pas regretter de me l'avoir amené. „

La longue captivité de cette multitude
 de prisonniers suédois menés en Sibirie
 du tems de Charles XII. les y avoit
 comme naturalisés. Ils se firent remar-
 quer dans ces contrées incultes par leur
 habilité dans le travail des mines dont
 les indigènes et le reste des Russes mê-
 mes n'avoient, pour ainsi dire, aucune
 connoissance. Ayant perdu l'espérance
 d'être échangés ou rachetés ils désiroient
 de se fixer dans cet exil par des mariages.
 Mais ils avoient tous trop de grandeur
 d'ame, pour renier la foi de leurs pères
 en faveur d'un penchant même inspiré
 par la nature. D'un autre côté les femmes

Russes, bien que charmées des mœurs douces de ces étrangers, redoutoient la souillure d'un hymen contracté avec des Protestans. Quelques-unes cependant se mirent au-dessus de ce scrupule ; mais les prêtres, les seigneurs et les juges également impitoyables les arrachèrent des bras de leurs maris et les forcèrent de s'unir à des orthodoxes qu'elles n'aimoient pas. Pierre I. qui en fut instruit, trouva ce procédé aussi injuste, aussi barbare que contraire à ses intérêts. Il craignit de se compromettre en déployant dans une affaire qui sembloit tenir à la religion, l'autorité d'un Souverain qui agit selon son bon plaisir. Pour ne pas effaroucher les esprits superstitieux de ses peuples, il soumit ce cas de conscience au saint synode qui dans une consultation raisonnée et faite pour lui concilier l'estime de tous les peuples tolérans, déclara (18 Août 1721) les mariages des vrais-croyans avec les hérétiques non seulement licites, mais même loua-

bles , lorsqu'ils avoient pour objet le bien de l'état. Le synode exigeoit seulement que l'hétérodoxe donnât l'assurance par écrit qu'il n'inquiéteroit pas la conscience de sa moitié , et que leurs enfans seroient élevés dans la religion du pays. Cette sage décision acquit à la Russie un nombre considérable de colons les plus utiles.

Pendant l'expédition de Pierre L en Perse la discorde s'empara du sénat. Menzikoff et Schafiroff , au milieu de cette respectable assemblée , se firent l'un à l'autre des reproches que des particuliers honnêtes auroient honte de proférer dans le secret. Les plaintes de Schafiroff allèrent chercher le Monarque à Zarizin. Celles de Menzikoff l'assaillirent à son retour. Ces deux seigneurs avoient des ennemis puissans. Golofkin étoit depuis longtems celui de Schafiroff qui aimoit la magnificence et la bonne chère et railloit sans pitié la lézine du grand Chancel-

lier, la seule tache qui obscurcissoit les vertus de cet homme estimable à tant d'autres titres. L'issue de cette affaire fut terrible pour Schafiroff. Il fut dépouillé de toutes ses marques d'honneurs, de ses dignités et de ses biens et condamné à perdre la tête. Tout ce que purent obtenir les instances de Catherine qui opposoit aux concussions dont on l'accusoit, son heureuse négociation sur les bords du Pruth, fut qu'il ne seroit point supplicié. Encore fallut-il qu'il subît toute l'ignominie qui précède la mort sur l'échafaud. Sa grace ne fut prononcée qu'après que le bourreau eut levé la hache. Il fut aussitôt saigné par l'ordre de l'Impératrice. Le chirurgien ne vit aucun signe d'altération dans son sang. Schafiroff étoit cependant bien éloigné d'être sans émotion, quoiqu'il ne craignît pas la mort. Car il dit au chirurgien : plutôt à Dieu qu'au lieu de vous ce fût l'homme à la hache qui m'eût saigné ! Malgré ce triomphe apparent de Men-

zikoff, cette affaire eut pour lui des suites très-désagréables. Certaines discussions qu'elle occasionna, convinquirent le Zar que ce courtisan étoit incorrigible sur le fait de l'avarice. Il lui étoit trop attaché pour le flétrir par un châtiment public, mais il crut devoir à sa justice de lui en infliger un en particulier. Il employa sa canne pour premier instrument de sa vengeance. Ensuite il lui confisqua ses belles terres d'Ukraine et lui fit payer une amende de 200,000 roubles. La première fois que le Zar le vint voir après ce revers, il trouva son palais tapissé de tentures grossières, telles qu'on en voit chez les marchands et le menu peuple de Moscou qui habite les rez-de-chaussée. Il en témoigna sa surprise, "Hélas, dit Menzikoff, il a fallu vendre mes riches tapisseries, pour m'acquitter envers le fisc. Je ne me plais pas ici," lui répondit d'un air sévère l'Empereur qui n'étoit pas dupe de son hypocrisie, "je pars. Mais j'assisterai à la

„première assemblée qui doit se tenir
„chez toi, et si je ne trouve pas le palais
„meublé d'une manière convenable à
„ton rang, tu payeras une seconde
„amende égale à la première. „ Il tint
parole, revint, vit un nouvel ameu-
blement digne du Duc d'Ingrie, loua
tout, sans dire un mot qui pût rappeler
le passé, et fut très-gai pendant toute la
séance.

Averti de la maladie sérieuse de sa
soeur la Princesse Marie Alexiewna, il
se transporta chez elle et la trouva ago-
nisante. (Enveloppée dans l'affaire de la
première femme de Pierre, Marie, avoit
été détenue pendant quelques années
dans la forteresse de Schlussembourg et
depuis dans un palais de la capitale où,
hors la permission d'en sortir, rien ne
lui manquoit des commodités de la vie.)
Son lit étoit entouré de popes qui, selon
l'ancienne coutume de consoler les
mourans, lui servoient à boire et à man-
ger,

ger, et lui demandoient d'un ton plaintif, si dans cette vie elle avoit eu abondance de ce qui la rend si agréable aux mondains, et lui faisoient beaucoup d'autres questions pareilles. Outré de ce que l'on osât jouer dans sa propre famille une marotte déjà rejetée de la populace, il chassa les popes en les chargeant de coups.

S'il aimoit la magnificence et la somptuosité dans les fêtes, la plus grande simplicité l'accompagnoit dans sa vie privée. Fourchettes et couteau à manches de bois, robes de chambre et bonnets de nuit de toile médiocre, habits de gros drap, propres à résister aux frottemens des ouvrages de charpente et autres auxquels il mettoit souvent la main. Hors le tems des traîneaux, il n'avoit pour se promener dans la ville, qu'une espèce de cabriolet ou plutôt de cariole, sans autre suite qu'un Denschik à côté de lui et un autre à cheval. Tout St-Pé-

tersbourg fut surpris un matin de le voir superbement vêtu, dans un beau phaëton attelé de six chevaux, et entouré d'un nombreux cortège de gardes. Il alloit à la rencontre du Prince Dolgorouki et du Comte Golofkin fils aîné du grand Chancelier, qu'il rappelloit de leurs ambassades pour les placer dans le Sénat. Le premier décoré de l'ordre de l'Eléphant avoit passé quinze ans tant à Copenhague qu'à Paris : l'autre, chevalier de l'aigle noir, étoit resté un pareil tems à Berlin. Tous deux avoient une profonde capacité, qu'ils savoient déguiser sous le dehors d'une politesse achevée. Le Zar alla les prendre à quelques Werstes de la ville, et les fit monter dans son phaëton. Ils rentrèrent avec la plus grande pompe. Pour prolonger la promenade, ils passèrent dans les principales rues et après bien des détours, arrivèrent au palais où Pierre avoit ordonné une grande assemblée, « n'étoit-il pas de mon devoir, dit-il, de

„vous amener avec quelque cérémonie,
 „les trésors du savoir et la science des
 „mœurs, que ces illustres Russes sont
 „allés acquérir chez les étrangers et qu'ils
 „nous rapportent aujourd'hui ? „

La flotte Russe étant rentrée à Cronstatt après la conclusion de la paix avec la Suède, Pierre I^{er} consacra la journée du 12 août à une fête, sur le bateau à voiles venu d'Archangel sous le règne d'Alexis Michalowsch son père, et qu'il avoit fait transporter par terre d'Archangel à Moscou. Pour en conserver le bois, on l'avoit doublé extérieurement en cuivre. Son petit mât fut orné de la grande bannière impériale. Le grand amiral tenoit le gouvernail. Des officiers généraux ramèrent alternativement. On fit ainsi le tour de la flotte, „ afin, disoit l'Empereur que ce
 „ bon grand-père reçût les complimens
 „ de tous les beaux petits enfans, qui lui
 „ devoient leur existence. „ En remontant le fleuve, le Zar rama, aidé du

seul Prince Menzikoff. On voit dans plusieurs relations du tems des descriptions de cette fête maritime assez magnifique où la dépense de la poudre à canon monta à 12000 roubles. Elle fut terminée par le placement du bateau au rang honorable, réservé dans le port au vaisseau amiral. Six semaines après il fut retiré de l'eau et déposé avec beaucoup de cérémonies, dans la forteresse, comme un monument précieux de la fondation de la marine Russe.

L'intolérance qui est la source des plus cruelles divisions parmi les hommes et de leurs guerres les plus sanglantes, cette hydre, l'ennemie jurée de l'Evangile, qui ne prêche que la concorde et l'esprit de douceur, est, à la gloire de la Russie, inconnue dans ce vaste empire. On peut remarquer surtout dans les Duchés d'Estonie, de Livonie et de Finlande, nombre de mariages contractés entre les sectateurs des religions

Luthérienne, Grecque, Romaine et Calviniste, sans qu'aucun des époux songe seulement à convertir l'autre. L'éducation des enfans, cette matière si délicate partout ailleurs, n'a jamais été le sujet de la moindre dispute. Rien de si commun que les unions des ministres Luthériens et des filles Calvinistes. Comme les Calvinistes n'ont d'églises qu'à Riga et à St. Pétersbourg ; ils fréquentent sans scrupule les églises luthériennes, sans pour cela cesser d'être membres de la secte de Calvin. La même harmonie règne entre les Luthériens et les frères Moraves. Ces derniers, quand le nombre de leurs prêtres se trouve incomplet, en prennent fréquemment parmi les Luthériens qui remplissent alors les mêmes fonctions que ceux des Moraves. Jamais le dogme, jamais la discipline n'a occasionné l'ombre d'une contestation au milieu de ces sectes confondues les unes dans les autres. Quand on est éloigné de son église, on s'adresse pour

des cas pressans au premier prêtre (c'est la plupart du tems un Luthérien) qui se prête à tout ce qu'exige son ministère, sans restriction, comme sans condition. Les Duchés conquis sont pour toute la terre le modèle du plus parfait tolérantisme. On ne s'y permet point, même en prêchant le dogme, de hazarder une expression choquante contre aucune croyance étrangère.

Les Cosaques, Saporoviens ou Saporognes, dont il n'existe plus aujourd'hui aucune trace, habitoient les environs des cataractes du Dnieper. Les mesures prises par la Russie pour les rayer de la liste des nations et l'exécution de ce singulier projet, feront toujours l'admiration sinon des philosophes, du moins des théoriciens en politique. On y employa deux compagnies, tirées de chaque régiment qui se réunirent en deux corps sous deux généraux, l'un à Bender, l'autre en Crimée. Tout le monde

ignoroit leur destination. Les chefs seuls étoient dans le secret. Les soldats croyoient qu'on les menoit faire le siège d'Ozarkoff. Deux commandans avec quelques régimens se postèrent du côté de l'Ukraine pour couper le chemin à ceux des Cosaques, qui auroient voulu s'y réfugier. Un fort détachement marcha vers la ville capitale qui n'étoit qu'un gros village. On saisit l'*Attaman* et son secrétaire qui furent envoyés à St. Pétersbourg. On laissa aux habitans l'option, de prendre du service dans les armées Russes, ou de rester dans leur pays, en renonçant à leur genre de vie extraordinaire et peu humaine. Ceux qui n'avoient pas cinq cent roubles furent contraints de se faire paysans et de labourer la terre, c'est-à-dire de passer d'une liberté illimité au plus vil esclavage. Ceux qui avoient une propriété au-dessus de 500 roubles, purent entreprendre un commerce. Plusieurs d'entr'eux étoient déjà mariés et consé-

quemment sédentaires. On distribua aux autres des terrains à défricher ou à faire valoir. Leurs *Starchines* ou anciens devinrent leurs inspecteurs et formèrent une espèce de noblesse parmi eux. Cette révolution qui a anéanti la constitution, et le peuple même des Saporogues s'est opérée sans coup férir et sans verser une goutte de sang. Cette belle contrée a été fertilisée depuis cette époque, et est couverte aujourd'hui de villages considérables.

Cette nation ou horde recevoit dans son sein tous ceux, qui vouloient s'y incorporer, et promettoient de se conformer à ses statuts. Des généraux Russes et des bas-officiers (qui n'étoient point mariés,) y furent admis. On leur envoyoit les lettres patentes de leur réception en langue Russe et leurs appointemens par quartier, lesquels consistaient en quelques Copékes. Les présens ou le salaire du porteur excédoient ces appointemens de *Russe-Cosaque*. J'ai vu

un de ces certificats ainsi conçu: " son
 „ excellence le Général-Lieutenant N...
 „ chevalier etc. a été reçu, sur la de-
 „ mande qu'il en a formée de son chef,
 „ dans la communauté des Cosaques-
 „ Saporoviens, dite *Nisovienne*, et a été
 „ inscrit par elle sur ses registres et sera
 „ toujours reconnu comme un de ses
 „ membres. En foi de quoi on lui a délivré
 „ le présent certificat de Cosaque-Sapo-
 „ rovien appartenant à l'armée Nisovienne
 „ et à la communauté *Kûsovienne* sous
 „ la signature et le sceau de l'armée Sa-
 „ porovienne Nisovienne. Délivré en
 „ leur chancellerie militaire, le 26 Sep-
 „ tembre 1773.

" Le Koschewoi (chef) de l'armée
 „ des Cosaques-Saporoviens Ni-
 „ soviens confirmé par sa M. Imp.

" Signé Pierre Kalnischewski.

A la suite de cette signature étoient
 celles de Starschines.

Le sceau représentoit un Cosaque, portant un sabre d'une main, et de l'autre une pique, un fusil suspendu à une courtoye et des pistolets dans la ceinture avec cette inscription : sceau de l'illustre corps Nisovien.

Ces peuples avoient coutume de faire cuire du *beluga* et du *cétrina* dont ils prétendoient que l'usage les préservoit de la vermine. Ces deux poissons se trouvent dans le Wolga. Le premier a huit à dix pieds de longueur. Le second est de la même nature, mais beaucoup plus blanc que l'esturgeon. L'un et l'autre sont préférables à l'esturgeon. Lorsque l'eau dans laquelle cuit le *cétrina* commence à bouillir, il surnage une graisse abondante. Les Cosaques en oignoient une chemise neuve, qu'ils ne quittoient plus qu'elle ne fut usée.

Leurs habitations nommées *Kurènes*, consistoient en quatre ou cinq chambres creusées en terre avec un toit de bois recouvert de terre. Ils ne connoissoient

pas l'usage des serrures ni des verroux. Le vol étoit regardé chez eux comme le plus grand crime. Il y étoit le plus sévèrement puni et très-rare.

Un étranger, qui entroit dans les Kurènes, pouvoit y manger et boire autant qu'il vouloit; mais li ne pouvoit pas faire des provisions, et le lendemain il n'avoit pas d'autre ressource que de visiter une autre Kurène.

Quand un Saporogue trouvoit une chose égarée, il étoit obligé par la coutume du pays, de la suspendre à une grande perche devant sa Kurène pendant trois jours. A l'expiration de ce terme, si personne ne l'avoit réclamée, il pouvoit la garder. L'inobservation de cette formalité lui attiroit le châtiment le plus rigoureux. Le recélement, ainsi que le vol étoit un crime capital. Le coupable étoit attaché à une poutre sur la grande place. On mettoit tout auprès une grande quantité de baguettes. Chaque passant

étoit tenu , au termes de la loi , d'en prendre une et de lui en appliquer trois coups , après quoi il lui présentait un verre d'eau de vie , en lui criant : bois , fils de p . . .

Les Cosaques ne souffroient aucune femme chez eux. Si quelqu'une s'y présentait par mégarde ou autrement , ils la tuoient. Pour repeupler leur pays ; ils faisoient des excursions tant en Pologne qu'en Russie , d'où ils ramenoient de jeunes hommes.

Quand quelqu'un d'entre eux quittoit sa Kurène , il perdoit le nom de Cosaque. Ils ne l'appelloient plus que *Haidamak* (voleur de grand chemin) et de fait tous ces déserteurs étoient dignes de cette épithète. Les Polonois chez lesquels ils faisoient leurs courses , les craignoient extraordinairement.

Ils portoient sur le sommet de la tête une aigrette qui avoit la forme d'un tuyau de plume. C'étoit la marque distinctive des Cosaques Saporogues. Le reste de

la tête étoit rasé. Celui qui arrachoit une aigrette à un autre, payoit une amende de cinq roubles.

Ils professoient tous la religion grecque.

Cette horde étoit composé de 30 à 60,000 individus.

Sur la rive orientale de la rivière de *Bachmut* dans le district et auprès de la ville de même nom, est une montagne remplis de marbre blanc et noir, comparable au plus beau marbre d'Italie. On pourroit, avec les morceaux qui font en évidence, bâtir trois villes aussi grandes que *Bachmut*. Au sud de la montagne l'air a formé un mur aussi poli, aussi luisant, que s'il avoit été travaillé par le ciseau d'un artiste. La cime n'est composée que de plâtre ; le bas offre du talc de diverses couleurs et une argille bleue, signe caractéristique des montagnes de sel. A 20 Werstes de *Bachmut* on a découvert d'excellent charbon de terre dont on a fait, dans

les salines voisines, un essai infructueux parce qu'on ignore la manière d'en faire usage. On n'auroit pas manqué de bois aux environs pour les salines, si l'imprévoyance n'avoit pas ôté cette ressource. A huit werstes de la ville étoit une forêt de chênes, de hêtres et de pins assez considérable pour suffire à l'exploitation des salines, pendant plusieurs siècles. En moins de vingt ans on est parvenu à la ruiner de manière qu'il n'en reste que la place sans le moindre vestige qui puisse annoncer qu'il y ait eu une forêt en cet endroit. Il en est résulté que la corde de bois se vend à Bachmuth, dans le meilleur tems, quatre roubles, et lorsque l'on manufacture le sel, elle coûte jusqu'à quinze roubles.

Vers le haut *Jaik* à l'Est de la rivière de *Werchnei - Kisil* est une montagne d'aimant, qui s'étend du nord au sud l'espace de trois werstes. Elle est du côté de l'ouest, traversée par huit vallées.

La septième qui est la plus élevée a environ 90 toises de hauteur. C'est celle qui produit le meilleur aimant. On le trouve non pas au sommet, mais à 2 ou 3 werstes environ du pied. Ce sont des pierres de 60 et 80 pouds pesant, couvertes de mousse ; ce qui ne les empêche pas d'attirer à elle des couteaux à la distance d'un pied. La partie de ces pierres qui est exposée à l'air, est douée de la plus grande force magnétique, mais aussi plus tendre et moins propre à être enchassée que la partie qui est cachée dans la terre. Pour avoir le meilleur aimant, il faudroit peut-être scier la plus grande partie de la superficie des pierres. Mais on en détache au hazard des morceaux dont la plupart ne valent rien, soit qu'il y ait trop peu d'aimant, soit qu'il s'en trouve deux ou trois combinés, ce qui se voit à l'irrégularité de l'attraction.

● La place de la montagne où se trouvent ces aimants, est en grande partie com-

posée d'un mine de bon acier qui est éparé dans les fentes ou séparations des pierres. La finesse de cet acier est en raison de la hauteur de sa place. Les Baschkirs en ont fondu d'excellent il y a quelques années. Ils ont observé que la partie de la mine qui est à découvert, n'est pas à beaucoup près aussi bonne que celle que l'on arrache des entrailles de la terre.

Toute cette montagne est couverte d'herbes hautes. On y voit çà et là des bosquets de bouleau, des pierres brutes et des pierres calcaires. Les Baschkirs qui n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer l'aimant, appellent la montagne *Ulu-Utasse-Tau*. Utasse est le nom d'un de leurs anciens compatriotes.

Auprès de *Nischnoi-Tagilskoi-Sawod* est aussi une montagne d'aimants, dont *Nikita-Démidoff* avoit été possesseur. Il en reçut un jour une pierre de treize livres, qui attiroit un poud de fer.

La

La montagne de *Blagodat* offre aussi quelques aimants de la bonne espèce.

Par le nom de Mogols on entend quelquefois cette nation, qui sous celui de Tatares étoit, il y a 500 ans, la terreur de tout l'ancien continent. Elle n'étoit cependant pas Tatare d'origine. Le pays qu'elle habitoit n'étoit pas celui des Tatars. La langue de ses habitans et leurs physionomies étoient bien différentes. *Abul-Gasi-Bayadour-Chan* dit que les Mogols sont les descendans de *Mungl*, frère de *Tatar*, tous deux enfans de *Turck* fils aîné de Japhet. Que cette généalogie soit vraie ou non, les Tatars ont demeuré au nord et au nord-est de la fameuse muraille chinoise et les Mogols aux environs des rivières d'*Orchon*, d'*Onon*, de *Toula*, de *Kerlon* et d'*Argun*. Ce fait est avéré par l'histoire des premières guerres de *Gengis-Kan* avec ses voisins. Les Mogols d'aujourd'hui habitent encore la même

contrée que leurs ancêtres. La différence des langues se prouve par la table polyglotte de ces peuples. A l'égard de la physionomie des Mogols, voici ce que j'en ai recueilli et qui s'accorde avec ce qu'en ont vu des témoins oculaires. De petits yeux, un nez large et applati, des joues bouffies, surmontées d'os qui avancent en saillie, peu de barbe, des épaules larges, des pieds courts, une taille moyenne, ils sont la plupart trapus et d'une force singulière. Aucune nation ne s'est rendue aussi célèbre par la multiplicité de ses étonnantes actions à la guerre et par l'étendue de ses conquêtes. Ils avoient soumis toute l'Asie et ravagé la grande et la petite Russie, la Lithuanie, la Pologne, la Bohême, la Silésie et la Hongrie, c'est-à-dire, la plus grande partie de l'Europe. Il paroît que leur dessin étoit de se rendre maîtres de toute la terre connue. Et il faut convenir qu'ils avoient les qualités les plus propres au succès dans cette entreprise, si elle étoit possible. Ils étoient tous bons

soldats, passionnés pour la guerre, aveugles sur tous les dangers, inaccessibles à la crainte de la mort, d'une constitution robuste qui les rendoit insensibles à la différence des climats. Ils supportoient merveilleusement le froid et le chaud, l'intempérie des saisons, la faim et la soif. Infatigables, ils ne se rebutoient par aucune difficulté. Leur caractère s'accordoit avec cette vigueur de leurs corps. Ils étoient inébranlables dans leurs projets, ils couroient avec gaité à une mort certaine. Ils avoient de grands avantages sur les peuples leurs contemporains. Ils ne connoissoient point cet attirail de luxe qui étoit un besoin pour les autres. Ils trouvoient facilement par-tout leur nourriture. Les animaux les plus dégoûtans tels que des chevaux crevés, des chiens, des chats, des souris, des racines sauvages, ils dévoraient tout ce qu'ils rencontroient dans leurs courses. Ils étoient en outre rusés, vigilans, très-actifs, d'une adresse incroyable à tirer de l'arc et à

dresser des chevaux. C'étoit dès leur enfance leurs principaux ou pour mieux dire leurs seuls exercices. Leurs chevaux qui étoient d'une vitesse surprenante et accoutumés à faire de longues courses, ne contribuèrent pas peu au succès de leurs expéditions. Ils tombaient quelque fois sur l'ennemi, lorsque celui-ci les croyoit fort loin de lui. Aussi prompts qu'ils étoient à conquérir, aussi insoucians, aussi maladroits étoient-ils pour conserver leurs conquêtes ou en tirer parti pour eux-mêmes. Ils suivirent une politique qui étoit bien vicieuse, en abandonnant des terres à quelques-uns d'entre eux, soit en propriété, soit à titre de fiefs sur lesquels ils ne se reservoient qu'un droit vague de souveraineté. Ces vassaux se rendirent bientôt indépendans de leurs suzerains et se firent ensuite la guerre entre eux. Ainsi se démembra et se fonda ce colosse qui avoit menacé d'écraser l'univers. Ses débris mêmes sont devenus la proie de ses voi-

sins qui se sont vengés des anciens Mogols en humiliant les foibles restes de leur postérité. Comme la tactique est portée à un point de perfection dont les Tatares d'aujourd'hui ne se doutent pas, ils ne sont plus redoutables dans une bataille, encore moins dans un siège. Aussi se bornent-ils à piller et à harceler leurs ennemis, ils sauroient bien encore les poursuivre s'ils étoient une fois victorieux.

Voici les principaux points de la religion des Mogols. Ils prétendent que Dieu a un fils qui est descendu sur la terre pour instruire les hommes et est ensuite remonté au ciel. Ce fils de Dieu a une mère qui est d'une grande consolation pour les affligés et d'un grand secours pour les voyageurs et principalement pour ceux qui portent sur eux son image. Il a aussi un père et un grand père, mais moins vénérés que lui. Les Mogols canonisent ou regardent comme des demi-dieux, un Lama qui est pieux, un gouverneur ou un monarque qui est juste.

Le premier jour de chaque mois est consacré à des cérémonies saintes qui ont lieu le matin, à la lueur d'une lampe. De cinq jours en cinq jours on fait des prières solennelles, le dernier jour du mois est excepté. Ce cercle de prières a beaucoup de rapport avec ce qui se pratiquoit chez les Egyptiens. V. Hésiod. op. et diei. et Jablonsky, Panth. Aegypt. P. 11. p. 11.

Quand il faut assembler la communauté, le prêtre ordonne à une espèce de hérault de jouer d'un instrument d'airain qui a la forme d'une flute, mais est beaucoup plus grand. Pendant les cérémonies le prêtre agite de tems en tems sa sonnette. On bat aussi une caisse qui ressemble beaucoup, quant à la forme, aux caisses des paysans de la Sibirie. Dans le cours de ces cérémonies on répète souvent cette prière : Dieu, aye pitié de nous.

Les prêtres Mogols ont tous une provision de certaines pillules qu'ils admini-

strent aux mourans. Dans le même tems ils mettent sur la braise quelques grains d'encens. Un fidèle Mogol, s'il entreprend un voyage, n'oubliera point sa pillule et son encens. Comme ce sont des choses très-sacrées, elles sont renfermées dans une boîte d'argent.

Les prêtres sont distingués des laïcs par leur habillement. Les premiers n'ont point de toupet comme les autres, mais un bonnet applati par le haut. Ils n'attachent point leurs cheveux par derrière. Ils portent un chapelet en guise de collier. Cette distinction leur est commune avec les moines et les religieuses. Ils ne se marient point, ne mangent jamais de viande et leurs prières sont beaucoup plus longues que celles du peuple. L'ordre ecclésiastique est comme partout ailleurs divisé en plusieurs classes.

Les Mogols regardent les Buraetes comme des hérétiques qui n'adorent pas le vrai Dieu, mais le diable. Cette pré-

vention est causée par l'établissement des *Schamanes* ou sorciers que les *Buraetes* vont consulter. Ils n'ont pas la même opinion des *Tangutains* qui pourtant ont aussi leurs sorciers. Ils excusent cet usage des *Tangutains*, en disant qu'il n'a pas un rapport direct avec la religion. La populace *Mogole* est adonnée à un tas de superstitions et de coutumes qui se ressentent du plus grossier paganisme.

Les *Schamanes* des anciens *Mogols* et *Tatares* étoient une espèce de prêtres ou de devins qui ont donné naissance à ceux des peuples de *Jakuzk*. Les uns et les autres avoient des communications avec les puissances invisibles. Prédire l'avenir et guérir toutes sortes de maladies étoient leurs moindres secrets.

Le désert des *Tatares* appelé *Nogai*, est divisé en deux. Le grand *Nogai* qui s'étend du *Don* au *Jaik*, appartient aujourd'hui à l'empire Russe et fait partie des gouvernemens d'*Astrakan* et d'*Oren-*

bourg. Le petit Nogai qui est contigu au premier s'étend du *Dnieper* au *Don*. Ils est voisin, à l'ouest, de la Pologne, au nord, de la Russie, à l'est, du *Cuban* et des Cosaques du *Don*: au sud, il est bordé par la mer Noire, la *Crimée* ou la *Jauride* d'aujourd'hui, et les *Palus Méotides*.

Vers le milieu du XIII. siècle un prince Mogol fut envoyé par son souverain avec une armée pour faire la conquête de ces pays. Il l'effectua, se l'appropriä ensuite, et, à l'exemple de bien des conquérans donna son nom à la contrée dont il s'étoit emparé. Je ne doute point que les deux princes Tatares qui sont si célèbres dans l'histoire Russe sous les noms de *Balaklai* et de *Mamai* et qui ont fait tant de ravages en Russie, n'aient été des princes Tatares de cette contrée et successeurs de Nogai. A l'appui de ce sentiment je dirai que tout près de l'embouchure de la rivière *Kalmouss* (qui se décharge dans les *Palus Méotides*) on voit les ruines considérables d'une

ville que les habitans assurent avoir été la résidence du Prince Tatar *Mamai* qui fut tué dans une bataille décisive qu'il perdit contre les Russes.

Tandis que Charles XII étoit occupé de soumettre la Pologne à son nouveau Roi Stanislas, Pierre I^{er} donna ordre à son Feldmaréchal Scheremetoff d'entrer en Courlande. Malgré la victoire complète que le comte de Löwenhaupt général suédois venoit de remporter (28 juillet 1705) à *Gemauert-Hoff* sur les généraux Russes Scheremelloff et Bauer, qui avoient été blessés, la Courlande n'en devint pas moins la proie des Russes. Les vainqueurs se comportèrent en cette occasion avec une barbarie dont les Annales anciennes offrent peu d'exemples. Les sept huitièmes des habitans y périrent. Un air pestilentiel, suite de cette horrible dévastation, fit périr également la plus grande partie des bestiaux. Le duc de

Courlande Frédéric Guillaume , pour se procurer un puissant protecteur , demanda la main de la Princesse Anne fille d'Iwan Alexiewitsch frère de Pierre I^{er}. Le mariage fut célébré à St. Petersbourg le 31 Octobre 1710. mais le Duc mourut en retournant en Courlande dans le village de Duderhoff, quinze jours après son mariage.

Cette mort inattendue rendit Anne, appuyée de son oncle Pierre I^{er}, maîtresse de la Courlande , parce qu'elle étoit autorisée à demander un douaire de 40,000 roubles, somme qui excédoit les revenus de ce duché. Il ne restoit plus d'autre héritier que le Duc Ferdinand dernier rejetton des Kettlers qui vivoit tranquillement et presque inconnu à Dantzick avec l'argent que la Russie peu libérale à son égard lui envoyoit quelquefois. Anne fut recherchée par plusieurs Princes. Elle les refusa tous , jusqu'à ce qu'on lui eut proposé le comte Maurice de Saxe, fils naturel de la fameuse

Comtesse Koenigsmark suédoise et de Frédéric Auguste Roi de Pologne et Electeur de Saxe. Malgré la préférence qu'Anne lui donnoit, elle ne consentoit à l'épouser qu'à condition qu'il seroit nommé successeur au Duché de Courlande. Elle conseilloit aux Etats qui risquoient de perdre tous leurs privilèges, en attendant la mort de Ferdinand, de proclamer Maurice son successeur. Elle s'étoit flattée que cette élection auroit plu au Roi de Pologne son père plus qu'à tout autre. Maurice à qui le Ministre des états de Courlande le Baron de Bulow fit l'ouverture de toutes ces propositions, les accepta, sans balancer. Mais on s'étoit trompé par rapport aux intentions de son père qui, bien qu'il ne souhaitât que l'élévation de Maurice, chercha par différentes raisons de politique à le dissuader de la poursuite de cette petite souveraineté.

Le 22 Mai 1726 les Etats de Courlande, sans en prévenir Ferdinand qui

étoit absent, firent publier des lettres de convocation signées du Baron *Brinken*, de *Kayserling*, et de *Bruggen*. Le 4 Juin Ferdinand publia sa protestation qui déclaroit les lettres et la convocation nulles. La Pologne intervint et appuya cette protestation, la Cour de Russie même parût voir défavorablement la prochaine élection de Maurice. Celui-ci, sous prétexte de faire valoir ses prétentions sur quelques terres en Livonie, feignit de s'y rendre. Il arriva à Miettou dans le tems que les États délibéroient sur la nomination du successeur de Ferdinand. Il fit sa cour à la Duchesse Douairière qui l'accueillit si gracieusement qu'il en conçut de grandes espérances et n'ambitionna plus autre chose que le Duché de Courlande. *Bestuscheff*, Conseiller privé de Russie, résident à Miettou lui fit des avances et des offres de services qu'il retira bientôt après ; l'Impératrice lui ayant marqué qu'il eut à s'intéresser pour son gendre le

Duc de Hollstein-Gottorp et Menzikoff lui ayant envoyé son aide de camp général *Centrowitsch* avec quantité de lettres de change pour acheter des suffrages en faveur de ce Duc. Enfin un troisième compétiteur parut sur les ranges. C'étoit le prince George de Cassel, frère du Roi de Suède qui étoit soutenu de tout le parti protestant.

Le 28 Juin Maurice triompha de ses rivaux. La pluralité des voix le nomma Duc de *Courlande* et de *Semgalle* avec cette restriction que le Roi et la république de Pologne confirmeraient cette élection. Malgré les menaces de la Russie le procès verbal fut signé le 3 juillet et le lendemain les Etats se séparèrent.

Le 9 Menzikoff vint à Riga. Anne s'y rendit le même jour et reçut sa visite. Elle essaya envain de le rendre favorable à l'élection de Maurice. Ses prières et ses promesses ne purent rien obtenir de ce superbe courtisan qui d'ailleurs faisoit toujours cause commune avec Ca-

therine 1^{re}. Le 10 il arrive à Mietau avec une nombreuse escorte : la nuit il fait défiler des troupes qui sont introduites dans la ville. Le 11 Maurice l'aborde. Menzikoff fait aussitôt tomber la conversation sur le choix que les Etats ont fait de sa personne et lui fait entendre nettement que l'intention de S. M. Zarienne est que les Etats se rassemblent et procèdent à une nouvelle élection. „ Cette Election, ajouta-t-il, ne peut „ regarder que vous ou le Duc de Holl- „ stein ou l'un des deux princes de Hesse „ qui sont au service de la Russie ; je „ ne suis venu que pour cela à Mietau. „ Le Comte lui répondit que son dessein lui paroissoit impraticable, s'il n'employoit que des voyes légales pour le faire réussir, que la diète étant dissoute elle ne pouvoit plus être convoquée une seconde fois pour une affaire terminée avec toutes les formalités de rigueur ; que cette diète l'ayant élu et lui ayant donné l'assurance authentique qu'elle persistoit dans ce

choix qu'elle avait librement fait, elle ne pouvoit se desister de ce choix; que si on la forçoit de recommencer l'élection et d'adopter un autre Duc, la contrainte ôteroit à cet acte toute sa validité. „ Le „ sort de la Courlande est incertain, „ dit-il en élevant la voix, „ ou elle sera „ partagée en Palatinats, ou elle sera „ conservée dans son ancienne forme „ de gouvernement, auquel cas, nul „ autre que moi n'en peut être le légitime „ Duc, ou enfin elle sera la conquête „ des Russes. „ Ce raisonnement ne plut point à Menzikoff qui dans l'embarras où il étoit, lui répondit qu'il n'arriveroit rien de tout cela. Lorsque Maurice lui demanda ce que deviendroit enfin la Courlande, Menzikoff pressé par cette question franche, lui dit qu'elle ne pouvoit pas chercher une autre protection que celle de la Russie. Et que lui Menzikoff prétendoit absolument être Duc de Courlande: Il lui demanda à son tour comment il s'y prendroit

draît pour se soutenir. „Je connois ma foiblesse, reprit Maurice, „aussi je ne „songe pas à résister. Mais là où le droit „parle, la violence doit se taire.”

Après cet entretien Menzikoff fit venir le maréchal, le chancelier et quelques députés. Dalgorouki leur lut des lettres de créance qui exprimoient clairement les volontés de l'Impératrice et de son favori. Il leur mit la Sibirie en perspective, dans le cas de résistance. Ils répondirent fermement qu'ils n'avoient d'ordres à recevoir que de la Pologne et que la menace de faire entrer 20000 Russes dans leur pays, ne les feroit jamais balancer quand il s'agiroit de leur devoir.

Le soir du même jour, Maurice reçut de divers côtés l'avis, que Menzikoff prétendoit traiter cette affaire militairement. Il ne voulut pas pour cela abandonner la place. Il se tint la nuit sur ses gardes avec le peu de monde qu'il avoit. La noblesse qui étoit dans la ville, se joignit à lui avec les plus grandes démonstrations de joie et les

protestations du plus fidèle attachement. La bourgeoisie l'avertissoit de tous les mouvemens de ses ennemis. Il apprit que les Dragons Russes nettoyoient leurs armes et étoient prêts à monter à cheval au premier signal. Sa petite troupe n'en fut point ébranlée et se mit en état de n'être pas attaquée impunément; quoiqu'elle fut toujours sur le qui-vive, elle passa la nuit dans la joie.

Menzikoff après avoir épuisé les plus fortes menaces pour parvenir à une nouvelle convocation de la diète et essuyé à chaque fois un refus positif, partit pour Riga, en protestant, s'il ne recevoit pas sous dix jours une réponse satisfaisante, de revenir accompagné de gens qui la lui feroient obtenir. Le comte qui connoissoit son avarice insatiable, alla lui faire ses adieux et prit un détour pour lui faire accepter sans rougir une somme d'argent. Il lui proposa un accord. Celui des deux, qui seroit Duc de Courlande, donneroit à l'autre cent mille écus. Maurice ajouta qu'il croyoit

son élévation immanquable, mais qu'il lui laisseroit le champ libre pour faire toutes les poursuites qu'il lui plairoit, et qu'il se retireroit pendant ce tems-là à la campagne. Menzikoff donna ou feignit de donner dans le panneau et se mit en route.

Sa conduite envers les états de Courlande fut révoltante par l'excès de son despotisme : elle indigna tellement le Roi et la république de Pologne qui d'ailleurs étoient mécontents de ces états, que le Roi s'en plaignit avec les expressions les moins ménagées dans plusieurs lettres qu'il écrivit à Bestuscheff, Ministre de l'Impératrice en Courlande. Ce qui engagea Catherine à se désister de toutes les ouvertures et des avances qu'elle avoit fait faire aux Etats par le Prince Dolgorouky. D'un autre côté Menzikoff qui craignoit que le séjour de la Douairière Anne dans Mietau ne lui acquît trop de prépondérance, déterminna l'Impératrice à la faire venir à St. Pétersbourg. A son

arrivée, elle détailla ses griefs contre Menzikoff et se plaignit si amèrement de lui, qu'elle en eut satisfaction, après des informations prises à Mletau par le Général-lieutenant Comte *Devier* que Cathérine y envoya exprès.

Anne déploya beaucoup d'efforts inutiles auprès du Duc de Hollstein, pour l'intéresser en faveur du Comte de Saxe.

Quelques personnes ont imputé à ce dernier la cause d'un refroidissement, survenu entre lui et la Duchesse Anne, peu de tems après qu'elle fut venue en Russie. Voici comme l'on a raconté cette anecdote. Maurice avoit de fréquentes entrevues de jour et de nuit avec une Dame d'honneur d'Anne, nommé *Kettler*. Le rendez-vous ordinaire, étoit un appartement du palais, de la fenêtre duquel on se faisoit des signaux. Maurice emportoit toujours la Dame sur son bras et la ramenoit de la même manière. Il étoit doué d'une force de corps qui

tenoit du prodige. Un soir qu'il la rapportoit, il neigeoit, le pied glissa au Comte, tous deux tombèrent dans la neige. On en rit aux éclats à la cour, et depuis ce moment la Duchesse ne montra plus tant de penchant pour l'Hercule Saxon. Que cette aventure soit vraie ou controuvée, il est certain, qu'Anne eut pour le Comte une inclination dont il ne tint qu'à lui de profiter pour son élévation. Il est hors de doute qu'elle lui fit des avances et des propositions, dont l'acceptation lui auroit certainement mis une couronne sur la tête. Mais il est présumable que les conseils de son père qui désapprouvoit ses démarches auprès de la Duchesse et des états de Courlande avoient rallenti l'ardeur de sa poursuite et mis son esprit dans une irrésolution qui lui fut fatale. *Beauvais* son valet de chambre le plus affidé, s'efforça plus d'une fois de le décider à suivre sans réserve l'impulsion de sa fortune qui lui offroit dans ce moment le sceptre de la Courlande, mais inutilement.

Cependant la république de Pologne convoqua à Grodno une diète dans laquelle on protesta contre l'élection faite du Comte de Saxe, comme Duc éventuel de Courlande. Instruit de tout ce qui se tramoit en Pologne contre lui, il chercha à prévenir une décision de la diète qu'il prévoyoit ne pas devoir lui être favorable. Il se servit pour cela d'un gentilhomme saxon nommé *Dieskau*, qui lui étoit tout dévoué. Celui ci s'habilla et se fit raser la tête à la manière des Polonois, se glissa au milieu des électeurs, et quand on vouloit aller aux voix pour prendre une décision, il lançoit un foudroyant *ne poswalam* ou *Veto* qui finit par déjouer tellement la diète, que l'on se contenta de dresser un acte par lequel le Roi de Pologne promit de rappeler Maurice de Courlande, de lui redemander l'acte de son élection et d'autres papiers intéressans et de ne souffrir jamais qu'il retournât en Courlande. Lorsque Maurice eut appris cette convention

entre le Roi et la république, il dit qu'il obéiroit au premier point, mais que l'on ne le feroit jamais consentir à se défaire de l'acte qui le créoit Duc de Courlande. Il resta tout l'hiver en Courlande, et se retrancha avec ses troupes dans les îles du lac *Usmaitz* au-delà de *Goldingen*.

Le 30 août 1727 la république envoya à *Mietau* une commission chargée d'examiner l'élection de *Maurice* et même de l'annuller. L'évêque d'*Ermeland* présidoit à cette commission. Les autres commissaires étoient le *Wojéwode* de *Troko*, *Chomentowsky*, sous-général de la Couronne et *Donhoff* sous-général de la Lithuanie. Ils étoient accompagnés de 5000 Polonais. Ils déclarèrent l'élection nulle et défendirent à *Maurice* de remettre désormais le pied en Courlande.

Catherine I^{re} étoit morte. Son successeur *Pierre II* à l'instigation du haïeux *Menzikoff* fit expédier l'ordre aux troupes Russes de déloger les troupes de

Maurice des îles où elles étoient retranchées. Le comte qui ne pouvoit pas avec le peu de monde qui l'entouroit opposer la moindre résistance, fit une retraite pénible et peu ordinaire aux gens de sa condition. Il traversa le lac à cheval et se sauva à Dantzik. Ce grand homme a mérité qu'une de ces îles ait été appelée de son nom Moriz-Holm (l'île Maurice). En arrivant à Dantzik, il fit publier un manifeste qui contenoit sa protestation et les plus vives plaintes contre la conduite illégale du Zar Pierre II. et l'irruption de ses troupes dans les îles du lac Usmaitz contre le droit des gens. Avant de quitter ces îles, il avoit ordonné à Beauvais de brûler tous ses papiers à l'exception de l'acte original de son élection.

Aussitôt après la retraite de Maurice, la commission polonoise fit apporter tous ses effets au château de Mietau et arrêter toutes les personnes qui avoient été à son service. De ce nombre étoit le fidèle

Beauvais françois de nation qui avoit laissé pour lui sa femme à Paris (9). Il fut détenu plus longtems que les autres et essuya les plus durs traitemens. La commission vouloit savoir de lui ce que son maître étoit devenu et quels projets il méditoit. Il répondit en protestant de sa parfaite ignorance sur ces deux points. Elle vouloit aussi avoir dans ses mains l'acte original de l'élection. Il soutint fermement que son maître lui avoit recommandé, en partant, de brûler tous ses papiers, ce qu'il avoit exécuté. Comme on n'ajoutoit pas foi à ses réponses, il fut déshabillé. Cette horrible perquisition se renouvella souvent. Mais l'intelligent et intrépide Beauvais avoit feint une descente et plié et enveloppé avec beaucoup d'artifice dans le bandage l'acte d'élection qui échappa ainsi à l'oeil sur-

(9) Elle étoit marchande de modes et demouroit vis-à-vis de la comédie françoise dans la rue qui portoit alors le nom de ce spectacle.

tif de ses bourreaux. Enfin, il fut déclaré innocent et relâché. Il retourna en France où il remit à son maître l'acte pour la conservation duquel il avoit bravé la mort et souffert patiemment l'ennui d'une longue captivité et la douleur de tourmens dont il ne prévoyoit pas la fin.

La manière dont le malheureux Duc de Courlande Maurice échappa aux pelotons de soldats polonois qui le poursuivirent et le harcelèrent dans sa retraite jusqu'à Dantzick, tient du prodige, comme beaucoup d'autres actions de sa vie. Il se battit plus d'une fois. Il dut son salut en grande partie à la bravoure des gentilshommes saxons qui lui faisoient une fidèle garde à la sortie des îles. Mais aussi il leur donnoit bien l'exemple du courage, en payant de sa personne. La poudre lui ayant manqué sur la route, il fut réduit à se défendre avec la bayonnette pour toute arme. Lorsqu'il eut pris la route de Dantzick, il ne fut plus

accompagné que de son cocher nommé *Hünergrob*. Malgré la diligence qu'ils firent, ils n'en furent pas moins atteints de tems en tems par des partis polonois. A la fin Maurice fit mettre son cocher dans la voiture, échangea ses habits avec les siens et conduisit lui-même les chevaux, précaution dont il commençoit à sentir la nécessité, car le cocher avoit déjà reçu trois coups de feu qui par bonheur ne lui firent que des blessures légères dont il fut bien récompensé par un maître qui savoit apprécier les services.

La petite vérole ayant emporté le jeune Empereur Pierre II, Anne Duchesse Douairiere de Courlande fut élue Impératrice, grace en partie aux mouvemens que se donna le grand Chancelier comte Golofkin que Bieron depuis long-tems cherchoit à gagner en faveur de cette Princesse. Les Députés qui lui notifièrent son élection (5 Février 1730) étoient le Prince Basile Lucas Dolgorouky de la

part du haut conseil, le prince Michel Galitzin de la part du Sénat et le Général-major Léontieff de la part du corps des Généraux. Ces seigneurs lui remirent en même tems les conditions auxquelles elle montoit sur le trône qui étoit 1° de n'exercer aucun acte de souveraineté, sans le concours du haut Conseil; 2° de ne faire ni la paix ni la guerre, sans son consentement; 3° de n'asseoir aucune espèce d'impôt sans le même consentement; 4° de ne punir de mort aucun gentilhomme, qu'après la preuve acquise d'un crime capital; 5° de ne jamais confisquer ses biens que dans le même cas. 6° De ne pouvoir disposer des domaines de la couronne ni en aliéner la moindre partie; 7° enfin de ne se marier et de ne nommer son successeur qu'avec le consentement du haut Conseil. Elle signa tout, sans hésiter, sans en montrer le plus léger ressentiment.

Le premier qui osa conseiller Anne sur la manière dont elle devroit se com-

porter par la suite relativement à cette capitulation qui devoit sembler dure à ceux qui croyoient encore alors que les nations n'existent que pour les plaisirs de leurs gouverneurs , fut le Général Munnich qui devint depuis Feldmaréchal et acquit dès-lors la confiance entière de la Zarine. Le général Jaguschinsky (fils d'un prêtre Fennois , qui dans sa jeunesse avoit embrassé la religion grecque et parvint ensuite à être qualifié comte Russe) voulut l'instruire aussi. Mais il s'y prit assez maladroitement pour se compromettre en même tems que sa souveraine. Il écrivit de sa propre main une lettre , dont *Summarokoff* son aide camp étoit porteur. Dolgorouki qui eut vent de cette dépêche fit mettre le général aux arrêts et transférer Somarokoff garotté de Mietau à St. Petersbourg.

II Anne étoit à peine arrivée dans cette dernière ville (8 Mars 1730) à peine elle commençoit à goûter les douceurs de

la souveraineté , que ses gardes et la principale noblesse indignés de voir son autorité aussi limitée , c'est-à-dire de ne pouvoir plus profiter eux mêmes des abus de la toute - puissance allèrent , ayant à leur tête le Feldmaréchal Prince *Trubetzkoi* et le Prince *Zerkaskio* , la solliciter de rendre son pouvoir aussi absolu que celui de ses prédécesseurs et de déchirer l'indigne traité qu'elle avoit signé. La proposition étoit trop séduisante pour qu'elle pût y résister. Elle demanda cet acte et le jetta tout desuite elle même dans sa cheminée. Les moteurs secrets de cette conspiration contre la liberté des Russes étoient le comte *Ostermann* et *Bieron*.

Celui qui avoit rédigé les conditions de la nomination d'Anne étoit un allemand nommé *Fick* , ancien quartier-maître , à qui Pierre I^{er} avoit donné une place de conseiller de commerce. Il avoit rendu de grands services à ce Prince. Envoyé en Suède pour prendre des

renseignemens sur l'organisation particulière aux différens collèges de ce royaume il s'étoit habilement acquitté de cette commission et pour mieux faire sa cour à ce Zar, il avoit en outre enrôlé à son service quantité d'étrangers. Il est vrai qu'il avoit été libéralement récompensé par le don d'une terre qui valoit 70000 roubles. Son intelligence et les bienfaits du Zar l'avoient rendu opulent. Mais Anne ne lui tint pas compte des services qu'il avoit rendus à l'un de ses prédécesseurs et à tout l'empire. Elle ne vit dans Fick que le rédacteur de l'acte et des conditions en vertu desquelles elle régnoit. Elle l'exila à Kamtschatka où il resta dix ans. La Régente Anne le rappella et le rétablit dans sa place de conseiller de commerce et dans tous ses biens.

Lorsque le maréchal comte de Saxe apprit l'élévation de la Duchesse douairière sur le trône Impériale de Russie, il s'informa des dispositions de la nouvelle

Zarine à son égard , dans l'espérance de regagner ses bonnes graces et d'être du moins conservé Duc de Courlande. *Lefort* Ministre du Roi et de la république de Pologne en Russie intrigua beaucoup en sa faveur. Mais il n'étoit plus tems. Bieron avoit fait trop de progrès dans l'esprit d'Anne pour craindre la concurrence d'aucun favori et le plan concerté pour le créer Duc de Courlande étoit trop avancé pour pouvoir être déconcerté.

De toutes les Souveraines, qui ont tenu le sceptre de la Russie , aucune n'a montré autant de goût pour la parure et l'ostentation que l'Impératrice Anne I^{re}. sous son règne , il fut défendu à tous ceux qui avoient un emploi à la cour d'y paroître deux fois le même jour avec le même habillement. Ces habits qui étoient de la plus grande magnificence firent fleurir merveilleusement les fabriques de Lyon. Les seigneurs Russes rafinoient en ce genre de luxe et faisoient tous assaut de somptuosité. Par bonheur
pour

pour eux, Anne n'exigeoit pas d'autre dépense extraordinaire, de sorte que leurs appointements suffisoient à celle des habits. Ce luxe amena à sa suite un autre inconvénient. Ce fut la multiplicité des charges de la cour. On ne se contenta pas d'en augmenter prodigieusement le nombre, on les divisa par rangs et par grades qui furent créés en même tems que les nouvelles charges; et pour les relever aux yeux du vulgaire, on y attacha beaucoup d'honneurs et de prérogatives. C'est sous ce règne que s'est introduit en Russie l'usage excessif du café. A quelque heure de l'après-dînée que l'on entre dans une maison, même dans celles des plus petits marchands, on trouve le maître avec sa famille autour d'une table couverte de caffétières et de théères.

Anne ne mettoit pas sa gloire dans ces grands préparatifs, qui mettent un état sur un pied respectable vis-à-vis de ses voisins. Elle n'étoit point curieuse non plus d'éle-

ver de superbes mausolées et d'autres monumens pareils, dont la mémoire de Pierre I^{er} et les services de ses Généraux sollicitoient l'érection, et qui en honorant les grands hommes et consacrant la reconnaissance de ceux qui leur survivent, sont l'ornement et la gloire d'un état. Elle bornoit sa sollicitude à maintenir le bon ordre, et à suivre, dans la conduite des affaires, la direction et les plans donnés par ses prédécesseurs.

Elle n'aimoit pas les affaires qui exigeoient une attention soutenue. Elle se reposoit à cet égard sur la capacité et l'expérience du vieux comte Ostermann et sur le zèle de son favori Bieron. Elle étoit dans son centre, lorsqu'elle se trouvoit dans la compagnie des grands de sa cour, où l'on prodiguoit les bons-mots; elle recherchoit toutes les espèces de divertissemens, pourvu qu'ils ne fussent pas bruyans.

Elle fut adorée de son peuple, tant il est vrai qu'il est bien facile de se faire adorer du peuple, et qu'il sait beaucoup

de gré à ceux qu'il a établis ses maîtres non seulement du peu de bien qu'ils lui font quelque fois, mais même du mal qu'ils ne lui font pas, après qu'il a eu l'imbécillité de leur laisser la faculté d'en faire impunément. De la douceur et de l'affabilité, voilà ce qui avoit concilié à Anne tous les coeurs des Russes. On ne lui vit jamais cette hauteur repoussante qui semble si naturelle aux Monarques et à laquelle ils sont façonnés en Russie dès l'enfance. Une éducation soignée et une longue absence de la cour de Russie avoient beaucoup contribué à adoucir son caractère, et à lui inspirer le mépris de cette morgue orientale, dont elle avoit encore des modèles sous les yeux. Les cabales et les intrigues étoient ignorées à la cour de Mietau. La noblesse de Courlande étoit franche, loyale et humaine, toutes les fois qu'il ne s'agissoit pas d'affaires d'honneurs et de ses prérogatives. C'est là que l'Impératrice Anne avoit pris ce caractère doux et aimable entièrement opposé à celui des cours.

tisans Russes, qui ne connoissent que la ruse, l'intrigue et la perfidie. Néanmoins quand il falloit punir, Anne, soit par principe, soit par politique, étoit sévère. Pendant toute la durée de son règne, il n'y eut à proprement parler aucune conspiration contre elle. Un des grands de la cour s'étant avisé de parler inconsidérément de sa Maj. Zarienne, et de nommer au milieu de son discours une personne à qui il prétendoit que le trône étoit dû plutôt qu'à celle qui l'occupoit, ces propos furent sur le champ rapportés, et l'étourdi qui les avoit tenus fut puni rigoureusement, ainsi que ceux de sa compagnie qui les avoient applaudis. Un ecclésiastique du premier rang disparut alors, sans que l'on ait su depuis ce qu'il étoit devenu. Ainsi cette affaire fut étouffée dès sa naissance.

Anne étoit grande, avoit de l'embonpoint, la voix mâle, un regard assuré qui imprimoit le respect et faisoit trembler

ceux qui avoient quelque faute à se reprocher. Ce fut une conformité qu'eut depuis avec elle le dernier Roi de Prusse, dont on a dit qu'il *perçoit les coeurs des hommes*, et y lisoit avec certitude leurs sentimens et leurs pensées les plus secrètes. Anne avoit le mérite peu commun de discerner les personnes qui étoient dignes des grâces qu'elle aimoit à répandre, et d'ajouter beaucoup de prix à ses bienfaits par la manière dont elle les accordoit. Le mérite trouvoit facilement sa récompense auprès d'elle, et étoit payé largement, quoiqu'elle usât de la plus stricte économie pour elle-même. Elle laissa, à sa mort 6,000,000 roubles qu'elle avoit amassés avec les deniers qu'elle mettoit en réserve pour ses menus plaisirs.

Elle ne savoit parfaitement aucune langue étrangère. Mais Bieron consommé dans l'art de faire sa cour, avoit cherché à lui donner sur cet article une réputation usurpée, en la déterminant à

établir à St Pétersbourg une comédie et un opéra italien. Elle y paroissoit ordinairement avec une longue robe à la Russe; car elle n'adopta jamais pour elle-même, excepté certains jours de fête, ce luxe de parure qu'elle exigeoit si impérieusement des courtisans. Elle étoit habillée le matin on ne peut plus simplement. Un mouchoir de soie autour de la tête, un corset rouge et un jupon noir, tel étoit l'accoutrement qu'elle gardoit toute la journée, quand il n'y avoit pas de gala à la cour.

Elle avoit à coeur d'attirer les savans dans son empire, moins pour se donner du lustre à elle-même, que pour achever de civiliser ses sujets. Elle apportoit une telle circonspection et fut si heureuse dans le choix de ses ministres, que les Princes étrangers et leurs Ambassadeurs résidens à St. Pétersbourg ne se lassoient pas d'admirer sa sagacité. Trois ministres du cabinet lui rendoient compte de leur travail, les autres recevoient les ordres de Bieron.

On a vu , dans les volumes précédens , le récit de l'amitié feinte et de la rivalité réelle de Munnich et de Bieron. Il falloit que Munnich comptât beaucoup sur les services qu'il avoit rendus à Anne au commencement de son règne , ou plutôt qu'il fut emporté par l'ambition la plus aveugle pour espérer de déboucher un favori qui étoit maître absolu de l'esprit de la Zarine , et pour s'imaginer que la reconnoissance est une vertu dont la pratique est aisée aux souverains. Il avoit compté sur la parole de Bieron pour être Hettmann des Cosaques et ne le fut point. Au milieu de ce combat de protestation réciproques d'amitié , d'offres de services , de perfidies et d'embûches réelles de ces deux rivaux , les malheureux Turcs furent , ainsi que les Russes , victimes d'une guerre qui fut déclarée aux premiers sous prétexte d'arrêter les ravages des Tatares de la Crimée en Russie , et véritablement pour éloigner de la cour et perdre à jamais

Munnich que l'on crut amadouer avec le titre de Généralissime, en indemnité de celui d'Hettmann qu'on lui avoit promis. Munnich ne perit point dans les combats ; mais il se comporta avec une sévérité outrée à l'égard des officiers de son armée, et commit quelques autres fautes dont un général peut difficilement être garant, mais dont son rival profita pour l'opprimer.

Bieron avoit adopté un plan, qui conduisit depuis l'infortuné Struensée sur l'échaffaud. Il s'appliquoit particulièrement à écarter des affaires et des premiers emplois l'ancienne noblesse, qui pouvoit joindre au crédit qu'ils donnent le poids et l'autorité qu'a naturellement une haute naissance. Il parvint ainsi à abattre la puissance des Princes Dolgorouky. Cette illustre famille descend du grand-Prince *Wladimer Swaetoslawitsch* qui regnoit en Russie dans l'année 981. (10) Dans l'arrêt de proscription

(10) Wladimer appella dans son pays la foi chré-

qui fut lancé contre elle, il est dit qu'aucun de ses membres ne pourra à l'avenir être avancé au grade de Colonel. Le Feldmaréchal Munnich, après avoir pris Choczim, ne laissa pas d'en nommer trois, Colonels. Il est vrai qu'ils s'étoient distingués d'une manière très-glorieuse dans cette conquête. Lorsque la nouvelle en vint à la cour, ce fut une occasion de dénigrer Munnich. On lui écri-

tienne, les sciences et les arts de la Grèce. Mais il partagea son empire en autant de principautés qu'il avoit d'enfans. Exemple qui étant imité par leurs descendans, devint la source d'une foule de guerres intestines et continuelles, et de malheurs innombrables en Russie, et ne contribua pas peu à y prolonger le règne de la plus absurde féodalité et de tous les désordres de la barbarie.

George Wladimirowitsch l'un des descendans de Wladimer Swoetoslawitsch, qui régna en 1155 fut surnommé Dolgoreuki, nom qui est demeuré à sa postérité, et signifie longue main, par corruption des deux mots Russes *Dolgoi Ruka*. Parmi les événemens qui ont illustré le règne de George, on ne doit pas oublier la fondation de Moscou, qui devint bientôt la capitale de l'empire, et fut la résidence des Zars jusques à la fondation de St. Pétersbourg.

vit pour blâmer sa conduite et retirer les récompenses qu'il avoit accordées de son chef. Mais ce fier Général répondit dans un style ferme et laconique que d'après ses pouvoirs c'étoit à lui de juger et de récompenser le mérite, qu'autrement ses pouvoirs seroient sans effet, et qu'alors il ne devoit ni ne vouloit commander. L'Impératrice qui connoissoit le caractère altier et inflexible de son Feldmaréchal, quelle aimoit, céda, et annulla par cette condescendance l'article injuste de l'arrêt qui étendoit le malheur des Dolgorouky sur leur dernière postérité.

Un des griefs qui avoient influé sur leur condamnation, étoit qu'ils avoient pillé le trésor impérial sous le règne de Pierre II, accusation doublement injuste, et qui prouve jusqu'où peut aller l'impudence d'un favori qui se joue de son pouvoir. Un an après le retour d'Anne à St. Petersbourg (1733) Bieron acheta des terres pour la valeur de 10,000,000 florins, il avoit le double de cette somme

en brillans. L'intérêt qu'il avoit dans différentes banques de l'Europe montoit bien encore à 20,000,000 florins. Lorsqu'il fut arrêté sous la régente Anne, on trouva dans son palais 28,000,000 florins d'argent comptant et autant en brillans. Bieron étoit l'enfant de la fortune. Les cartes étoient pour lui un revenu considérable. Il gagna plusieurs millions au jeu. Il est vrai que les Seigneurs qui vouloient obtenir quelque grace ou quelque avancement, lui faisoient la cour en aidant volontairement son bonheur. Il avoit encore d'autres canaux qui rouloient l'or vers son palais. Les cours étrangères qui connoissoient son faible, savoient le gagner. Leurs ministres qui vouloient s'assurer sa protection n'avoient qu'à lui donner de l'argent ou des bijoux. S'ils ne prenoient pas cette voye, ils étoient immanquablement contrecarrés dans toutes leurs démarches. Tel étoit l'accusateur des Dolgorouky.

Le pillage du trésor public et tous les genres de déprédation furent poussés à un excès dont les règnes précédens n'avoient pas offert d'exemple. A peine la guerre étoit commencée contre les Turcs, que l'on manqua d'argent pour solder les troupes. Le payement des appointemens de tous ceux qui avoient des places dans les Collèges, les Chancelleries etc. étoit suspendu. Le génie fiscal de Bieron suppléa à cette pénurie. Il y avoit dans la Chancellerie Sibirienne des pelleteries et d'autres marchandises apportées de la Chine en si grande quantité, qu'une partie en étoit perdue tous les ans, faute de débit. Bieron que son avarice rendoit fertile en expédiens, proposa à l'Impératrice de faire faire l'inventaire de toutes ces marchandises, et de les donner en payement aux employés sur le pied de la taxe à laquelle elles étoient imposées. Ce qui fut exécuté, au grand contentement des employés, qui reçurent par cet arrangement, une ample

indemnité de ce qui leur étoit dû. Voilà où aboutirent les efforts de Pierre I^{er} pour faire fleurir le commerce des marchandises chinoises. Il avoit été perpétuellement en guerre, il s'étoit livré aux entreprises les plus dispendieuses, et son épargne suffisoit aux besoins de l'état et à la dépense qu'entraînoient ses projets. Quel contraste entre son règne et celui d'Anne I^{re} !

Bieron, après s'être défait des Dolgorouky, s'attacha à la perte d'un homme dont la présence à la cour lui étoit devenue insupportable. C'étoit *Artemon Wolinsky*, Ministre du cabinet et grand-veneur. Il n'étoit point de basse extraction, comme le porte son arrêt, mais d'une des premières familles de l'empire. Sa naissance lui donnoit de l'orgueil, et c'étoit tout son crime. Comme les Barons de Dalberg datoient leur noblesse du crucifiement de Jésus-Christ, il faisoit remonter sérieusement la sienne à une époque antérieure de quelques mille ans.

Avec des pareilles prétentions on peut à bon droit passer pour visionnaire mais non mériter la mort. Il eut la maladresse de plaisanter sur l'origine du favori, et de se plaindre de ce que des inconnus dirigeoient les affaires. Il trouvoit mauvais que la première noblesse fut subordonnée à de pareilles gens. En toute occasion il n'épargnoit pas les sarcasmes à Bieron. Celui-ci insensiblement accoutumé à trancher du souverain, regardoit les offenses qui lui étoient faites personnellement, comme autant de crimes de lèse-Majesté. Il demanda une satisfaction sanglante contre le railleur et l'obtint. Le malheureux *Wolinsky* accusé de crimes, aussi atroces qu'imaginaires, succomba sous la calomnie, et perdit la tête sur un échaffaud. La vengeance de Bieron s'étendit jusques sur son Secrétaire *Eichler*, qui eut le knout et fut exilé. Quelques années après cette horrible exécution, l'innocence de *Wolinsky* ayant été mise dans le plus grand jour, *Eichler* qui ne

pouvoit pas être complice de crimes qui n'avoient jamais existé, fut rappellé et réhabilité.

La formalité de la réhabilitation est assez singulière en Russie. On assemble quelques régimens avec leurs drapeaux. On les range en deux hayes au milieu desquelles passent ceux dont on a reconnu l'innocence, ou à qui l'on veut faire grace. Après cette cérémonie, il n'est plus permis de reprocher à ces derniers leurs fautes, sous des peines rigoureuses.

Bieron rachetoit auprès d'Anne ses prévarications continuelles par une administration vigilante. Une ou deux fois par semaine il visitoit tous les collèges au nom de l'Impératrice. Il assistoit même aux délibérations et aux jugemens; et comme il étoit clairvoyant, malheur au juge qui se laissoit entraîner par quelque partialité, ou par quelque vue d'intérêt particulier. Car le favori sévissoit cruellement contre les abus, dont il se réservoir à lui seul l'impunité.

Anne qui aimoit le faste et la décoration, et qui étoit libérale, accordoit difficilement des marques de distinction et des cordons d'ordres. Son Secrétaire d'état André Jacobleff, qui lui avoit rendu des services réels, osa lui insinuer un jour par manière de conversation, qu'il seroit au comble de ses vœux, s'il obtenoit de sa grace, d'être nommé Chevalier de quelque ordre. Elle lui envoya le lendemain un présent de 40,000 roubles, en lui faisant dire, qu'elle croyoit qu'il avoit bien mérité ce cadeau, mais pas encore un cordon.

Elle imagina un jour de se divertir aux dépens des grands et du peuple, dont elle voulut en même tems mettre la vigilance et l'activité à l'épreuve. Le 1^{er} avril elle fit mettre en branle toutes les cloches de St. Pétersbourg. Comme c'étoit un jour ouvrable, on crut que le feu avoit pris quelque part, et l'on se demandoit dans toutes les rues où étoit le feu. La frayeur passée, les grands vin-

vinrent au palais au l'heure ordinaire pour lui faire leur cour. Elle leur dit que comme c'étoit le premier avril, elle s'étoit permis d'essayer s'ils seroient alertes au besoin. Ce divertissement ou si l'on veut cette épreuve coûta cher à l'Impératrice, et plus encore à son peuple. Quelques jours après, le feu prit effectivement dans une maison : on sonna, chacun se tint tranquille et l'incendie consuma une grande partie de la ville de St. Petersbourg.

Anne a institué la garde à cheval qu subsiste encore aujourd'hui. Elle vouloit avoir un corps militaire qui pût la suivre dans ses voyages. Elle a réservé à ses successeurs le droit de nommer la personne qu'il leur plairoit, à la place de colonel. Cette garde a en outre deux Lieutenants Colonels, places qui ne sont remplies que par des gens en faveur. Les premiers Lieutenants colonels ont été *Traut-fetter*, gentilhomme Livonien, et le fils aîné du Duc de Courlande *Bieron*, qui étoit déjà

décoré du cordon bleu. Elisabeth nomma le comte Alexis Grégorewitsch Rasmoffsky et le comte Nikita Iwarowitsch Panin depuis Gouverneur du grand-Duc Paul Pétrowitsch : l'Impératrice actuelle y a nommé le prince Wolchonsky et le comte (depuis prince) Grégoire Grégoriéwitsch Orloff.

Anne avoit créé un cabinet, où les affaires les plus importantes de l'empire étoient traitées sous son inspection immédiate. Elisabeth en montant sur le trône, le supprima. Pierre I^{er} avoit fondé le conseil privé, qui étoit modelé en partie sur la chancellerie Préobraschéniennne ou du régiment Préobraschénienn. Cette chancellerie tenoit ses séances dans le village de Préobraschensky, à peu de distance de Moscou. Elle fut transférée, après la construction de St. Pétersbourg, dans la forteresse de cette ville. Pierre III altera sa constitution en beaucoup de points. Le Sénat actuel est le tribunal de tous les appels, et en même tems la

chambre générale de la guerre et des domaines.

Il y avoit autrefois en Russie, comme en Suède, deux sortes de terres, que l'on distinguoit sous les noms de *Pomestnies* et de *Wotschinis*. Les premières étoient une concession ou gratification du Souverain aux officiers militaires. Lorsqu'un possesseur de cette espèce de terres venoit à mourir, ses parens héritoient d'une certaine partie; s'il mouroit en marche, la portion étoit plus considérable; s'il étoit tué dans une affaire contre l'ennemi, elle étoit encore plus forte. Pierre I^{er} qui avoit déclaré dans une de ses ordonnances que tous ses sujets indistinctement lui devoient le service à la guerre, donnoit à tous ceux qui le servoient de pareilles terres, outre leurs appointemens. Les étrangers recevoient des appointemens doubles, parcequ'il ne leur accordoit jamais de *Pomestnies*. Comme le partage de ces terres étoit une source de contestations et de divi-

ions dans les familles, Anne y remédia en abrogeant cette différence, et en statuant que toutes les terres à l'avenir et les partages qui s'en feroient, suivroient une loi commune. En vertu de cette loi générale, le frère exclut sa soeur et emporte tous les biens dans la succession de leur frère, il partage avec sa soeur dans celle de leur père et prend les treize quatorzièmes.

Le Comte Ostermann donnoit un jour à dîner à tous les Ambassadeurs résidens en Russie. Pendant le repas arrive un soldat des gardes de l'Impératrice, gentilhomme, qui apportoit au ministre une lettre de cette Princesse. Osterman lui fait beaucoup d'acueil, se lève pour le recevoir, l'installe à sa place, le fait boire, prend les dépêches et se retire un moment pour les lire. Il revient avec la réponse, et force le nouveau convive à boire une seconde bouteille à la santé de toute la compagnie. Les Ambassadeurs étonnés de cette politesse outrée,

s'entre regardoient et sembloient se croire insultés. Ostermann qui sut démêler leurs sentimens, leur dit après le départ du courier. "Messieurs, ne soyez point „ surpris de ma politesse vis-à-vis d'un „ simple soldat de la garde. La fortune est „ si journalière dans notre pays! qui sait ce „ que pourra devenir au premier jour ce „ drôle de corps que vous venez de voir. „

Sous le règne d'Anne I^{re}, se renouvela un procès déjà décidé par Pierre I^{er} lui-même, qui avoit fixé dès lors et réveilla en ce moment l'attention de tout le monde. Le Prince Cantemir avoit fait en mourant ses dernières dispositions, qui étoient toutes à l'avantage de la Princesse Trubezkoi son épouse (laquelle épousa depuis le Prince de Hesse-Hombourg.) Les héritiers du Prince Cantemir avoient attaqué comme nulle la donation des terres, qui lui avoient été concédées en indemnité de la Moldavie qu'il avoit perdue. Ils les regardoient plutôt comme reversibles à la Couronne, que de

les laisser entre les mains de leur mère. Cependant Pierre I^{er} avoit établi avec la plus grande extension en faveur des pères le droit de disposer de ce qui leur appartenoit. D'un autre côté, la Princesse Cantemir, fille du testateur, profita dans cette circonstance de tout l'ascendant que lui donnoient ses charmes sur l'esprit de Pierre, et le testament fut cassé. La veuve en sollicita auprès d'Anne la confirmation. Elle avoit épuisé toutes les recommandations, et déjà reçu du cabinet une décision défavorable. Elle ne se laissa pas rebuter, et un soir qu'elle se trouvoit chez l'Impératrice elle attendit le moment propice et tomba aux genoux d'Anne, en lui présentant un mémoire par lequel elle demandoit avec instance la révision de son procès. La Zarine choquée de la hardiesse de cette démarche, lança sur elle un regard sévère, "avez-vous sérieusement pensé, „ lui dit-elle, aux suites de cette affaire, „ et à celles que peut entraîner votre

„témérité?„ La Princesse répondit qu'elle y avoit réfléchi, qu'elle croyoit son bon droit aisé à démontrer, et quelle étoit sûre qu'il lui avoit été présenté sous un faux jour. La Zarine fit assembler les hommes de loi les plus estimés de la capitale, pour examiner de nouveau la réclamation de la princesse Douaïrière, et la menaça de la punir exemplairement, si les juges ne trouvoient pas sa plainte fondée. Heureusement pour elle, la sentence lui adjugea la succession dont Pierre I^{er} l'avoit dépouillée, et servit de témoignage à la justice d'Anne et à l'équité incorruptible de la commission. Ce dernier point, par sa rareté a dû être remarquable en Russie. Les injustices et les oppressions rendent un règne odieux, et sont souvent le propre et le seul fait des Ministres et de leurs créatures, tandis que les Rois ne sont tout au plus coupables que de négligence.

Anne n'étoit encore que Duchesse de Courlande, lorsque Bieron chargé

de ses affaires alloit souvent de Mieltau à Riga et à St. Pétersbourg. Dans un de ces voyages il fit la connoissance d'un Médecin des camps Russes qui se trouvoit à Riga. Scanderbek (c'étoit le nom de cet homme) versé dans son art, ne l'étoit pas moins dans la science numismatique. Il avoit fait une collection de monnoies anciennes, qui devoient lui servir à éclaircir certains points de l'histoire, et particulièrement de celles qui pouvoient être utiles pour l'étude de l'histoire particulière des Duchés de Livonie, d'Estonie et de Courlande. Bieron, amateur aussi des antiquités, et qui recueilloit avec soin toutes les monnoies de son pays natal, desiroit s'approprier la collection de Scanderbek; il lui fit des instances, auxquelles Scanderbek résista de la manière la plus polie. Il lui demanda du moins les médailles qui lui manquoient. Scanderbek persista dans son premier refus, et toujours avec l'honnêteté qui

pouvoit en adoucir l'amertume. Mais Anne étant montée sur le trône de Russie, Bieron tout puissant à St. Petersbourg, comme il l'avoit été à Mietau, renouvela ses inutiles instances, mais pas impunément. Il envoya au Gouverneur de Riga une ordonnance qui lui enjoignoit d'arrêter Scanderbek sans autre forme de procès, et de l'envoyer au fond de la Sibirie, sous une bonne escorte qui ignorerait son nom. Cette dernière clause ne manqua jamais d'être apposée dans de pareils ordres; on sent tous les avantages qu'elle donne aux oppresseurs. L'opprimé disparoît, sans que l'on s'en apperçoive. Son nom est surtout au plus du Wojéwode du pays dans lequel il est relégué. On rend inutiles toutes les recherches d'une famille qui viendrait ensuite solliciter la grâce d'un innocent, et l'on évite ainsi ses reproches et son importunité. Scanderbek, suivant la coutume, fut dépouillé, en chemin, par son escorte, de tout ce

qu'il avoit sur lui, mêmes de ses boutons de manché. Se doutant qu'il seroit fouillé, il avoit caché dans sa culotte, une lancette qui échappa aux mains furtives de son conducteur et fut depuis la cause de son salut. Arrivé à sa destination, on le descendit dans un souterrain, où il étoit entièrement privé de la lumière du jour, et gardé à vue par un bas-officier et quelques soldats qui lui apportoit à manger. N'ayant pu s'habituer aux mets qu'on lui servoit, il prit le parti de faire sa cuisine lui même. Il s'amusoit à pétrir des petits pâtés qu'il aimoit beaucoup. Il n'est sorte de tourmens qu'il n'ait éprouvé pendant cette captivité qui dura plusieurs années. Les soldats lui apportoit sa provision journalière le plus tard qu'ils pouvoient. Quand il leur en faisoit des reproches, ils se moquoient de lui. Il en porta plusieurs fois ses plaintes à leur officier, qui les tournoit en dérision. Il menaça un jour cet exécrationnable Sbiire de lui couper

le nez, s'il ne le traitoit pas plus humainement. L'officier prit cette menace d'un homme sans armes et au cachot pour une gasconade, et le railla plus qu'auparavant. Scanderbek outré de désespoir, tira sa lancette dans un moment où le barbare étoit à côté de lui, et lui coupa effectivement le nez. Cet événement occasionna une rumeur considérable dans la contrée. Le Wojéwode fit sur le champ amener Scanderbek aux pieds de son tribunal et l'interrogea. Au milieu des questions qu'il lui faisoit, il fut assez distrait pour l'appeller par son nom; procédé irrégulier, contraire à la législation des lettres de cachet, et dont l'auteur conséquemment étoit punissable. Scanderbek qui avoit eu le tems d'étudier ces sortes de loix, mit sa science à profit, et mit subitement fin à l'interrogatoire en s'obstinant à ne plus répondre, et demanda hautement vengeance contre le juge prévaricateur. Ce grave delit du Wojéwode fit du bruit, le pauvre

magistrat, vu la notoriété du fait, ne put se dispenser de demander conseil au Sénat dirigeant de St Petersbourg, auquel il exposa son embarras, et toutes les circonstances de cette affaire. Les Sénateurs instruits des véritables causes de la détention de Scanderbek, n'ayant d'ailleurs plus rien à redouter de Bieron, qui gémissoit alors dans l'exil, trouvèrent l'occasion heureuse pour absoudre un juge, dont tout le crime étoit une légère distraction, et sauver un innocent, qui dans la conjoncture n'oseroit pas se plaindre de précédentes injustices. Ils répondirent donc au Wojéwode qu'au lieu de faire subir un long interrogatoire à Scanderbek, il devoit se contenter de lui faire expliquer les motifs pour lesquels il avoit coupé le nez à un bas-officier, et l'absoudre, si les motifs étoient plausibles. Quelle horrible législation! Voilà pourtant comme il faut composer avec tous les crimes et tous les abus dans les états despotiques.

Une tache que les Ministres de l'Impératrice Anne ont imprimée à son règne, est l'enlèvement de Finkenstein, qui passoit en qualité d'envoyé des Courlandois à Varsovie. Ferdinand le dernier Duc de la famille des Kettlers venoit de mourir. La Russie s'étoit obligée, par un traité auquel elle avoit fait accéder la Pologne, de conserver aux Courlandois l'élection libre de leurs Ducs et tous leurs privilèges, pourvu qu'ils voulussent rester indépendans de la Pologne. La Cour de Russie, qui avoit déjà des vues sur ce Duché pour Bieron, et qui craignoit des articles secrets en vertu desquels la Courlande seroit unie à la Pologne, foula aux pieds dans ce moment toutes les considérations humaines pour n'écouter que l'intérêt de la politique. Ostermann s'informa par ses émissaires, de l'époque du retour de Finkenstein, et posta sur la route des soldats, qui lui enlevèrent ses dépêches et l'amènèrent lui même prisonnier à St. Petersburg.

Il faut excuser l'espionnage, ou faire le procès à toutes les cours de l'Europe, excepté celle de Constantinople. Mais il est difficile de trouver dans l'histoire moderne de pareilles infractions au droit des gens.

Il est difficile encore de trouver des expressions pour qualifier le trait suivant, qui a deshonoré à jamais la mémoire de Bieron, d'Ostermann et de Munnich. Disons à la gloire d'Anne qu'elle ne fut point complice de la plus abominable action qui puisse souiller une histoire des sauvages. Malcom Sinclair, Major Suédois (11), avoit été envoyé le 15 Avril en 1739 à Constantinople pour faire une alliance offensive et défensive entre la Suède et le Croissant contre la Russie. Ostermann et Munnich, qui en avoient

(11) C'est le même Sinclair, qui a passé, pendant les guerres de Pierre I contre Charles XII, sa vie depuis 1709 jusqu'en 1722, dans la captivité en Sibirie.

eu vent, ne purent par leurs espions en connoître les détails. Ils entreprirent de pénétrer ce secret à quelque prix que ce fût. Le 12 Mai le grand Visir remit à Mustapha Pacha l'original de l'acte signé de la propre main de Charles XII. Sinclair repartit ensuite avec une petite escorte, et accompagné d'un marchand françois nommé Couturier, et d'un charon de Breslau, nommé Buneck, qui lui servoit de domestique. Il arriva le 25 à Choczim, où le Pacha lui montra des lettres qu'il venoit de recevoir de Pologne, dans lesquelles on lui marquoit que celui qui saisiroit le Major, étoit assuré d'une bonne récompense, et que l'on se proposoit de le surprendre à Lemberg. La même nouvelle lui fut confirmée par un homme de la suite de l'ambassadeur de Suède à Constantinople. Cet homme retournant de Varsovie dans cette dernière ville, passa par Choczim, où il rencontra Sinclair, et l'assura qu'un grec s'étoit vanté devant lui de gagner

quelques centaines de ducats, pourvu qu'il pût avoir des nouvelles du Major Sinclair. D'après cette découverte et les instances du Pacha, qui le prioit de prendre sa route par la Pologne, il prit des lettres de recommandation auprès du Wojéwode de Kiow. Le 1^{er} Juin il arriva à Stanislaff, ville appartenante au grand Général de la Couronne Potocki, et prit son logement dans un cabarèt tenu par un juif. Mais à peine y étoit-il descendu avec son monde, que le domestique d'un colonel Russe nommé Darefsky qui demeuroit tout auprès, entra pour prendre des informations sur le Major. Peu après un Lieutenant envoyé de la part de Sabas, aide de camp général, vint les sommer de se rendre auprès de son chef, qui vouloit viser leurs passeports. Sabas, après leur avoir fait quelques questions, les congédia. Le Lieutenant à leur retour les invita à boire de l'hydromel avec lui. Il se proposoit de les faire boire à outrance, pour

pour connoître plus particulièrement qui ils étoient et le sujet de leur voyage. Mais il s'enivra avant eux. Le lendemain Potocki leur donna des passeports et une ordonnance, pour obliger les officiers de Pologne à les laisser passer librement, et même à les escorter. Le 3, ils furent rencontrés par deux cavaliers, qui rebroussèrent chemin après avoir parlé à leur escorte. Ils étoient de la maison de Daresky. Sinclair les vit pour la seconde fois dans une petite ville, où ils s'abouchèrent de nouveau avec l'escorte. Le 7, Sinclair arriva à Lugenskoff, et alla voir le Gouverneur, qu'il pria de le faire escorter jusques à la frontière de Pologne, et lui montra la lettre écrite de la main de Potocki. Pendant leur séjour dans Lugenskoff, un juif accosta le domestique du Major, pour lui dire qu'un de ses compatriotes, juif comme lui, voulant profiter de leur escorte, mais ne pouvant partir sur le champ, le prioit de lui faire savoir la route qu'ils tiendroient.

Sinclair suspectant ce juif, le dénonça au Gouverneur, qui après l'avoir interrogé, et trouvant qu'il varioit dans ses réponses, le fit mettre aux arrêts, et promit de ne le relâcher que le soir du jour suivant. Sinclair repartit aussitôt. Le 2 juin il approchoit de Gogan, lorsqu'il fut atteint par un courier du Gouverneur de Lugenskoff, qui venoit à toutes brides l'instruire, qu'ils étoient poursuivis par quelques hommes habillés en Cosaques. Ils doublèrent donc le pas, et le 9 ils se rendirent à Holstein, la dernière ville de Pologne. L'escorte les accompagna encore deux lieues plus loin. A Lublinz on les retint malgré toutes leurs bonnes excuses, jusqu'à ce qu'un commissaire impérial eût vérifié s'ils ne venoient point de quelque endroit attaqué par la peste. Là ils échangèrent le passeport du Wojéwode Potocki contre un certificat de santé. Le 13 ils arrivèrent à Breslau, et restèrent dans un cabaret du fauxbourg, afin que l'on ne se doutât pas

qu'ils venoient de Constantinople. Le dessein de Sinclair étoit d'attendre deux ou trois jours, et de profiter de la poste ordinaire. Mais apprenant le 16 qu'elle ne partoît que le lendemain, il résolut de partir à franc étrier. Ici Buneck les avoit quittés, et avoit été remplacé par *Scholtz*. Le comte Schaffgotsch, Directeur Général du bailliage, instruit que Buneck arrivoit de Constantinople et étoit retourné chez lui sans en donner avis, le fit arrêter, et le questionna. Les secrets de Sinclair furent tous éventés, et Buneck condamné à une prison de trois semaines. Sinclair averti de la détention de Buneck, ordonna qu'on attellât les chevaux en diligence. Mais quelques momens auparavant le grand bailliage avoit défendu de lui donner des chevaux; et tout de suite se présenta devant lui le Chancelier accompagné de quatre personnes, qui malgré ses protestations, procédèrent à une information dans les formes, postèrent deux soldats

devant sa porte, prirent les dépositions de ses gens par écrit, les désarmèrent et fouillèrent partout. Appercevant la signature de Charles XII sur une carte attachée à un rouleau, ils demandèrent la permission de montrer ces papiers au Comte. Mais Sinclair s'y opposa en disant qu'il s'offroit à les lui montrer lui-même. Ils ne découvrirent cependant pas les lettres du Sultan et du grand Visir, qui étoient cousues dans un de ses habits mis au fond de la malle. Malgré la résistance de Sinclair, ils emportèrent les papiers. Le chancelier dit en sortant à son domestique : „ il faut que „ votre maître ait de grands ennemis ici „ Il revint bien vite faire des excuses de tout ce qui s'étoit passé, et prier le Major de regarder comme un effet nécessaire des ordres les plus positifs qu'ils avoient d'examiner soigneusement tout ce qui venoit des lieux où l'on soupçonnoit la peste. Sinclair après avoir protesté de nouveau, partit dans l'après midi du

même jour, dès qu'il fut débarrassé de leur inquisition. Il prit le chemin de *Gruneberg* par *Neustaedel*. Le jour de son départ, à six heures du matin, étoient arrivés à Breslau deux étrangers avec quatre domestiques, qui avoient passé par *Wartenberg* et *Ols*. Ils étoient descendus au cabaret du *cerf bleu*, et s'étoient annoncés en qualité d'officiers Russes. L'un étoit *Kuttler*, Capitaine, l'autre *Lewitsky*, Lieutenant. J'aisouvent rencontré ce dernier à St. Pétersbourg. Il y vivoit d'une bonne pension, qu'il avoit gagnée par l'action la plus atroce. Un nez démesuré rendoit sa figure hideuse, et sembloit ajoûter à l'énormité de ses vices. Tous les traits de son visage attestoient la barbarie de son ame. La présence de cet homme m'a toujours causé un frissonnement dont je n'étois pas maître. Des quatre domestiques l'un se disoit bas-officier, les trois autres Dragons; deux parloient allemand, les deux autres russe. Ils demandèrent

l'adresse du Comte de Schaffgotsch, avec qui ils prétendoient avoir des affaires de la plus grande conséquence à traiter. Le Comte étoit occupé, et ne put leur parler qu'à huit heures du soir, quoiqu'ils l'eussent pressé par une lettre donnée à son coureur de leur donner au plutôt audience. (Ce coureur étoit venu s'informer de la part de son maître de ce que demandoient ces étrangers.) Leur début chez le Directeur général du bailliage fut de dire qu'ils avoient ordre de poursuivre un Major Suédois nommé Sinclair, qui venoit de Constantinople, d'un pays ennemi, suspecté de projets dangereux, et porteur de dépêches qui intéressoient singulièrement le bonheur et le salut de la chrétienté, et qu'ils demandoient l'assistance la plus prompte pour se mettre à ses trousses. Le grand bailliage leur délivra des lettres ouvertes, qui portoient que, si l'on pouvoit rencontrer le Major Sinclair, il devoit être amené convenablement à Breslau; que ses hardes

et ses dépêches devoient être marquées du sceau du bailliage, de celui de la jurisdiction et de celui du Major, copie préalablement prise des dépêches, et que sa personne ne devoit être livrée à qui que ce fût, avant que le grand bailliage bien instruit de tout, n'eût porté sa sentence. Ces Russes quittèrent le Comte à dix heures du soir, firent acheter en hâte deux sabres, et partirent à minuit avec leurs quatre domestiques et deux postillons. Le 17 Juin, ils arrivèrent à midi à Neustaedtel, où ils apprirent que le Major en étoit parti depuis deux heures pour aller à Grunberg. A une portée de fusil du village d'Altschau, les scélérats rencontrèrent une voiture, ordonnèrent au postillon d'arrêter, et se divisant en deux bandes, serrèrent les deux côtés de la voiture, en montrant les sabres et les pistolets dont ils étoient armés. *Kuttler* avança, et demanda en françois à l'un de ceux qui étoient dans la voiture, s'il ne venoit pas de

Breslau, et s'il ne s'appelloit pas Sinclair. Sur la réponse affirmative, il lui dit qu'il étoit fâché de lui annoncer, qu'il falloit retourner sur ses pas, mais que, quand un honnête homme recevoit des ordres, il devoit les suivre. Sinclair voulant voir ces ordres, Kuttler lui répartit qu'il les lui montreroit au premier endroit et força le postillon à prendre la route qui conduisoit à la première station de la Saxe. Sinclair à chaque instant demandoit qu'on lui représentât les ordres dont on lui avoit parlé. Kuttler tira enfin de sa poche un papier muni d'un grand sceau, l'ouvrit à moitié, et sans lire lui dit que ces ordres étoient en substance d'arrêter le Major Suédois partout où il le trouveroit, parceque l'on savoit qu'il avoit sur lui des écrits très-suspects, et de s'assurer, de quelque manière que ce fût, de la vérité du fait. Le malheureux prisonnier lui dit qu'il avoit déjà subi une pareille recherche à Breslau. " On ne regarde point, répondit Kuttler, cet examen

„ comme suffisant. Mais vous n'avez rien
„ à risquer , car comme vous ne l'ignorez
„ pas , on respecte en tous pays les Mi-
„ nistres et les dépêches des Souverains;
„ et vous serez bientôt expédié , si vous
„ n'avez pas d'autres papiers que ceux
„ qui ont été visités à Breslau. Au reste
„ vous n'ignorez pas encore qu'il est de
„ règle de rendre les armes, quand on
„ est aux arrêts, et j'espère que vous ne
„ ferez aucune difficulté de me remettre
„ les vôtres. „ Elles furent aussitôt remi-
ses. A peu de distance de Naumbourg,
la nuit surprit les voyageurs. C'étoit le
moment convenu entre les dignes émis-
saires de la cour de Russie. Lewitsky,
après avoir porté ses regards autour de
lui , fait descendre Sinclair de la voiture
et lui ordonne de le suivre. Ils vont
dans un bois. Kuttler reste avec Coutu-
rier , dont il ouvre la malle. A peine a-
t-il commencé cette opération, qu'ils en-
tendent un coup de feu et les cris :
Mon Dieu ! Jesus ! Mon Dieu ! Ces

paroles sembloient être prononcées par un homme qui fuyoit dans la forêt. Couturier ne douta point que ce ne fût Sinclair. Lewitsky appella alors ses domestiques, qui se partagèrent pour poursuivre l'infortuné Major. Ils l'atteignirent et achevèrent de le tuer. Couturier entendit les coups de sabre qu'assenoient les meutriers. Il trembloit et prioit Kuttler de lui faire grace de la vie. Lorsque Lewitsky revint, Couturier lui fit la même prière en latin, et l'assassin lui répondit dans la même langue : „ craignez rien. Ce seroit pécher contre „ le saint esprit que de faire du mal à „ un homme de bien comme vous. Celui là „ a eu ce qu'il méritoit. C'étoit l'ennemi du „ maître, l'ennemi du maître l'est de Dieu, „ et je pense que je suis irréprochable „ après l'avoir tué. „ Après avoir rassuré Couturier, ils partirent avec lui pour Dresde. Ils lui recommandèrent plusieurs fois le silence sur ce dont il venoit d'être témoin. „ Gardez-vous même de parler à

„personne, ajoutoient-ils, vous saurez
„par la suite qui nous sommes. Jusques
„là, et tant que vous serez avec nous,
„abstenez-vous soigneusement de tout
„signe qui pourroit nous être suspect.
„Quand nous vous aurons lâché, par-
„lez à votre aise, et dites au diable, ce
„que vous voudrez. „ Les assassins sé-
parèrent ensuite les hardes de Couturier
de celles de Sinclair, s'emparèrent de
celles-ci, et s'approprièrent également
son argent, ses bijoux et les cadeaux
qu'on lui avoit faits à Constantinople,
tant pour lui que pour ses amis. Lors-
que les lettres du Sultan tombèrent sous
la main de Kuttler; „voilà, dit-il à
„Couturier, voilà, Monsieur, ce que
„je ne donneroie pas pour cent mille
„rixdhalers. „ Arrivés à Dresde, ils allèrent
voir *Kayserling* Ambassadeur de Russie,
qui présenta une note à la cour de Saxe,
pour demander que l'on entendît Cou-
tourier, après lui avoir fait prêter ser-
ment sur 38 articles par l'Auditeur Géné-

ral Saxon *Vockel*: après cela Couturier fut conduit chez l'Ambassadeur Russe, qui le reçut bien, et lui fit présent de 500 ducats pour se défrayer de sa route. Il la continua dès qu'il fut libre, et le 23 septembre il arriva à Stockholm, où il raconta en détail la déplorable aventure de son ami. Le corps de Sinclair ne fut découvert que le 23 juin. Un berger qui le rencontra, alla en faire sa déposition à Naumbourg, d'où lon envoya de soldats, un Médecin, et un Officier de justice pour dresser un procès-verbal de l'état du cadavre. Il avoit reçu une balle au-dessous du nombril, trois coups de sabre à la tête, trois autres sous le bras gauche, dont deux traversoient la poitrine, un autre à la main gauche, et un coup d'épée sous le bras droit. Le visage n'étoit qu'une playe. Les meurtriers sembloient avoir eu le dessein de le rendre méconnoissable. Ils n'avoient sans doute pas vu un anneau d'or qu'il portoit à un doigt de la main

gauche, non plus qu'une tabatière et un mouchoir, qui étoient restés dans une de ses poches. On trouva à côté de lui trois tronçons d'une lame d'épée très-pointue. Tous ces effets, avec l'habillement de Sinclair, furent déposés dans le château de Naumbourg, où il sont encore. Quelques efforts qu'ait fait le Ministère Russe, pour se disculper de cette abominable action, et atténuer la juste plainte de la Cour de Suède, la vérité a percé et appelé la vengeance des cieux sur les trois auteurs du meurtre de Sinclair. Qui ne voit pas ensuite avec une espèce de satisfaction Bieron, Ostermann et Munnich tour-à-tour dupes de leurs intrigues, et victimes de leur ambition?

Bieron avoit contracté l'habitude d'immoler à ses caprices tous ceux qui sans commettre la moindre offense envers lui n'avoient à se reprocher qu'un léger manque d'attention ou des actes très-indifférens en eux-mêmes qui déplaisoient au favori, jusques là qu'une lettre oubliée

dans un mot encouroit la peine de l'exil en Sibirie. La Noblesse même n'étoit pas épargnée dans ces sortes de cas, tant il est vrai qu'il n'épargnoit personne et se jouoit de son pouvoir. Jamais Sultan n'eut plus de fantaisies et ne fut plus redoutable dans ses manies sangui-
naires. Il est avéré que pendant la durée du règne d'Anne plus de 36,000 personnes ont été mises à mort ou exilées: Les casemates des couvens étoient remplies de ces victimes des jeux cruels de Bieron. Cette manière de gouverner étoit bien impolitique dans un état dont la population n'est que de 78 ames par lieue quarrée: elle marquoit aussi une grande ivresse du pouvoir dans lui, qui en abusoit si inhumainement, et ne songeoit jamais à l'inconstance de la fortune et à l'instabilité de toutes les choses humaines. Quelle chute que celle du trône dans un souterrain de Sibirie!

Bieron par toutes ces exécutions sanglantes avoit cru se débarrasser de

tous ses ennemis, et imposer silence au reste de la Russie. Il se trompoit. Les Princes Dolgorouki, soupçonnés d'avoir voulu s'étayer d'une puissance étrangère pour changer le système du gouvernement Russe, avoient été l'objet d'une nouvelle inquisition et d'une persécution aussi cruelle que la première. Cette illustre famille étoit presque éteinte par ce second échec. Le Prince Galitzin et quantité d'autres avoient éprouvé le même sort que Wolynsky, ou gémissaient dans le fond des cachots. Mais les esprits n'en étoient que plus irrités contre l'auteur de ces barbares exécutions. La hardiesse des mécontents alla jusqu'à afficher en plein jour des placards, dans lesquels ils se vantoient d'être toujours prêts à la vengeance, et narguoient leur ennemi, qui croyoit s'être défait de tous les conjurés, tandis qu'il en restoit assez pour exécuter le plan qui avoit été tracé par les premiers. Le principal grief contre Bieron étoit cette foule d'ordonnances

toutes contraires à la constitution et aux anciennes coutumes du pays. Ces menaces ouvertes donnoient de terribles inquiétudes et au Duc de Courlande et à la famille Impériale. Le Duc, pour arrêter la source du mal, établit dans les principales villes des espèces d'inquisiteurs chargés de veiller au maintien de la tranquillité et de la subordination la plus absolue. Aux yeux de ces Commissaires la moindre apparence de crime en valoit la réalité. Celui qui avoit eu le malheur d'attirer un soupçon sur lui, étoit sûr d'être condamné à la mort ou à prison perpétuelle. Il y eut une époque, où les prisons étoient tellement pleines, qu'elles ne purent plus recevoir personne. Ces précautions et ces mesures rigoureuses garantirent la tête du lâche scélérat, qui ne savoit braver que la haine publique.

Ernest Jean Bieron né au mois de Novembre 1690 eut pour père un employé dans les forêts, qui avoit acheté la terre de

de *Kalenzeem* dont il n'avoit pas payé tout le prix. Le fils étudia à Koenigsberg, et se distingua dans les exercices destinés à l'éducation de la jeunesse. Il y acquit le goût de la lecture et rechercha toujours la société des gens de lettres. Il s'attacha de bonne heure à la composition d'une belle Bibliothèque, qui lui fut bien utile dans son exil, où il obtint la permission de la faire transporter. Après avoir achevé ses études, il devint Gouverneur de quelques gentilshommes Livoniens. Mais ce métier étoit trop humble pour ce génie vaste et ambitieux. Il le quitta, passa à *Mietau*, s'introduisit à la cour de Courlande, et fit bientôt la connoissance de la Duchesse Anne.

Son père étoit un ancien serviteur de la maison Ducale de Courlande. Ses affaires le rappelloient fréquemment à la Cour. Il y menoit quelquefois son fils. Anne le vit, lui trouva une figure et des manières agréables, fut charmée de

son esprit et de son éloquence naturelle. Elle admiroit surtout l'étendue des connoissances de ce jeune homme. Elle le nomma aussitôt son Secrétaire. Il eut le talent de gagner l'amitié de tous ceux, qui étoient attachés à la cour d'Annebourg. (12)

Telle étoit l'origine dont Bieron étoit si fier. Le Duc de Bieron françois étant à la Cour de Stanislas (à Lunéville) une dame Lorraine lui porta des plaintes contre un apoticaire de la petite ville où elle demeuroit, qui avoit eu l'audace de prendre le nom de Bieron, audace qu'elle le prioit de punir, "je m'en garde", derai bien, lui répondit le Duc en riant aux éclats, n'est il pas plaisant au contraire qu'un Prince au nord et un charlatan en Lorraine, se soient tous deux en même tems affublés de mon nom? Cela me fait croire, ma

(12) Nom d'un vieux château qu'Anne venoit de bâtir, et où elle résidoit alors.

„chère Dame, qu'ils n'en ont pas trou-
 „vé de plus beau, et cela me fait hon-
 „neur. „

Anne, après l'avoir nommé gentil-
 homme de chambre, l'envoya à St. Pé-
 tersbourg, complimenter l'Impératrice
 Cathérine I^{re} à son avènement. L'Impé-
 ratrice ne voulut pas l'admettre en sa
 présence. Deux autres gentilshommes de
 chambre, le Baron de Keyserling et le
 Baron de Vitinghoff avoient hautement
 marqué leur chagrin de se voir associer
 Bieron dans leur service. Le premier
 donna même sa démission. Tous ces af-
 fronts n'empêchèrent pas la Duchesse de
 le nommer, lorsqu'il revint de St. Pé-
 tersbourg, grand gouverneur de la Cour.
 Elle le chargea un jour d'aller à Koe-
 nigsberg, pour faire des emplettes de
 modes. Il s'y divertit beaucoup avec ses
 anciens camarades d'études. Il se trouva
 mêlé dans une querelle qu'ils eurent
 avec des soldats. Un de ces derniers fut
 tué; plusieurs furent maltraités et blessés

grièvement. Les amis de Bieron fiers de ce succès , insultèrent le lendemain les soldats qui cette fois furent les plus forts, et firent prisonniers la plupart de ces jeunes insolens. Bieron fut pris lui-même dans un borbier. Il avoit jetté loin de lui son épée. Cette circonstance lui sauva la vie. Son avocat en tira la conclusion que cet événement avoit été imprévu pour lui, et qu'il n'étoit coupable que par la faute de sa mauvaise fortune qui l'avoit amené dans cette turbulente compagnie. Bieron bien défendu en fut quitte pour une forte amende , qu'il fut obligé de payer sur le champ. De retour à Mietau, tout le monde croyoit que sa mauvaise conduite l'avoit disgracié d'avance. Tout le monde conjecturoit mal. Son crédit alla toujours croissant.

Anne lui conseilla de se marier, il épousa (1723) une de ses Dames d'honneur nommée Trotte ou Dreyden. On a dit que les enfans de Bieron n'étoient point ceux de sa femme, mais de la

Duchesse , que sa femme se faisoit un gros ventre , quand la Duchesse étoit grosse , qu'elle se mettoit au lit , quand la Duchesse accouchoit, et que cette Princesse lui envoya de cette manière tous ses enfans. Mais ce fait à bien l'air d'être apocryphe.

Toutes les faveurs qu'il avoit reçues à la Cour de Mierau n'étoient que le prélude des honneurs qui l'attendoient à St. Pétersbourg, après qu'Anne eut été couronnée Impératrice. Elle le nomma aussitôt Grand-Chambellan et Comte , le décora peu après du cordon de St. André et ordonna à ses principaux Ministres de ne rien faire sans le consulter. Lorsque la Pologne travailloit à faire de la Courlande une de ses provinces, ce fut à Bieron que la noblesse Courlandoise s'adressa pour faire échouer ce projet. Par reconnoissance, elle lui envoya dans une boîte d'or des lettres de noblesse , tant pour lui que pour ses frères. Peu de tems après (13 Juin 1737)

elle l'élut Duc de Courlande. L'Empereur Charles VI. lui conféra le titre de Comte du St. Empire Romain, Wratlaw, Ambassadeur de Vienne lui fit présent au nom de son maître du portrait de ce dernier garni de diamans. Auguste II, Roi de Pologne, lui envoya le cordon de l'aigle blanc.

Bieron étoit d'une taille moyenne, mais bien proportionnée. Ses traits étoient pleins de douceur. La nature l'avoit pourvu de tous les avantages extérieurs qui préviennent en faveur de celui qui les possède. Vif dans la conversation, il captivoit tout le monde par un son de voix agréable et par tout le charme du bel esprit. Il monroit du goût dans les plus petites choses. Un tact exquis en affaires, une adresse particulière pour ramener tout à ses intérêts, une supériorité étonnante dans tout ce qu'on appelle intrigues, manèges de cour. Infatigable au travail, d'un esprit juste dans l'arrangement de tous ses

plans, habile et prompt à les exécuter. Son bonheur égaloit au moins ses talens. Mais ses bonnes qualités étoient ternies par le plus choquant orgueil. Il étoit également incapable de supporter le poids de la bonne et de la mauvaise fortune. Tel étoit cet homme qui a rempli de son nom la Russie et l'Europe sous le règne d'Anne I^{re}. On dit que dès le tems même de ses études, il avoit souvent ce proverbe à la bouche : *celui qui a du talent et de l'esprit, est maître de sa fortune.*

Anne qui pendant sa vie l'avoit comblé de bienfaits et même investi de la puissance impériale, voulut qu'après sa mort, il tînt encore les rênes du gouvernement. Elle l'avoit appelée par son testament à la régence de l'Empire pendant la minorité d'Iwan III, quelle nommoit son successeur, ou de ceux de ses frères qui lui succéderaient par ordre de primogéniture. Elle avoit en même

tems fixé leur majorité à dix-sept ans. Bieron fut donc proclamé Régent de l'Empire, et en exécution de l'ordonnance émanée le 28 octobre (v. st.) 1740, on lui prêta serment de fidélité, en qualité d'Altesse Régent de toutes les Russies, Duc de Livonie, de Courlande et de Semgalle et toutes les ordonnances impériales furent depuis intitulées de ces qualités.

Ces honneurs blessaient profondément le Prince Antoine-Ulric, père du jeune Zar, issu d'une des meilleures maisons parmi les Princes d'Allemagne. Bieron qui démêloit son chagrin, pour l'appaiser et prévenir les suites de ce mécontentement qu'il appréhendoit, rendit de son propre mouvement et lui porta lui-même (3 novembre) une ordonnance qui lui conféroit le titre d'Altesse impériale et les qualités de Généralissime des troupes de terre et de Grand-Amiral de la marine Russe. Mais le Prince indigné jeta l'ordonnance à ses pieds, en lui

disant, qu'il ne lui convenoit pas d'être aux ordres d'un Bieron, ni d'accepter aucun emploi pendant tout le tems que sa régence dureroit. Cette aversion manifestée passa en un moment, de la Capitale jusques en Ukraine, dont le Général Commandant *de Keith* refusa de prêter serment au Duc Régent, et offrit de rendre au jeune Empereur tous les hommages qu'un sujet doit à son Souverain. Cet exemple fut suivi par *Donduk Omba Chan* des Kalmaks, qui excita un mécontentement.

Le Feldmaréchal Munnich profitant de ces mouvemens des Kalmaks et des Ukranien^s qui inquiétoient Bieron, le pressa plus que jamais de le faire nommer Hettmann des Cosaques. Le Régent usa de détours et temporisa. Il s'occupa cependant des moyens de gagner l'affection du peuple. Il fit remise des arrérages qui étoient dus à la Couronne, et rappella les exilés qui avoient été condamnés pour n'avoir pu rendre des

comptes exacts , ou pour des crimes autres que le meurtre et le vol. Mais cette popularité ne suffisoit pas seule pour parer le coup qui étoit déjà dirigé contre Bieron.

La mère du Zar fit une visite chez la Duchesse, femme du Régent, elle fut mal reçue. Une femme du commun n'auroit pas été traitée plus cavalièrement. Cette hauteur très-déplacée remplit l'ame de cette Princesse d'un violent chagrin qu'elle ne put déguiser, en rentrant chez elle, à la Baronne de *Mengden*, une de ses Dames d'honneur et proche parente de Munnich. Celle ci instruite de la conduite qu'elle devoit tenir vis-à-vis de la Duchesse mère, pour favoriser les desseins ambitieux de son parent, usa de tout l'artifice imaginable, pour irriter encore d'avantage la Duchesse mère contre le Régent et sa femme. La Princesse voyant son indignation partagée par M^{me}. de *Mengden*, versa dans son sein un torrent de

larmes , et jura de recourir aux moyens les plus extrêmes pour repousser ces outrages. Elle confioit tous ses secrets à Mme. de Mengden. Elle eût pu faire un meilleur choix , et se fut épargné bien des peines; car ce fut la famille de Munnich, rivale de celle de Bieron et non moins orgueilleuse, qui précipita depuis cette Princesse et toute sa maison dans l'horrible catastrophe que j'ai racontée plus haut. La Baronne rapporta à Munnich la conversation qu'elle venoit d'avoir avec la Duchesse mère. „ Battez le fer, lui dit-il, tandis qu'il est chaud. „ Ma fortune et la vôtre sont faites. „ La Baronne suivit impétueusement l'impulsion que lui donnoit le Feldmaréchal.

Dès ce moment, Munnich, pour endormir Bieron sur le bord de l'abyme, et découvrir en même tems ses pensées les plus secretes, prit auprès de lui les dehors de la plus parfaite intimité. Il poussa la dissimulation si loin qu'il ne le

quitta presque pas le jour où il devoit l'arrêter. Il redoubla ce jour-là les caresses et ses protestations d'amitié, et causa familièrement avec lui jusqu'à dix heures du soir. Bieron qui avoit quelque soupçon du danger qui le menaçoit, avoit fait part de ses craintes à Munnich. Mais le perfide le rassura, en lui confirmant qu'il étoit son ami pour la vie, qu'en toute occasion, il seroit dévoué à ses intérêts. Il lui donna même la main en signe d'une amitié à toute épreuve. Bieron qui auparavant étoit en proie aux angoisses de l'incertitude, fut tellement tranquilisé par ce discours, qu'il alla tout de suite s'endormir.

Après cette dernière conversation de Bieron et de Munnich, la Duchesse mère lui fit une légère reprimande de l'appui qu'il avoit donné à l'ennemi commun, pour le pousser à la Régence, le pria de l'assister dans la conjoncture critique où elle se trouvoit, et de la délivrer au

plutôt du joug insupportable sous lequel elle gémissoit, et lui donna l'assurance qu'elle n'oublieroit jamais le service qu'il lui rendoit. Munnich dit, qu'il ne falloit pas différer d'exécuter le plan concerté, et qu'il se chargeoit de l'exécuter sur le champ. Il représentoit le danger que couroit la Princesse, s'il venoit à être déconvert, et le danger qu'ils couroient tous, en perdant la Princesse. Il résolut donc d'arrêter Bieron cette nuit même. C'étoit celle du 18 au 19 Novembre 1740. La Duchesse le congédia en l'assurant de nouveau de sa reconnoissance éternelle.

J'ai rapporté dans un des précédens volumes le succès dont cette entreprise fut couronnée, et la manière dont le Duc régent fut emprisonné. Voici quelques nouveaux détails qui sont depuis parvenus à ma connoissance. Munnich qui étoit aimé des soldats avoit fait doubler tous les corps de garde, et s'é-

toit mis à la tête d'un détachement composé de soldats les plus affidés. Il passa, accompagné de son aide-de-camp général de *Mannstein*, le long du quai de la Newa jusques au palais d'été. Le général *Uschakoff* suivoit de près. Avant d'entrer dans le palais, *Munnich* fit halte et dit à sa suite : " mes enfans ,
„ vous voyez le Duc Régent , accabler
„ journellement des plus sanglans ou-
„ trages l'Empereur son maître , ses pa-
„ rens et la Princesse Elisabeth. Je suis
„ chargé de l'arrêter. Suivez-moi , fai-
„ sons notre devoir et périssons tous
„ plutôt que de laisser un paisible cours
„ à son insolence. „ Son aide - de - camp
Mannstein ouvrit l'appartement de *Bieron*.
Le Régent entendant le tumulte et crai-
gnant quelque perfidie , se jeta en che-
mise sous son lit. " De l'ordre de
„ l'Empereur , dit *Mannstein* , je vous fais
„ prisonnier. Comment , traître ! répon-
„ dit *Bieron* plein de rage , comment ,
„ oses - tu te porter à cet excès d'audace

„ et de trahison ? „ Il se défendit long-tems dans ce retranchement. Sa chemise fut déchirée. Il mordit le pouce à Mannstein qui étoit sur le point de le saisir. La Duchesse sa femme, assaillit en chernise ceux qui vouloient lier son mari. Enfin il fut pris, obligé de se couvrir d'une pelisse, et amené au palais d'hiver. Le long du chemin il essuya bien des mortifications de la part des soldats et de la populace qui vint l'accabler d'injures. On le laissa une demi-heure devant la porte du palais, exposé à l'intemperie de la saison. Il neigeoit. Lorsque l'on transféra le Duc à Schlussembourg, plus de trente personnes qu'il avoit fait emprisonner et qu'on relâcha exprès, se placèrent de distance en distance sur la route, et l'attendirent pour lui reprocher son infamie et sa cruauté. On arrêta ensuite les Généraux et les officiers ses amis et ses domestiques au nombre de plus de soixante personnes. Son homme d'affaires le capitaine *Albedill*

fut emprisonné un des premiers. Le juif *Lippmann*, commissaire général de la cour, fut détenu moins longtems que les autres, parce qu'il découvrit les trésors du Duc, de ses frères, et du général *Bismarck*. La Duchesse fut reléguée au couvent de St. Alexandre Newsky. Elle ne cessa de vomir, sur la route, un torrent d'injures contre la Princesse Anne.

Charles Bieron, commandant de Moscou, étoit sur le point de donner un grand souper par rapport à la nouvelle dignité de son frère, lorsqu'arriva le courier porteur de l'ordre de l'arrêter ainsi que plusieurs généraux. La nouvelle de la révolution arrivée à St. Pétersbourg se répandit en un instant dans Moscou. La populace brûla aussitôt sur la grande place, les effigies des deux freres disgraciés.

Le Duc régent, quinze jours avant sa chute, avoit fait arrêter André Jakoloff,
secré-

secrétaire d'état de la défunte Impératrice Anne. Ce malheureux, emprisonné dans la forteresse, y avoit enduré toutes les tortures imaginables. Il alloit recevoir le Knout, le jour que Bieron fut traîné au palais d'hiver. Anne le fit délivrer avec neuf autres personnes qui avoient déjà reçu le Knout. Elle les réhabilita tous. Mais Elisabeth étant montée sur le trône, envoya à Tobolsk sans escorte ce Jakobleff avec sa femme, parce qu'elle ressembloit singulièrement à la Régente Anne, qui d'ailleurs l'aimoit beaucoup.

La Duchesse mère prit aussitôt le titre de Grande-Duchesse et Régente, et son époux celui de Généralissime et de Lieutenant-Colonel du régiment des gardes Semenoffskoi. Elle ne trouvoit pas d'expressions assez fortes pour témoigner sa reconnoissance au Feldmaréchal. Elle dit en présence de toute la cour assemblée: " Regardez, Messieurs,

„ dans la personne du Feldmaréchal
„ comte de Munnich mon sauveur et
„ celui de tout l'Empire. „ Elle lui con-
féra en même tems la qualité de pre-
mier Ministre , ayant la préséance dans
tous les collèges , et voulut que dans les
cérémonies il marchât immédiatement
après son mari , et que sa femme eût
le pas sur toutes les autres dames de
la còur. Le Comte Ostermann fut nom-
mé grand Amiral , le Prince Zerkaskoi
Grand-Chancelier, le Comte Goloffkin
Vice-Chancelier, et le Sénateur Naris-
kin Conseiller privé actuel.

Pendant que l'on se mettoit en pos-
session des palais , des trésors et des
papiers de Bieron , il s'occupoit dans sa
prison à lire la Bible et d'autres livres
pieux, dont il soulignoit les passages qui
avoient du rapport avec sa malheureuse
situation. Il s'entretenoit volontiers avec
tous ceux qui l'approchoient , et répon-
doit franchement à toutes leurs questions.

Il ne manquoit pas d'exprimer en toute occasion son repentir de s'être écarté du respect et des égards qu'il devoit à la Grande-Duchesse Régente, crime, disoit-il, qui lui auroit mérité la mort ainsi qu'à son épouse, sans la grande indulgence de cette Princesse. Anne instruite de cette conduite, et attendrie par une lettre qu'il lui écrivit, lui envoya des cuisiniers avec d'autres domestiques, et un service d'argent. Déchu de son pouvoir et de ses brillans titres, Bieron, que l'on n'appelloit plus le Duc Bieron, chercha des consolations dans des exercices de piété qui ne les lui procurèrent pas. Sa dévotion le fit tomber dans une mélancolie qui fit craindre pour ses jours. Les Médecins que l'on lui envoya lui voyant cracher du sang, certifièrent qu'une plus longue captivité le conduiroient infailliblement au tombeau. Les grands de l'Empire assemblés rendirent un jugement qui déclaroit Ernest-Jean Bieron, ci-devant Duc de Courlande,

coupable des crimes de lèze-Majesté et de dilapidation du trésor impérial et le condamnoit à la mort. Ce jugement fut signé d'eux tous et publié le 13 janvier 1741. Anne se contenta d'avoir confisqué ses biens et de l'avoir dégradé de toutes ses dignités, et commua la peine de mort en une prison perpétuelle à *Bérezowa* en Sibirie auprès de l'Oby. Il fut transféré dans cet endroit entouré de palissades, avec toute sa famille au mois de juin. Anne lui accorda deux curés, deux valets de chambre, sept laquais pour lui, et huit autres domestiques pour sa famille. Elle lui envoya sa superbe Bibliothèque, et la plus grande partie de ses effets. Elle lui retira le service d'argent qu'elle lui avoit précédemment envoyé, et y substitua une service d'étain. Du reste il ne lui manquoit aucune des choses qui peuvent contribuer à adoucir les peines d'un exilé.

Bieron dut en grande partie son désastre aux extravagances et à l'orgueil

démessuré de sa femme. L'Impératrice Anne, qui avoit pour elle le même attachement que pour son mari, ne lui avoit pas accordé moins de bienfaits. En 1740, elle la décora du cordon de Ste. Catherine, et ajouta à cette haute faveur un don de bijoux qui s'élevoit à 30,000 roubles. Cette femme hautaine, comme sont toutes les personnes qui n'ont pas été élevées dans la grandeur, donnoit ses audiences sur un trône. Elle affectoit une popularité qui étoit d'autant plus choquante, qu'elle étoit accompagnée d'une gaucherie, qui déceloit l'obscurité de sa naissance. Au lieu de donner une de ses mains à baiser, elle les présentoit toutes deux, et s'offensoit quand on n'en baisoit qu'une. „ Vous pouvez compter, disoit-elle quelques fois, sur ma faveur et ma grande protection. Ces airs et ce langage déplaisoient grandement à tous les Russes. Quelque tems avant sa disgrâce, elle s'étoit fait faire une robe de satin cramoisi, garnie de perles pour

la valeur de 100,000 roubles. Ses autres habits étoient estimés 400,000 roubles. Elle portoit ordinairement 2,000,000 roubles en brillans. Avec cet étalage, ses domestiques mouroient de faim. Dans son exil, elle fit sa principale occupation d'expliquer le catéchisme à ses deux fils et à sa fille. Telle étoit la vie que menoit Bieron avec toute sa famille. Ses deux frères partageoient ses malheurs. La lecture continuelle qu'il faisoit de la bible, l'avoit conduit à des méditations profondes sur les misères de cette vie, dont il commença à se dégoûter. Toutes ses pensées se tournèrent vers le bonheur qu'il s'attendoit à goûter dans l'autre monde. Il se résigna à la mort qu'il souhairoit ardemment. Son exemple eut peu de poids auprès du plus jeune de ses fils, Charles, qui ne faisoit qu'épier les moyens de s'évader. Deux fois il en fit la tentative, et deux fois la sentinelle le ramena dans sa prison.

La Régente Anne crut que ceux, qui avoient contribué à son élévation, contribueroient également à la prospérité de son administration. Si elle eût réfléchi qu'en la servant avec autant d'ardeur, ils n'avoient travaillé que pour eux-mêmes, si moins aveuglée par le sentiment de sa gratitude, elle eût pu démêler leur caractère, elle ne se seroit pas abandonnée à eux avec tant de confiance, et sa famille seroit peut-être encore sur le trône. L'humeur altière des Bierons avoit révolté toute la Russie, elle n'eut pas lieu de s'applaudir de leur remplacement. La prospérité tourna la tête à la famille du premier Ministre et à celle du Baron de Mengden. Tout fléchissoit sous leurs volontés capricieuses. L'amour que les grands et le peuple avoient montré d'abord pour la Régente, se refroidit en un instant. La hauteur de Munnich leur devint bientôt insupportable; et comme il leur avoit

appris à secouer le joug des tyrans, ils formèrent dès lors le plan d'une révolution dans l'empire. La Princesse Elisabeth avoit ses espions et ses émissaires qui lui rendoient compte de la disposition des esprits. Elle attendoit que le mécontentement général atteignît un degré convenable, pour se mettre à la tête des mécontents.

Munnich, qui auroit dû n'agir que de concert avec la Régente et le Généralissime son mari, qui auroit dû employer tous ses efforts pour maintenir l'union entre tous les chefs qui avoient tramé la perte de Bieron; Munnich, non content d'indisposer la cour et la nation Russes contre lui, exerçoit le plus dur et le plus indécent despotisme contre ses supérieurs, et jettoit la zizanie entre les auteurs mêmes de la révolution. Il ne gardoit point de ménagemens avec Ostermann, qui pouvoit lui être infiniment utile par son expérience et la connoissance particulière des affaires de l'Empire.

Il avoit la témérité de décacheter ses lettres. Ostermann en porta ses plaintes au Baron Comte de *Loewenwolde*, et lui dit qu'il seroit obligé de quitter toutes ses places. *Loewenwolde* en ayant parlé à *Munnich*, celui-ci eut l'insolence de répondre : " Vous n'avez qu'à dire à ce
 „ vieux chien , que s'il se dégoûte du tra-
 „ vail , je lui ferai donner le Knout , et
 „ l'enverrai en Sibirie. „

Ostermann étoit un Ministre bien plus utile à la Régente , que le fougux *Munnich*. Il observoit attentivement toutes les démarches de la Princesse *Elisabeth*. Il se concertoit toujours avec le Généralissime dans les projets qu'il formoit , pour assurer à ce Prince et à son épouse la possession du poste éminent, où il les avoit placés. En s'occupant des moyens d'écarter la Princesse *Elisabeth* du trône, où il voyoit qu'elle aspirait, il n'en trouva pas de meilleur, que celui de la marier au frère du Généralissime,

le Duc Louis Ernest de Brunswic, que l'on auroit fait Duc de Courlande à la place de Bieron. Il mit tout en usage pour parvenir à la conclusion de ce mariage. Mais la Princesse, soit qu'elle n'eût pas de goût pour cette union, soit qu'elle découvrit la finesse d'Ostermann, rejetta opiniâtrément toutes les propositions, qui lui furent faites à ce sujet.

Munnich, qui avoit toujours eu beaucoup d'inclination pour la cour de Berlin, engagea de bonne heure la Régente, à renouveler avec cette Cour l'ancien traité d'Alliance défensive; traité qui resta à-peu-près sans effet. Car après la mort de l'Empereur Charles VI, Frédéric II ayant envahi la Silésie, Marie-Thérèse envoya le Marquis de Botta en Russie, pour demander des secours; et Munnich qui travailloit à le contremener, eut la mortification de ne pas réussir. La Régente se rendit aux raisons prépondérantes d'Ostermann, et écrivit

au Roi de Prusse, pour le presser de se désister de ses desseins. Dès lors résolue d'agir efficacement, elle chargea Ostermann, de tenir un corps de Russes prêt à marcher au premier ordre. Munich peu accoutumé à la contradiction, demanda brusquement son congé, qu'il obtint, en conservant ses pensions. Il prit la résolution de se retirer en Prusse, après que Frédéric lui eut promis d'ériger en principauté la Baronie de *Wartenberg*, qui étoit un présent de la Régente.

Aux environs de la mer glaciale on observe deux espèces d'aurore boréale. Leur apparition a lieu dans les trois derniers mois de l'année. Celle de la première est à l'Ouest-Nord-Ouest. C'est un arc transparent, d'où se détachent différentes colonnes également transparentes, et qui s'écartent peu de l'horizon, où est le principal faisceau de lumière. Sous cet arc, ce que l'on appelle communément *ciel* tout est noir. On distingue

ependant quelquefois les étoiles , malgré cette noirceur. Les habitans de ces contrées regardent cette aurore boréale comme l'avantcoureur des plus horribles tempêtes.

La seconde s'élève au nord par quelques colonnes transparentes , qui en un instant s'étendent au nord-est, s'avancent avec une vitesse incroyable, et couvrent bientôt le ciel jusqu'au Zénith. Ce mélange des plus vives couleurs est le plus beau coup d'oeil que puisse offrir la nature. Mais le coup d'oeil est suivi d'un fracas pareil à celui d'un grand feu d'artifice. La frayeur dont il frappe les bêtes sauvages et les chiens qui sont répandus dans la campagne , les renverse à terre, où ils restent immobiles, jusqu'à ce que le bruit soit passé. Cette seconde aurore boréale est au contraire un pronostic de beau tems.

Les orientaux infligent encore les mêmes peines qu'autrefois à leurs officiers

convaincus de lâcheté. Ils leur donnent des coups de canne, ou les promènent attachés à la queue d'un âne. En cas de récidive, ils leur coupent la barbe, ils leur barbouillent le visage de céruse et de vernis, et les promènent dans leurs villes, pieds nus et la tête couverte d'un bonnet de femme.

Les Ostiakes, que les Tatares appellent *Uschtaeks* se donnent à eux mêmes le nom de *Chondi*, c'est - à - dire, habitans des rives de la *Chonda* ou *Konda*, rivière dans le voisinage de laquelle ils peuvent avoir demeuré; si ce nom n'est pas plutôt corrompu de celui de *Chomis* que les Permiens se donnent. Selon toutes les apparences, ils descendent des Permiens, dont la langue a beaucoup de rapport avec la leur. Ils ont pu quitter leurs anciennes demeures vers l'an 1372, lorsque l'Evêque Etienne travailloit à la conversion de la Permie. Ils se répandirent d'abord auprès de

l'Irstich aux environs de *Démianskoï-Jam* et de *Samaroff-Jam*, puis vers la rivière d'Oby presque jusques à *Narym*. Les sauvages qui demeurent auprès de *Narym* et de la rivière de *Ket*, sont aussi appelés *Ostiakes*. Ils sont bien différens des premiers. Ils parlent une autre langue. C'est plutôt une colonie de *Samoyèdes*. *Ostiake*, ou *Uschtaeck*, signifie, chez les *Tatares*, étranger.

Les Russes et les Sibiriens, séchent leurs grains en gerbe au haut d'un tuyau par lequel sort la chaleur du feu qu'ils allument exprès dans leurs *owins* ou chaumières. On délivre aux paysans, des magasins de la couronne, huit pouds de semences par *désaetina* ou mesure de 2400 toises de terre quarrées. Quand l'année est bonne, ils sont obligés de rendre à la couronne 96 pouds.

La pellisse, que les *Samoyèdes* portent, et qu'ils appellent *parka*, est une

espèce de sac, qui leur enveloppe la tête, et tombe au dessous du genou. Le poil est en dedans. Quelques uns d'entre eux ont des gants aubout des manches, ou les manches sont assez longues pour couvrir les mains. Dans les grands froids, ils en mettent deux.

Les *Buraettes* ou *Bratzkis* ont une fête qui est la bénédiction des chevaux. Un prêtre prononce quelques paroles sur chaque cheval qu'on lui amène, lui donne un léger coup de sa main, et le laisse courir librement. De ce moment l'animal ainsi béni jouit de la plus entière liberté et personne n'oseroit le monter. Lorsque son maître vient à mourir, on le tue, et les prêtres et la famille du défunt le mangent. On bénit de préférence les chevaux blancs, parce que ce peuple aime singulièrement cette couleur. La cérémonie a lieu avant-midi, mais non pas toujours le 9 Mai, comme

le rapporte Rubriquis. (13) La fixation du jour dépend des prêtres.

Le Pont-Euxin s'appelloit anciennement pont *axenas*, c. à d. mer qui ne supporte pas les étrangers. Il a dû porter ce nom aussi long-tems que les sauvages qui en habitoient les bords ne voulurent faire aucun commerce avec les Grecs, ni avoir avec eux aucune espèce de relation. Mais quelques colonies grecques, qui vinrent s'établir aux environs et faire un trafic assez lucratif, changèrent le nom de cette mer en celui de Pont-Euxin, qui signifie absolument le contraire d'*axenas*. Les Turcs l'appellent *Kara-Denghis*. Kara veut dire chez eux, furieux, noir etc. c'est l'épithète qu'ils donnent ordinairement aux forêts épaisses, aux fleuves rapides et aux montagnes élevées ou escarpées. Ce qui cause les violentes et dangereuses tempêtes de la mer noire, est d'abord son lit étroit ;
ensuite

(13) V. Rubriquis voyage en Tatarie chap. XLVII.

ensuite le défaut d'issue, car il ne faut pas regarder comme une issue l'ouverture du Bosphore. Au moindre vent les flots se gonflent, et battent les vaisseaux avec plus de force et à coups plus pressés que sur toute autre mer. Enfin, la plupart des rades ne sont point abritées. Elles offrent plus de périls que la pleine mer.

En Pologne, en Ukraine, en Sibirie et dans la pays des Cosaques se trouve le petit oiseau nommé *Remes*, qui est un peu plus mince et plus long que le canarie; il a le dos gris, et le ventre d'un verd entremêlé de jaune. Il fait son nid auprès des rivières, et l'attache ordinairement à une branche de saule pleureur. Ce nid ressemble parfaitement en mignature à une cornemuse. Il est long d'un pied environ, sur un diamètre de deux pouces. L'ingrédient principal qui le compose est la semence laineuse d'une espèce d'anémone sauvage à fleurs simples et blanches. L'oiseau entre par le

col étroit du nid, et dépose ses oeufs dans le ventre qui le termine. Il y est garanti de l'intempérie de toutes les saisons. Le vent le plus violent ne fait que l'agiter avec la branche et ne l'en détache jamais. Les marchands Russes achètent en Sibirie tous les nids de cette espèce qu'ils peuvent rencontrer. Ils en font des chaussons, qui sont aussi chauds que doux au tact, ils les hâchent et les mêlent avec l'avoine de leurs chevaux, enfin ils s'en servent avec succès en guise de cataplasme, pour le mal de dents et les fluxions à la tête. *Cajetanus monti* donne au Remes le nom de *pendulinus*, et *Titius* celui de *parus minimus*.

Les Odnodworzis (14) de l'Ukraine étoient originairement, comme les Cosaques, une milice frontière de la Rus-

(14) C'est-à-dire gens qui ne possèdent qu'une seule chaumière.

sie. Avant que Pierre I^{er} eût divisé son empire en Gouvernemens, leur territoire formoit une petite République militaire, partagée en Wojéwodies, en *Tysetznikis* et *Sotnikis*, ou assemblées de 1000 et 100 hommes, subordonnées à l'autorité du Wojéwode de Bielgorod. On les a compris dans les Gouvernemens de *Bielgorod* et de *Woronesch*. Ils couvrent aujourd'hui les lignes de l'Ukraine avec seize régimens de cavalerie et de milice réglée du pays, et quatre régimens d'infanterie, chacun de mille hommes. Chaque bataillon a sa Slabode (15) particulière. Les Slabodes sont près des lignes. Deux bataillons gardent une forteresse munie de toutes les provisions de guerre.

Strelzis, que nous appelons plus communément Strélitz (archers), c'est le nom d'une milice permanente, introduite par Iwan Basilowitsch. Elle servoit à pied.

(15) Village ou habitation.

Jusqu'à l'époque de sa création, les armées Russes n'étoient presque composées que de gens de cheval, qui ne servoient que le tems que la guerre duroit. Les Strelzis étoient ce que nous appelons proprement des troupes d'infanterie. Pierre I^{er}, après être parvenu, non sans peine, à casser cette redoutable troupe, lui substitua une milice qu'il fit exercer à l'Européenne.

On a vu plus haut de quelle manière chaque prince ou district de Russie contribuoit à la formation de l'armée en tems de guerre. Lorsque tous les princes étoient d'accord entr'eux, ce qui étoit extrêmement rare, et réunissoient leurs forces contre l'ennemi commun extérieur, voici quel étoit l'état de l'armée Russe :

I^{er}. Camp, composé de la première Noblesse à cheval, avec ses serfs
120,000 hommes

Infanterie 60,000 —

II. Camp. Cavalerie 30,000 —

Infanterie	20,000 hommes
III. Camp. Cavalerie	25,000
Tatares d'Astracan à cheval	15,000
Infanterie	23,000
IV. Camp. Tatares	45,000
Kalmaks à cheval	24,000
Cosaques du Don et du Jaïk	25,000
Cosaques Saporoviens	54,000
Total	441,000

Les Cosaques Saporoviens possédoient les îles du Dnieper depuis *Kelshin* jusques en-deçà de *Kammenoi-Sadon*. Ils se répandirent quelquefois jusqu'à *Kisi-Kermen*. Ils occupoient encore tout le territoire qui s'étend de *Sinie-Wody*, le long du *Bog* jusqu'à l'*Ingul* (16) et l'*Ingulez* (17). Ils avoient trois villes : *Garl*,

(16) Rivière qui se jette dans le Bog.

(17) Rivière qui se jette dans le Dnieper auprès de *Kisi-Kermen*.

auprès du Bog, au-delà de *Sinie-Wody*; *Samara*, à l'embouchure de la rivière du même nom, et *Seez* ou vieille *Seez* ou *Staraja-Seez*, située dans une des îles du Dnieper. Les Polonois avoient en outre construit la forteresse de *Kudak*, à 16 Werstes de *Samara*, auprès des cataractes et à l'ouest du Dnieper. Après la paix de *Carlowitsch* en 1701 les Russes avoient bâti celle de *Kammenoi-Sadon*, à peu de distance de l'embouchure de *Konskaja-Wody*, à 3 ou 4 Werstes de *Staraja-Seez*. Toutes les deux furent bâties dans le dessein de contenir les *Saporo-viens*, et de tenir en respect les Turcs et les Tatars, qui ont souvent infesté ces contrées. De la ville de *Gart* il ne reste que l'église, que les Cosaques des environs fréquentoient beaucoup en tems de paix. (Lorsque la guerre survenoit, ils se retiroient dans l'intérieur ou à l'autre extrémité de leur territoire). *Kudak* a été ruiné par les Cosaques eux-mêmes lors de la révolte de *Chmelniczki*, dans

le siècle dernier. On n'en voit plus aujourd'hui que la fortification qui est un carré assez régulier. Staraja ou l'ancienne Seez a été entièrement détruit par les Russes après la bataille de Pultawa (1709). *Novaja* ou la nouvelle Seez, située dans une île du Dnieper, à quelques Werstes au-dessus de celles d'*Osipra* et de *Podpolna*, étoit un gros village ou la quatrième ville des Saporogues qui y avoient une église et un grand magasin qui appartenoit à la communauté. A peine découvre-t-on quelques traces de trente-huit autres habitations dispersées.

Un pays qui fournit en abondance à toutes les puissances maritimes tous les matériaux nécessaires à la construction des vaisseaux, devrait avoir la marine la plus respectable. Ce pays est la Russie. Elle trouve à la proximité de ses ports tous les matériaux de l'architecture navale, à l'exception du bois de chêne que l'on apporte de Casan et d'Astrakan.

Mais les Russes ne savent pas user de leurs avantages. Le bois qu'ils employent à la construction, ils ne le laissent point flotter à l'avance dans la mer pendant quelques années, précaution que l'on prend dans tous les ports Européens, qui endurecit le bois et rend la fabrication plus solide. La nature contribue encore à abrégier la durée du service des vaisseaux Russes, dont la plus grande partie reste presque continuellement dans l'eau douce, et les chênes de Casan et d'Astrakan sont extrêmement tendres et poreux. De toutes ces causes, il résulte qu'un vaisseau Russe, en moins de quinze ans, est hors d'état de servir; il est rare qu'un vaisseau neuf ne soit, au bout de quatre ans, envoyé à Archangel, pour y recevoir un radoub.

On a fait une tentative, pour prolonger un peu plus la durée des bâtimens Russes, on a construit à Cronstadt un grand abri fermé avec des écluses, à l'imitation de celles de Brest et de Ports-

mouth, avec cette différence que dans ces deux endroits le reflux ferme les écluses, au lieu qu'à Cronstadt il faut pomper. Aujourd'hui l'on employe à cet usage une pompe à feu.

Les charpentiers Russes n'entendent pas encore bien la coupe des vaisseaux. La plupart de ceux qu'ils construisent ont un fort balancement, et généralement ne valent rien.

Comme la Russie a peu de navigation, elle manque de marins exercés. Il faut voir lancer, il faut en faire son séjour habituel, pour vaincre certaines répugnances et la difficulté de monter au haut d'un mât au fort de la tempête. En un mot, il faudroit faire plusieurs campagnes pour se mettre au niveau de ceux dont la vie n'est, pour ainsi dire, qu'une campagne perpétuelle.

Sans les pilotes et les Officiers étrangers, la marine Russe ne seroit pas redoutable. On croit suppléer à la pratique par une savante théorie. Vieille erreur!

ces examens fréquens en présence des Amiraux ne sont qu'un ridicule passe-tems. Des thèses maritimes ne formeront jamais un marin. Toute la science du candidat, qui a appris ses cahiers par coeur, comme un religieux les pseaumes de David, échouera en entrant dans un navire.

Avant Pierre I^{er} la Russie n'avoit pas encore eu de marine. (Car il ne faut pas regarder comme une création les essais d'Alexis Michailowitsch, qui n'eurent aucun succès.) Le fils d'Alexis, qui en est le véritable fondateur, l'avoit portée jusqu'à trente vaisseaux de ligne, dont un de 114 canons, sans les frégates.

La première flotte Russe fit son apparition à *Woronesch*, et passa dans la mer noire. Mais le fatal traité du Pruth a fait abandonner entièrement ce chantier, où d'ailleurs les vaisseaux pourrissoient.

La Baltique et la mer du Nord furent les théâtres des évolutions d'une seconde

flotte. Depuis cette époque les forces maritimes et leur emploi ont varié. D'abord on n'eut autre dessein que de soutenir les expéditions faites avec des galères sur la Baltique. L'Impératrice actuelle a envoyé des escadres dans l'Archipel, où elles ont eu de glorieux succès. Celui du combat de *Tschesme* est dû principalement au C^{mt}e Alexis Orloff. Tout le Conseil étant d'avis de ne pas hazarder une bataille contre les Turcs : "Messieurs, dit Orloff, si les vaisseaux Russes viennent à sauter dans cette action, l'Impératrice est assez riche pour en faire reconstruire autant et plus." Ce conseil prévalut, et procura à la marine Russe une prépondérance sur ses voisins, qu'elle a conservée.

Le nombre des vaisseaux de ligne Russes approche présentement de cinquante, sans les frégates et les galères. Les chantiers sont à Pétersbourg, Réval, Archangel et sur la mer noire.

Le Grand-Duc est le premier Amiral.

Il a sous lui, outre d'autres Amiraux, des Vice-Amiraux et des Chefs-d'Escadre, dont peu sont en fonction. Il y a trois classes de Capitaines. Ceux de la première ont rang de Brigadiers. Tous ces officiers ont des appointemens fixes et proportionnels à leur grade. Un Officier de marine qui passe dans le service de terre, est avancé de deux grades.

Tout décele la partialité de Pierre I^{er} en faveur de la marine. Les matelots ont plus de vivres que les soldats et une double paye.

Les appointemens des Officiers, et la solde des troupes en général sont fort médiocres en Russie.

Un Feld-Maréchal touche annuellement 7,000 Roubles.

Un Général en Chef 3,000 —

Un Lieutenant-Général 2,000 —

Un Général-Major . 1,200 —

Un Colonel . . . 600 —

Un Lieutenant-Colonel	450	Roubles.
Un Major	300	—
Un Capitaine	180	—
Un Lieutenant	150	—
Un Enseigne	120	—

Les Officiers jouissent de quelques autres avantages, tels que l'entretien de quelques domestiques, la fourniture gratuite de fourages, et une augmentation d'appointemens, quand ils sont hors du pays, tout cela proportionnellement au grade. Le Colonel est de tous les Officiers celui qui a le plus grand bénéfice. Indépendamment de certains droits casuels qu'il fait percevoir sur son régiment. Il est obligé d'entretenir pour le service du régiment un certain nombre de chevaux, qui est toujours complet à la guerre; mais en tems de paix il n'est pas surveillé, et il embourse le montant des sommes qui sont destinées à l'achat des fourages etc.

Le soldat Russe a par année six roubles, trois tonnes de farine, cinq si-

zièmes de tonne de grain, 44 livres de sel, et son habillement complet.

Pierre I^{er} ayant pris, d'après le conseil du Général Czernischeff, la résolution de former dans ses états des armées permanentes, qui remplaceroient cette horde de nobles qui venoient avec leurs serfs lui offrir un service momentané, et de lever le cadastre-général de son empire, (ce que l'on appelle le *Poduschnoi-oklad*,) pour imposer ensuite chaque tête à 70 copèques, (c'étoit la moindre taxe,) on fit le dénombrement de l'empire dont voici le tableau.

Gouvernemens.	Villes.	Maisons de bour- geois.	Maisons de paysans.
<i>Moscou</i>	39	17301	236672
<i>Pétersbourg</i>	28	8324	132652
<i>Kiow</i>	56	1864	25816
<i>Archangel</i>	20	4302	92298
<i>Riga et Smolensk</i>	17	1771	42555
<i>Azoff et Woronesch</i>	17	958	40700
<i>Sibirie</i>	30	3740	36157
<i>Kasan</i>	54	2545	20571
<i>Nischegorod</i>	40	3694	78562
Total	271	44499	705980

Ainsi, sans compter les villes où l'on peut lever en un jour une armée considérable, non plus que les Tatares, les Kalmaks, les Cosaques etc. qui forment des corps à part, la Russie, en demandant un homme par chaque dizaine de maisons de paysans, va se procurer une milice de 70,600 hommes. A la fin d'une campagne on se hâte de faire venir les recrues à St.-Petersbourg, et l'on emploie le tems qui s'écoule jusques à la campagne suivante, à leur apprendre les manoeuvres.

Voici avec quelques détails, l'état militaire actuel de la Russie.

Par une liste des régimens, publiée en 1778, les troupes de terre réglées et autres, composoient un corps de 389,878 hommes. Dans ce nombre n'étoient point compris quelques régimens nouveaux, ni 60 à 80,000 hommes qui pouvoient former les quatre régimens des Gardes, la Land-Milice, la Garde des Chevaliers,

le noble Corps des Cadets de terre, l'état des Généraux et plusieurs Officiers de l'état-major, tant auprès de l'armée qu'auprès des Gardes (18), les Officiers et Soldats de la Police, et ceux attachés aux Gouvernemens et aux Chancelleries. Comme ces différens corps sont toujours complets, la Russie peut au premier signal faire marcher 460,000 hommes du service de terre. C'est une armée invincible, pourvu qu'elle ait un bon commandant. Quand on réfléchit que cette espèce d'hommes est infatigable, qu'elle peut se passer de pain, et qu'elle trouve toujours sa nourriture dans les champs, qu'une grande rivière sans pont ne l'arrête pas, qu'un prêtre, en lui annonçant que c'est la volonté de Dieu qu'elle se sacrifie, en la bénissant et en la communiant, va la remplir d'une intrépidité à toute épreuve; doit-on s'étonner que

17,000

(18) Il y a quelques années, on comptoit jusqu'à 500 Majors surnuméraires.

17,000 Russes, le reste d'une armée de 40,000 hommes, dans l'avant-dernière guerre, une armée de Turcs qui étoit triple.

Ces 4 régimens des Gardes, qui ne font point partie de l'armée proprement dite, composés des plus beaux hommes de la Russie, sont complétés de tems en tems avec l'élite de l'armée. Le premier, qui est un régiment de cavalerie, est appelé Garde à cheval. Les noms des trois autres sont Préobaschenskoï, Semenowskoï, et Ismailowskoï. Ils forment 10,000 hommes d'infanterie, les deux derniers n'en ont chacun que 3,000. Préobaschenskoï a deux compagnies de grenadiers, seize de mousquetaires, chacune de 144 hommes, une de bombardiers et une de cadets. Ces cadets sont des fils de soldats que l'on instruit, ils ont leurs Officiers pris dans leur sein. Semenowskoï et Ismailowskoï ont chacun une compagnie de grenadiers et douze de mousquetaires. Celui-ci a en-outre une compagnie

de chasseurs et une de cadets; l'autre n'a que 60 à 70 chasseurs et point de cadets, mais seulement une école pour les enfans de soldats. Dans ces trois régimens, surtout dans le premier, est compris un grand nombre de Bas-Officiers surnuméraires qui n'y sont qu'inscrits, et qui ont un congé pour aller faire quelques études dans le sein de leurs familles.

L'Impératrice est Colonel de tous ces régimens des Gardes. Celui qui commande sous elle est ordinairement un Général d'une des premières maisons de l'empire. Il a la qualité de Lieutenant-Colonel. Il y a souvent deux Lieutenans-Colonels; Elisabeth en a eu jusques à quatre. Les Officiers de bonne famille ont l'honneur de manger à la table de l'Impératrice le jour de l'anniversaire de la création du régiment.

Les Lieutenans-Colonels, le premier et le second Major sont ordinairement pris parmi les Généraux. Les Officiers et Bas-Officiers sont plus avancés que

ceux du même grade dans l'armée. Un Capitaine des Gardes a rang de Colonel à l'armée, ou prend son congé avec le brevet de Brigadier : un sergent a le rang de Lieutenant, etc.

Chaque compagnie des Gardes soit à cheval, soit à pied, a cinq Officiers, savoir : deux Capitaines, deux Lieutenans et un Enseigne ou un Cornette. Celles d'Infanterie ont toujours chacune six sergens. Ce nombre est nécessaire à cause des congés, des voyages, des différentes commissions dont on les charge, et du service à la cour. La porte de l'audience de l'Impératrice est toujours gardée par deux sergens et un troisième qui leur est adjoint. Ils montent la garde pendant quatre heures. Leurs uniformes sont extrêmement brillans.

Les Gardes obligées de résider perpétuellement dans la capitale, où leurs dépenses sont nécessairement plus considérables, touchent de plus forts appointemens que l'armée.

Cavalerie :

Le 1 ^{er} Capitaine a près de	800 roubles.
Le 2 ^d Capitaine a . . .	500 —
Un Cornette . . .	350 —
Un Soldat, outre ce qu'il re- çoit le jour de sa fête	21 —

Infanterie :

Un Capitaine . . .	560 —
Un Enseigne seulement	180 —
Un Sergent . . .	96 —
s'il veut acheter lui-même son uniforme . . .	120 —
Un Caporal, à-peu-près	36 —
Les vieux Soldats ont, outre leurs provisions de bou- che, leur quartier, leur bois et leur chandelle, .	22 $\frac{1}{2}$ —
Les jeunes . . .	12 $\frac{1}{2}$ —

L'infanterie et la cavalerie ont un service à faire dans les palais d'été et d'hiver, et dans toutes les maisons de plaisance de Sa Majesté. Dans le régiment de Préobaschenskoï on est de service

de quatre jours l'un. Dans les deux autres régimens d'infanterie qui sont moins nombreux, on l'est de trois. La Garde à cheval fait son service à pied, excepté quand l'impératrice habite son palais d'été. Sous le regne d'Elisabeth tout le service se faisoit à cheval. Sous celui d'Anne, Munnich emmena à la guerre contre les Turcs quelques compagnies prises de chaque régiment, et les exposa au plus grand feu devant Oczakoff. La plupart y trouvèrent leur tombeau. Depuis cette époque, les Gardes n'ont pas fait d'autre service que celui de la Cour.

La Garde des chevaliers est un corps peu nombreux, mais qui jouit de beaucoup de considération. Ce n'est qu'une seule compagnie, mais une compagnie d'Officiers. Cette Garde a été créée par l'Impératrice actuelle pour remplacer la *Leib-Compagnie* qu'elle a reformée. (Elisabeth avoit formé ce dernier corps de la compagnie de Gardes qui lui rendit de si grands services, lorsqu'elle s'em-

para du trône, et s'en étoit nommée elle-même Capitaine.) Le Grand-Maître d'artillerie, Prince Orloff, a été le chef de cette Garde de chevaliers. Deux Lieutenans-Colonels et deux Majors en sont aujourd'hui Caporaux. Elle consiste en soixante hommes dont les moins qualifiés ont le rang et les appointemens de Lieutenant. L'Impératrice leur fournit encore quelques sommes pour la dépense de leur table. Ils sont tous distingués par une haute stature, et issus de familles nobles. Ce dernier point a souffert quelquesfois un petit nombre d'exceptions. Leur uniforme journalière est un habit bleu à paremens rouges, veste et culotte jaunes, un chapeau orné de larges galons et de plumes noires, (les Officiers, ainsi que les Généraux, portent des plumes blanches), une veste de dessus de drap rouge, à deux tours de galons. Ils portent le double aigle sur la poitrine et par derrière. L'uniforme de parade est d'une magnificence et d'une

beauté éblouissantes. Colet écarlate, veste de dessus de velour bleu, presque toute couverte de galons et d'écussons d'argent, attachés avec des chaînons du même métal, un casque surmonté de grandes plumes. Les vestes de dessus des Officiers sont enjolivées de brillans. C'est la Couronne qui fait les frais de ces uniformes. Ils n'ont monté qu'une seule fois à cheval la garde en habit de parade. Voici l'ordre de leur service : douze de ces chevaliers, ayant à leur tête un Caporal, vont à la cour (en carrosse, car tous ont équipage). Deux d'entre eux montent la garde dans la salle d'audience devant l'appartement où est le trône, armés de carabines, et ont la liberté de s'asseoir. Quand l'Impératrice se présente ou se retire, ils sont admis à l'honneur de lui baiser la main ; lorsqu'elle fait une partie dans l'appartement du trône, ils y entrent et ne cèdent le pas qu'à la famille Impériale. Ils sont relevés de leur garde de trois heures en trois heures.

La création des Gardes-du-corps Hussards et Cosaques est nouvelle. Ils forment chacun un escadron. Les Hussards accompagnent la voiture de l'Impératrice jusques à la première station, hors de la ville. Là ils sont relevés par les Cosaques, au retour chacun fait le même chemin. Douze hommes de chacun de ces deux corps sont toujours prêts pour ce service. Tous deux sont bien montés. Les Hussards ont des manteaux verts, des vestes rouges, des galons et des housses d'argent et des bonnets d'ours. Ils reçoivent une paye double de celle de l'armée. Les Cosaques sont armés de piques.

Le corps des *Jeunes Nobles* a été substitué par l'Impératrice actuelle au noble *Corps des Cadets*, à qui on faisoit faire un cours d'étude de toutes les parties de l'art militaire : après quoi, on les envoyoit en qualité d'Officiers à l'armée. Aujourd'hui les jeunes Nobles apprennent l'alphabet, et successivement les plus hautes sciences. Ils jouissent de

beaucoup de liberté dans leur maison d'éducation : mais une fois qu'ils y sont entrés, leurs parens perdent tous leurs droits sur eux, même celui de les voir autrement que dans les séances publiques, qui se tiennent quelquefois les dimanches. Une des règles de cette maison est d'épargner aux enfans ces punitions douloureuses dont on use dans quelques écoles de l'Europe, comme dans les retraites de forçats. En général, l'Emile de J. J. Rousseau paroît avoir servi de modèle à cette institution. Les études y durent quinze années.

La division du Grand-Maître d'Artillerie, que l'on appelle communément l'Artillerie, est composée des corps suivans :

1 régiment de bombardiers 2310 hommes

2 régimens de canoniers, cha-

cun de 2497 . . . 4994 —

2 régimens de fusiliers, cha-

cun de 2497 . . . 4994 —

Les Ingénieurs . . . 1065 —

1 compagnie de mineurs	296 hommes
1 compagnie de pioniers	245 —
Le corps d'artillerie et école réunis	423 —
Les pontons employent	798 —
Le service des chevaux	3823 —
Les ateliers de St. Péters- bourg et de Moscou	83 —
Il faut compter encore pour Pétersbourg	286 —
Dans toutes les garnisons	8376 —
Dans les arsenaux	1168 —
Total de l'Artillerie, sans y comprendre les Officiers	29061 —

Dans ce nombre ne sont point compris également les Cadets du corps de l'Artillerie, ni les jeunes gens de l'école d'Artillerie. Les Cadets sont des enfans nobles ou des fils d'Officiers. Quand ils sont en pied, ils sont défrayés de tout, et n'ont que leurs domestiques à payer. Jusques-là ils payent 44 roubles pour leur nourriture. On leur donne toujours le logement et l'instruction gratuitement. Les jeunes gens inscrits dans les ré-

gimens d'Artillerie (et c'est que l'on appelle proprement l'école d'Artillerie,) jouissent d'une pareille instruction gratuite.

La cavalerie Russe a subi beaucoup de changemens, pour l'uniforme, le nombre et la composition des régimens. 6 régimens de grenadiers à cheval avoient été convertis en carabiniers.

1°. D'après la liste publiée en 1778, cinq régimens de cuirassiers, chacun de 1125 hommes ou de 6 escadrons, ont remplacé les six qui étoient de 5 escadrons, un des six ayant été réparti entre les cinq autres. Total . . . , 5,625 hommes

2°. Neuf régimens de carabiniers formés avec les ci-devant dragons qui furent réformés en 1762, chacun est composé de 6 escadrons ou de 1125 hommes. 10,125

Les grenadiers à cheval sont aussi réformés. Il y avoit anciennement un plus grand nombre de régimens de carabiniers.

3°. Huit régimens de dragons,

chacun de 6 escadrons ou de 1872 hommes
hommes, avant l'année 1762 il y
en avoit vingt. La plus grande par-
tie fut ensuite transformée en ca-
rabiniers, de sorte qu'il n'en res-
toit plus que huit. On en a recréé
deux avec quelques bataillons en
garnison dans le gouvernement
d'Orenbourg 14,976

Depuis peu on a formé à Casan
un régiment de dragons légers.

4°. Dix-neuf régimens de hus-
sards, dont dix de 1032 hommes
chacun; trois d'entr'eux sont ap-
pelés *Kompaneiskij Polki*, ou ré-
gimens de frères, et ont leurs
quartiers en Ukraine. Les neuf au-
tres ne sont que de 744 hommes 17,016

La liste de 1778 ne porte que
dix-neuf régimens de hussards,
mais vers l'année 1780, après la
conclusion de la paix avec les
Turcs, on en a formé encore quel-
ques autres avec des piquiers.

5°. Sept régimens de piquiers

dont six de 618 hommes chacun, hommes
et le septième de 541. Total d'a-
près la liste de 1778 . . . 4,249

L'état de 1779 ne fait plus men-
tion que de trois régimens de pi-
quiers. Les autres ont pris l'uni-
forme de Hussards. On les range
dans la classe des troupes légères.
Ils sont armés de carabines cour-
tes, de pistolets, de sabres et de
piques. Ils se sont rendus fameux
dans l'antépénultième guerre de
Turquie.

Ainsi la cavalerie réglée, sans
compter deux régimens de nou-
velle création, est de . . . 51,991

Après les troupes réglées qui appar-
tiennent à la cavalerie, il faut ajouter :

24,976 hommes des Cosaques du
Don,

9,932 — d'Orenbourg,

4,340 — d'Astrakan,

7,153 — de Tobolsk et

2,400 — Associés,

Total 48,801 — non compris ceux

qui sont chargés de défendre leurs propres habitations contre les incursions des peuples barbares, ou de couvrir d'autres frontières, ou de marcher à des expéditions particulières, lesquels pourroient doubler ce nombre de 48,801.

L'infanterie Russe a été aussi augmentée depuis peu. La même liste de 1778 contient :

1 ^o . Quatre régimens de gre-	hommes
nadiers de 2070 hommes .	8,280

2 ^o . Soixante-trois régimens de	.
<i>mousquetaires</i> de 1869 hommes	117,747

Ils ont chacun 2 compagnies de grenadiers. L'état de 1779 compte 65 régimens au lieu de 63. Total

63. Total	3,792
---------------------	-------

On en a depuis formé 6 autres avec des bataillons en garnison tant dans le gouvernement d'Orenbourg qu'à Azoff, de sorte qu'ils sont aujourd'hui portés à soixante-onze. Total

3 ^o . Six bataillons de chasseurs	
de 990 hommes	5,910

4°. Sept bataillons d'infanterie hommes
de 699 hommes 4,893

5°. Les bataillons en garnison
dans les villes 87,779

6°. Les soldats employés aux
mines, jardins etc., et leurs en-
fans entretenus dans des écoles
aux dépens de la couronne . . 34,687

La *Land-Milice*, qui n'est point com-
prise dans la liste de 1778, consiste,
suivant un état de 1763, en 26 régimens
tant de cavalerie que d'infanterie, qui
donnent 26,598 hommes.

L'armée Russe, quoique la plus nom-
breuse de l'Europe, est entretenue à
moins de frais que celles des puissances
moyennes. Il n'en coûte rien pour la
recruter; aucun soldat Européen n'est
aussi sobre, et ne reçoit une aussi foible
paye qu'en Russie. Il est vrai que le ter-
ritoire de Russie fournit aux troupes
tout ce dont elles ont besoin en tems
de guerre, comme pendant la paix. En
1763 les appointemens des Généraux et

des Officiers des troupes d'infanterie faisoient un objet de 3,277,819 rouble. 66 copékes, non compris les uniformes, les armes, les munitions, les provisions, chevaux, artillerie. En 1778, la paye des soldats, les uniformes, les munitions, les provisions, chevaux, etc., non compris les appointemens des Officiers, montoient à 5,460,280 roubles 21 copékes. Aujourd'hui l'entretien des troupes Russes peut être évalué à 9,000,000 roubles, et les provisions à 2,300,000 roubles. En certaines contrées de cet empire immense, telles que l'Ukraine, les provisions sont à très-bon compte; dans d'autres, comme en Livonie, les sujets sont obligés d'en fournir en nature à la Couronne. Dans quelques autres, comme à Ste. Elisabeth, on assigne des terres aux troupes.

Les Généraux et les Officiers reçoivent proportionnellement à leur grade, une somme fixe et particulière pour leur ration et leurs domestiques. Ce qu'on appelle leur ration étoit autrefois uniformément

mément de 90 copékes que l'on payoit par parties pendant les six mois de l'année que l'on supposoit être employés au service, les six autres étoient à la charge de l'Officier. Cathérine II a jugé de ne les plus payer par semestre, mais pour toute l'année, et pendant la paix comme en tems de guerre. Elle a porté ce surcroît d'appointemens à 12 roubles. A l'égard des domestiques, ce sont des soldats de recrue dont les Officiers font des cochers, des palefreniers, des cuisiniers, etc. Quoique l'Officier ait ses serfs qu'il amène quelquefois avec lui, il ne laisse pas de recevoir la provision annuelle de son denschik, qui est de 10 roubles 25 copékes. Les Bas-Officiers n'ont pas de denschik. La totalité des appointemens des Officiers est payée en trois termes dans l'année. La provision des soldats se paye aussi en trois termes.

Le soldat Russe fait ordinairement 30 werstes par jour, et se repose le troisième jour. Cela fait en trois jours 60 werstes.

Sa marche est quelquefois de 40 werstes et plus, malgré le lourd fardeau qu'il porte. Un régiment a ordinairement des vivres pour dix jours. Les soldats en portent eux-mêmes pour quatre; le surplus est chargé sur des chariots. Dans l'antépénultième guerre contre les Turcs, l'armée en étoit fournie pour trente jours; des chevaux et des boeufs portoient cette provision. Jamais l'armée n'a besoin de boulangers de campagne. Dans les marches on se fait précéder de quelques soldats, qui, sous la conduite d'un Officier, vont faire du pain.

En Russie il n'y a pas de Ministre de guerre, mais un Collège divisé en plusieurs départemens, et composé de membres perpétuels et de membres amovibles. Les membres perpétuels sont le Président, place toujours remplie par un Feld-Maréchal; le Vice-Président, qui est ordinairement un Général en chef, et fait les fonctions du Président en son absence; un Général-Lieutenant,

et un Général-Major. La charge de Secrétaire est toujours conférée à un Colonel. Ce Collège, comme tous les autres, a un Procureur-général. Les membres amovibles sont un Général-Lieutenant et un Général-Major, qui prennent séance pendant un an ou deux, suivant le bon plaisir de Sa Majesté. Ce sont des espèces de Conseillers-rapporteurs, qui ne font guère que rendre compte de l'état de l'armée. Sur ce rapport le Collège donne ses ordres par rapport aux divisions, à la marche et au séjour des régimens, au départ et au changement des Généraux, aux Conseils de guerre, aux pensions et congés, et à l'avancement des Officiers, qui a cependant besoin de la confirmation de l'Impératrice. Celui des Bas-Officiers dépend en dernier ressort du Collège. Dans le moindre cas le Commandant d'une division, qui a rassemblé un Conseil de guerre, doit envoyer la procédure au Collège, qui, lorsqu'il la trouve irrégulière, condamne les

juges à une amende que l'on retient sur leurs appointemens. De ce Collège dépendent les départemens 1°. du Grand-Maître de l'Artillerie, poste important, qui est toujours confié à un Général en chef; 2°. du Commissariat de la guerre, chargé du prêt des troupes, des munitions et de l'habillement; 3°. de l'administration concernant les vivres, les fourages, les constructions de magasins, et la vente de ce qui n'est pas consumé; des fabriques d'armes. A l'égard des changemens de conséquence dans la composition de l'armée, le Collège en fait le rapport au Souverain, qui nomme ordinairement alors une commission. Les plans pour la conduite d'une guerre sont arrêtés dans le Conseil Impérial. Lorsque l'armée a besoin d'un prêtre, elle en fait la demande au Synode. Si ce prêtre commet quelque faute grave, on le renvoye au Synode ou à l'Evêque, pour instruire l'affaire et punir le délinquant. La demande que l'on a à faire d'un prê-

tre protestant, est adressée au Collège de justice, établi pour l'expédition des affaires de la Livonie, de l'Estonie et de la Finlande. Chaque régiment est obligé d'envoyer ses comptes au Collège de Révision, chargé d'examiner les comptes de tout l'Empire. Le Collège de médecine envoie des Médecins et des Chirurgiens à l'armée, à la requisition du Collège de la guerre. Si quelqu'un d'eux manque à son devoir, le régiment ou la division peut faire l'information dans un Conseil de guerre, mais il n'appartient qu'au Collège de médecine d'infliger la peine. La Chancellerie du Collège de médecine est chargée de l'envoi des drogues à l'armée, et de lever les sommes nécessaires à leur achat.

L'armée Russe est distribuée en Divisions, qui prennent les noms des Gouvernemens dans lesquels elles sont réparties. Chacune est commandée par un Feld-Maréchal ou un Général en chef.

Elles diffèrent beaucoup entr'elles pour le nombre des régimens qui les composent. Quelques régimens reviennent quelquefois à St. Pétersbourg, pour monter la garde, d'autres sont commandés en Pologne. Voici les quartiers des Divisions en tems de paix, telles du moins qu'elles étoient en 1779. (Les changemens qui sont venus depuis, ont été indiqués plus haut).

1^{re}. DIVISION,

nommée de St. Pétersbourg.

Feld-Maréchal-Général, Comte Cyrille
Grégoriewitsch Rasumoffsky, Chef.

Infanterie :

Régimens	{	des grenadiers du	
		corps	à Nowoi-Ladoga
		de Narva	à Narva.
		d'Archangelgorod	à Perchoff.

Cavalerie :

Régimens	{	cuirassiers, le No-	
		wotroizkien	à Stara-Russ.
		carabiniers, le Nar-	
		gapolien	à Agdoff.

Régms. { le Rigien (de Riga) à *Welikoluk* et
 Toropez.
 un régiment de hussards, alterna-
 tivement.

II. DIVISION,

la Livonienne.

Feld-Maréchal-Général, Prince Alexan-
 dre Michailowitsch Galitzin, Chef.

Infanterie :

Régms. { de Naschebourg à *Riga.*
 d'Ugliz à *Lemsal.*
 de Sibirie à *Wolmar.*

Cavalerie :

Régms. { de cuirassiers, Gar-
 des du Corps à *Dorpat.*

III. DIVISION,

d'Estonie.

Général en Chef, Nicolas Iwanowitsch
 Soltikoff.

Infanterie :

Régms. { de Welikoluk à *Réval.*
 de Kexholm à *Wesenberg.*
 de Wologda à *Leal.*
 d'Ingrie à *Réval.*

Cavalerie :

Régims.	{	cuirassiers du	
		Grand - Duc	à <i>Weissenstein.</i>
		cuirassiers de Ca-	
		san	à <i>Habsal.</i>

IV. DIVISION,

de Finnlande.

Général en Chef, Jâque Alexandre Bruce.

Infanterie :

Régimens	{	de Tobolsk	} à <i>Wibourg.</i>	
		d'Elisabethgorod		
		de Pleskow		à <i>Friederichsha-</i>
				ven.
				le Newien
		de Wibourg	à <i>Wibourg.</i>	
		bataillon de chasseurs de Finnlande.		

V. DIVISION,

*Moskowiennne.*Général en Chef, Michel Nékitischs
Wolchonskoi.*Infanterie :*

{	de Moskou	à <i>Serpuchow.</i>
	de Wolodimer	à <i>Wolok-lamsk.</i>
	de Rostow	à <i>Rostow.</i>

Régimens	de Raesan	à <i>Raesan.</i>
	de Tula	à <i>Tula.</i>
	de Jaroslaw	à <i>Jaroslaw.</i>
	<i>Cavalerie :</i>	
Régimens	des carabiniers de	
	Moscou	aux environs de
		<i>Raesan.</i>
	des carabiniers de	
Régimens	Rostow	à <i>Orel.</i>
	des Cosaques Doniens.	

Une partie de cette Division a ses quartiers dans le Gouvernement de Nischegorod, sous le commandement du Gouverneur de cette Province, le Lieutenant-Général Alexis Alexiewitsch Stupischin.

<i>Infanterie :</i>		
Régimens	de Permie	à <i>Kurmisch.</i>
	le second Mosco-	
	wien	à <i>Kusma-demi-</i>
		<i>ansk.</i>
Régimens	de Nischegorod	à <i>Nischegorod.</i>

VI DIVISION,

Bielorussienne.

Feld-Maréchal, Comte Sachar Grégoriewitsch Tschernischeff

Infanterie :

le second des grenadiers à *Mohilow* et *Schklow*.
 le Polozkien à *Newell* et *Lebasch*.
 de St. Pétersbourg à *Pleskow*.
 de Réval à *Witepsk*.
 un bataillon de chasseurs de Bielorussie.

Cavalerie :

Régimens
 des carabiniers de Jambourg. à *Resizi*.
 de hussards Bielorussiens. à *Wolme* et *Tscheterske*.
 de dragons de St. Pétersbourg aux environs des rivières de *Nemse* et de *Wolse*, pour couvrir les colonies.
 de Cosaques Do-niens.
 de dragons de Smo-lensk en *Pologne*.

VII. DIVISION,

Smolenskiennne.

Général en Chef, Prince Nicolas Wasiliewitsch Repnin.

Infanterie :

Régimens	{	le quatrième des grenadiers	à <i>Rostow.</i>
		Tschernigowien	à <i>Smolensk.</i>
		de Smolensk	à <i>Smolensk.</i>
		de Susdal	à <i>Béloi.</i>

Cavalerie :

Régimens	{	des carabiniers de Raesan	à <i>Wiesma.</i>
		des carabiniers de l'Ingrie	à <i>Dorogobusch.</i>

VIII. DIVISION,

de Casan.

Général en Chef, Prince Wasilei Michailowitsch Dolgoruki - Crimskoi, ou le Criméen.

Infanterie :

Régimens	{	de Casan	à <i>Casan.</i>
		de Tomsk	dans la 1 ^{re} partie de la ligne de <i>Mosdok</i> , en 5 forteresses.
		de Selinginsk	à <i>Tschebaksar.</i>

500 hommes de la Division de Moscou, sur les deux rives du *Wolga*, dans les villages du district de *Casan* jusques à *Kurgus*.

Cette Division renferme également le corps d'Orenbourg : 3 régimens d'Infanterie, formés avec les garnisons, et détachés par le Gouverneur; savoir :

les deux premiers à *Orenbourg*,
 le troisième à *Oserna*,
 le quatrième à *Uralsk*,
 le cinquième à *Stawrapol*, et
 deux compagnies dans différentes for-
 teresses.

Cavalerie :

Deux régimens de dragons, l'un à *Orenbourg* et l'autre à *Troïzk*.

Les escadrons dans diverses forteresses.

Un régiment de Cosaques d'Orenbourg à *Orenbourg*.

Un autre de Cosaques à *Troïzk*,
 et quelques centaines d'hommes dans les
 forteresses.

IX. DIVISION, de *Woronesch*.

Général en Chef, Comte Iwan Pétrou-
witsch Soltikoff.

Infanterie :

Régimens	de Woronesch	à <i>Usman</i> ,
	de Kaporie	à <i>Olschansk</i> et dans les différens dis- tricts de ces deux villes.
	de Butirisek	(l'état à <i>Orel</i> et le régiment dans le district de <i>Wo- ronesch</i> .)
	Nisowien	à <i>Semlansk</i> et dans ses districts.
	Waetien	(dans les villages de la Couronne au- tour de <i>Bitja</i> , l'état dans le vil- lage de <i>Bobro- we</i> .)

Cavalerie :

des carabiniers de Pleskow.

X. DIVISION,

de l'Ukraine.

Feld-Maréchal-Général, Prince de l'Em-

pire Pierre Alexandrowitsch Romanzow-Sadonaïskoi, ou au-delà du Danube.

Infanterie :

Régimens	de Murom.	à Omzenske.
	Ladowien	dans la 1 ^{re} partie de la ligne de Stawrapol et dans la forteresse d'Alexandre.
	de Tamboff.	à Goltwe.
	de Staroskolsk.	à Goltwe.
	de Sewsk	à Kursk.
	de Briansk.	à Labedane.
	de Jelezk.	à Ustiwiz.
	de Belewsk.	à Gaditsch.
	de Kursk.	à Buditsch.
	de Belosersk.	à Ruilsk.
	d'Alexjeff.	à Sewsk.
	de Kiow.	à Lugina.

Cavalerie :

de cuirassiers de St. George.	à Starodub.
de dragons de Taganrok	à Trugujewsk.

Régimens

de hussards d'Ach-	tirsk	à <i>Achtirka.</i>
— — de Char-	kow	à <i>Charkow.</i>
— — d'Isum		à <i>Smijew.</i>
— — de Sumsk		à <i>Sum.</i>
— — d'Ostro-	gosk	à <i>Semenke.</i>
chevaux-légers d'U-	kraine.	
— — Newiens		à <i>Koselz.</i>
— — de Sae-	werskien	à <i>Priluk.</i>
— — de Tschern-	nigoff	à <i>Tschernigoff.</i>

X I. D I V I S I O N,

réparties dans les nouveaux Gouverne-
mens de la petite Russie, d'Azoff et
d'Astrakan, Général en Chef, Prince
Potemkin.

Infanterie dans la nouvelle Russie :

Régimens

le troisième des gre-	nadiers	à <i>Koslow.</i>
du Dnieper		à <i>Kinburn.</i>
de Kosloff		à <i>Cherson.</i>

Régimens	d'Orloff	à <i>Kinburn</i> .
	de Nowoïens	à <i>Cherson</i> .
	de Scherwansk	à <i>Cherson</i> .
	de Tengin.	
	d'Apscherwonie	à <i>Pultawa</i> .

Bataillons des chasseurs de Bugsk et du Dnieper.

Cavalerie :

Les régimens des dragons de Kinburn, des hussards Dalmatien, Moldowien, Mandonien, Hongrois et du Dnieper; des Piquiers d'Elisabethgorod, du Dnieper, de Cherson; deux régimens de Cosaques Doniens, un de Cosaques Tschugueff. Sur la nouvelle ligne du Dnieper, dans les forteresses de *Silinbeisk*, de *Kirilowsk* et de *Pitinsk*, trois régimens de Cosaques.

Infanterie dans le Gouvernement d'Azoff :

Les régimens d'Azoff, de Troizk et Grec.

Cavalerie :

Hussards Slawoniens, Ilérizkiens, Wolgiens,

giens, Laganiens et Pultawiens, et un régiment de Cosaques Doniens.

Infanterie, Gouvernement d'Astrakan :

Les régimens Astrakanien, Cabardinien, Kurinskien, et le bataillon Moudokien. Bataillons de chasseurs, le Gorskien et le Cabardinien.

Cavalerie :

Les régimens des dragons Wolodimeriens et d'Astrakan, et de Cosaques Doniens.

Ces corps rassemblés sont moins une Division qu'une armée considérable.

XII. DIVISION,

Sibirienne,

Lieutenant-Général, Prince Bagration.

Infanterie :

Régimens	{ de Catharinen-	
	bourg	à Kidorinske.
	{ de Semipalatnoi	à Korenowsk et Jamischew.
	{ de Koliwanskoi-	
	Woskresenskoi	à Anuldenskoi.

Sept bataillons de garnison.

P. IV.

V

